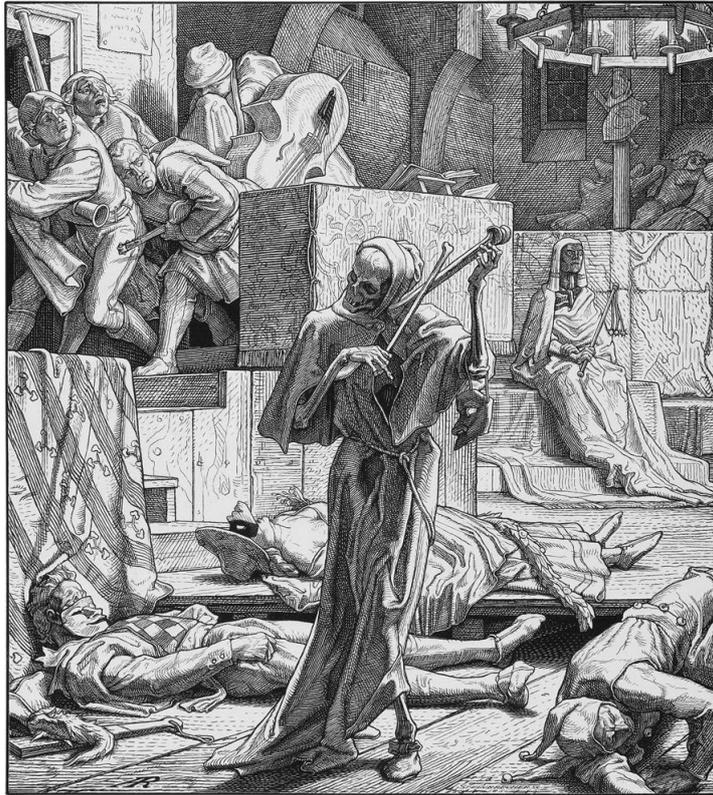


ESBA GRIMM

# LES CONTES DU FLÉAU

VOLUME I

*Vous n'aimez pas l'humour noir ? Vous allez détester ce livre !*



**QUID ?**

*Courant 2017, je fus pris en otage par l'idée folle d'adapter ma merveilleuse Saga en roman. Je me plaisais à rêver pouvoir lui faire ainsi connaître de nouveaux horizons et en profiter pour en peaufiner la structure, puisque j'avais du recul sur le résultat de mes sorties au audio.*

*Cette adaptation adopta le nom des "Contes du Fléau" et reprit la trame par le commencement, en démarrant par les évènements de la Saison 8 – au demeurant quelque peu remaniés.*

*Je ne trouvai hélas point d'éditeur pour faire publier ce projet, sans doute suite à une odieuse machination sino-judéo-gaulliste roumanophobe, ou quelque autre vilénie narcissiquement rassurante. Mais qu'importe ! C'est de bon cœur que je vous offre ce projet avorté en le joignant au dossier des suppléments des HSD. Bonne lecture à qui voudra, mes bichons ☺*

*Esba Grimm (nov. 2022)*

# CHASSE DES MATIÈRES

<b><u>Introduction</u></b> .....	3
<b><u>Livre I : Les Chroniques de Berlu</u></b>	
Chapitre 0 – En cette année de troubles .....	6
Chapitre 1 – La ville voisine. ....	7
Chapitre 2 – Confrontation. ....	13
Chapitre 3 – L’outre-monde. ....	19
Chapitre 3,47 – La chasse est ouverte ! .....	22
Chapitre 3,86 – Pendant ce temps. ....	25
Chapitre 4 – La Riposte. ....	27
Chapitre 5 – Parce qu’il fallait une ellipse. ....	33
<b><u>Livre II : Le Roi Magicien</u></b>	
Chapitre 1 – L’héritier. ....	34
Chapitre 2 – La Reine Dégueulasse. ....	39
Chapitre 3 – La bague enchantée. ....	45
Chapitre 4 – Différents familiaux. ....	54
<b><u>Livre III : Le Nécromancien</u></b>	
Chapitre 1 – L’exil. ....	64
Chapitre 2 – L’oncle de Kévin. ....	70
Chapitre 3 – Qui cherche trouve. ....	76
Chapitre 4 – Nécromancipation. ....	82
<b><u>Post-Scrotum</u></b> .....	89
<b><u>Bonus</u></b> : Début inachevé du Volume II .....	91

## - INTRODUCTION -

Je me nomme Esba Grimm, mais je n'en dirai pas plus sur moi pour l'instant. J'estime que nous nous connaissons trop peu pour que vous méritiez ce privilège. Et je ne suis du reste pas venu pour cela : il a été convenu que je vous narre les mésaventures d'une série de personnages, c'est en tout cas ce que mon contrat d'édition stipule.

À ce propos, mon éditeur et moi-même vous remercions d'avoir acheté ce livre. Vous avez ainsi contribué à nos enrichissements respectifs. J'ajoute, par pur plaisir, que mon bonheur ne sera qu'accru si vous lisiez ceci, contraint et forcé, dans le cadre d'un devoir scolaire. Bien fait pour vous !

Si vous avez trouvé ou volé ce roman, je me vois moralement tenu de vous considérer comme un manque à gagner. Attendez-vous donc à côtoyer longuement votre dentiste après que nous vous aurons retrouvé, où que vous soyez.

Tout ceci précisé, venons-en à nos merveilleuses histoires ! Apprenez tout d'abord, chers acheteurs, qu'elles se sont déroulées il y a longtemps et dans pas moins qu'un autre univers. Par une coïncidence des plus heureuses, une planète de ce monde parallèle était peuplée d'humains. Ils étaient semblables à nous, jusque dans leur langage en tout point identique à notre français contemporain.

À ce déferlement presque insolent de coups de pot, ajoutons que la faune, la flore, les mœurs, la culture et le modèle social de cet univers s'accordaient en quasi-totalité avec ce que nous connaissons ou avons connu ici, sur notre terre. Avouez que cela tombe bien, pour vous comme pour moi : cela nous demandera moins d'efforts d'adaptation.

Pour des raisons pratiques, nous limiterons le cadre de nos récits. Nous suivrons les événements d'un seul pays du monde que je viens d'évoquer : un petit royaume du nord.

Il était dit lointain ou non, selon l'itinéraire et le moyen de transport que l'on choisissait pour s'y rendre.

Cette monarchie existait à une époque qui n'était pas encore le Moyen Âge, mais non plus tout à fait l'Antiquité. Il paraît que l'on pouvait même retrouver un léger relent de préhistoire dans ses régions les plus reculées.

Autre détail : le sol de ce royaume avait pour particularité d'être sablo-limoneux, ce qui prédisposait grandement sa terre à la culture des carottes. C'était d'ailleurs à peu près le seul légume qui voulait bien y pousser, au grand dam d'une population locale qui s'en trouvait fort lasse. Car autant vous dire qu'il était, alors et là-bas, difficile de trouver un plat, un en-cas ou même un dessert qui ne fût à base de carotte ou n'en contînt pas.

Enfin, je pourrais céder à la facilité et nommer ce royaume, comme le font souvent les auteurs de fantaisie médiévale : avec un nom qui finit par "ia" (comme "Narnia", "Utopia", "Alagaësia", ... "Carottia", même, si je n'avais aucune imagination). Je n'en ferai rien !

Ce pays possédait un nom bien plus typé et, par respect envers sa culture et ses traditions, nous prendrons la peine d'en parler avec l'appellation qui convient : le Royaume-lointain-sans-l'être-à-une-époque-qui-n'est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l'Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottes.

Alors, oui : pas facile à retenir, tout ça. Mais ce nom à rallonge va me permettre d'épaissir mon livre et je pourrai ainsi le vendre plus cher. Donc, c'est une bonne idée.

Cette astuce sera d'autant plus lucrative qu'elle s'inscrit dans un projet de saga littéraire. C'est-à-dire que l'histoire globale sera divisée en plusieurs volumes – celui que vous avez en main n'en est que le premier. Cela me donnera, de fait, l'opportunité de vous facturer encore plus de pages au fil du temps (je vois à long terme, moi !).

En parlant de volumes, je vais saisir l'occasion d'évoquer la structure de la saga. Il va falloir pour cela me livrer à un pari hasardeux : en appeler à votre intelligence. Ce qui suit va être un peu technique, alors faites un effort !

Chaque "Volume" contiendra plusieurs "Livres" ; chacun d'eux racontera l'histoire d'un personnage ou d'un évènement particulier. Tous ces récits se dérouleront dans notre cher royaume et dans un même intervalle temporel.

Ne soyez pas surpris si la série ne suit que rarement un schéma narratif classique. Ne vous étonnez pas non plus si, en cours de lecture, vous remarquez l'absence de certaines informations ou pensez que d'autres sont superflues. Tout cela a sa raison d'être : les révélations arriveront le moment venu et dans le Livre approprié.

Rappelez-vous toujours qu'il s'agit d'une histoire vaste mais morcelée. Voyez-la comme un puzzle littéraire dont vous assemblerez les pièces dans votre esprit.

Maintenant que le concept est défini et le décor planté, je vais m'offrir une petite pause sous la forme de quelques pages blanches. Ho, ne ronchonnez pas ! Nous nous retrouverons juste après pour embrayer sur la première histoire. De toute façon, on ne rembourse pas !



## - LIVRE I : LES CHRONIQUES DE BERLU -

### Chapitre 0 – En cette année de troubles.

Les temps étaient durs pour ce petit royaume du nord. Le titre du chapitre le suggérait d'emblée, mais un bon conteur se doit de citer l'évidence pour la majorité moins vive que lui-même.

Une série de fléaux survint cette année-là. La population souffrit et s'en trouva fort peu jouasse. Bien sûr, le genre humain est génétiquement programmé pour geindre quoiqu'il arrive, mais c'était de mise pour le coup.

Tout avait commencé au début du printemps, de façon à peine perceptible pour s'intensifier ensuite graduellement.

D'abord, il y eut l'épidémie de grippe et les voraces nuées de sauterelles. Bien des ploucs succombèrent à leurs suites, que ce soit à la fièvre ou à la faim – ou même à cause des deux pour les plus poissards.

Puis ce furent les rats qui arrivèrent. Par milliers, ils envahirent les maisons, en ville comme en campagne ; ils rongèrent les provisions qu'il restait et trucidèrent les chats osant s'y opposer.

Enfin vinrent les loups. Chasseurs efficaces devenus, du jour au lendemain, capables d'ouvrir les portes. Les troupeaux furent massacrés sans merci dès lors qu'un éleveur, distrait ou flemmard, confinait mal ses bêtes pour la nuit.

Au fil des mois, la peur s'accroissait, les morts s'entassaient et les ventres des survivants gargouillaient à l'unisson. La situation sembla même si désespérée que des cartes de vœux "*bonne apocalypse*" furent en projet d'impression.

Mais l'espoir revint à la fin de l'automne, car les fléaux cessèrent brusquement. Les insectes disparurent, l'épidémie se dissipa, les rats s'entredévorerent et les loups retournèrent se terrer dans les bois. Le peuple en fut soulagé, bien que les pertes eussent été conséquentes et les dommages élevés.

Hélas ! Alors que tous s'en remettaient à peine, un autre phénomène pointa le museau. Certes, il fut d'abord très local, relatif à une seule ville. Mais très vite, la nouvelle s'éventa et les cœurs se glacèrent à l'annonce d'une autre calamité.

## Chapitre 1 – La ville voisine.

Lors des situations de crise, c'est parfois auprès des personnes les plus inattendues que de l'aide est demandée. Berlu ignorait encore cela. En ce crépuscule de début d'hiver, il crapahutait candidement pour rendre visite à son vieux professeur, et rien de plus.

Archibald Berlu, aspirant druide de dernière année, était un trentenaire de nature aimable. Il était barbu et vêtu d'une toge saumon clair. Ce soir-là, il traversait la campagne d'un village paysan dont on se fout du nom, le tout en direction d'une chaumière : celle du Maître Eugène Palourtarh.

Ce dernier était l'archidruides régional et vieux sage à ses heures. Il était également un devin très connu pour sa faculté de lire l'avenir dans la soupe avec des pâtes-alphabet. Comme vous l'aurez compris : cet homme vénérable était le professeur de Berlu. Il le formait au complexe métier de druide.

Et c'est dans le cadre de ladite formation que l'élève frappa à la porte, que le vieux Palourtarh ouvrit et que le texte passa en italique :

*« Archibald, mon cher disciple ! Qu'est-ce qui me vaut le plaisir ? »* salua gaîment le mentor.

*– Bonjour, Maître. J'ai terminé la potion que vous m'aviez donnée à faire comme devoir. Je venais vous la remettre,* répondit respectueusement Berlu.

*– Ha, bon ? Je t'avais demandé une potion ? Soit ! Entre donc et vient souper ! D'ailleurs, tu resteras bien pour la nuit ? Le soir tombe, je ne vais pas te renvoyer à ta grotte, quand même !* invita-t-il en faisant entrer son étudiant.

*– C'est aimable à vous, d'autant que cela représente une fort longue marche. À ce sujet... Êtes-vous vraiment sûr que je suis tenu de vivre dans une grotte, dans la forêt ? Cela fait vraiment partie du cursus druidique ?*

*– C'est comme ça depuis toujours,* expliqua résolument le maître. *Mais je t'accorde qu'on n'est pas fort servi en grottes habitables, dans la région.*

*– Et, par curiosité, qu'en pensent les autres élèves ?*

*– C'est, que...,* hésita le maître, *il n'y a plus que toi, en fait.*

*– Comment ? s'étonna Berlu. Les trois autres ont abandonné ?*

*– C'est-à-dire... Nicolas, qui avait déjà septuplé sa deuxième année, a encore échoué les derniers examens ; donc, pas la peine d'insister. Denis, cette pauvre âme, a une nouvelle fois raté une potion et...*

*– Je vois,* interrompit l'élève en soupirant. *C'était donc cela, ce nouveau cratère dans votre jardin que j'ai remarqué en arrivant ?*

– *Oui, voilà, confirma tristement Palourtarh. Et, enfin : Mouloud est parti, pas plus tard que ce matin. Sa foi l’obligeait à aller faire je ne sais quelle guerre, dans l’est. C’est très décourageant... Mais bref ! se reprit le professeur, assis-toi donc, Archibald. J’ai préparé de la délicieuse soupe de carottes ; mais sans pâtes-alphabet, disette oblige ! »*

Et c’est alors, à l’instant où la première cuillerée de soupe chaude pénétrait dans la béante bouche béatement souriante du vieux Maître Palourtarh, que retentit une musique. L’air n’était pas des plus mélodieux : ce n’était là qu’un très banal récital de percussion sur bois. Cependant, sa grande simplicité rendait le gimmick plutôt pénétrant. Tout ceci pour mentionner avec une inutile élégance que quelqu’un frappait à la porte de la chaumière.

Le vieux sage n’en fut pas surpris :

« *Ha ! C’est sûrement Mouloud qui repasse en vitesse, paria-t-il. Il est parti en oubliant ici l’une des ceintures bizarres qu’il fabriquait... celles avec un mécanisme, des fils de cuivre colorés et plein d’étranges bâtonnets rouges alignés sur le pourtour. Il doit vouloir la récupérer ! »*

Berlu se dévoua et alla ouvrir la porte. À peine eut-il fait coulisser le verrou qu’un homme cinquantenaire força pour se précipiter à l’intérieur, comme s’il fuyait l’obscurité tombante. Visiblement de condition bourgeoise, l’intrus apparaissait en outre essoufflé et rongé d’inquiétude.

Le Maître Palourtarh invita l’homme à s’asseoir. Berlu referma la porte, un peu chiffonné par l’irruption peu maniérée de l’étranger.

Ce dernier se présenta sous le nom de Paul. Une fois son souffle repris, il expliqua les raisons de sa venue et de son empressement :

« *C’est terrible, Monsieur le Mage ! Je viens de Voisinia, la ville voisine. Nous y subissons un nouveau fléau !... Il semble... bien plus grave que tous les fléaux précédents réunis ! ... C’est... c’est ma fille !*

– *Votre fille est un fléau ?* rigola l’archidruides en croyant à une exagération. *C’est-à-dire ? Elle cuisine mal ? Elle chante faux mais rêve d’être cantatrice ? Elle vous harcèle pour avoir un poney ?*

– *Je suis très sérieux, Monsieur,* expliqua l’étranger, l’air déprimé. *Il y a deux jours, ma petite Marie-Gabrielle a complètement changé. Il s’est avéré que... c’est une sorcière !*

– *Affaire classique !* s’exclama Palourtarh, sûr de lui et en se frappant la cuisse. *Votre fille manifeste des aptitudes pour la magie, cela vous effraye et vous dépasse. Je vois cela très souvent, Monsieur Paul : c’est une attitude typique des parents non-initiés. Cela dit, je pourrais apprendre à votre enfant la maîtrise de ses pouvoirs, si vous le souhaitez ? J’enseigne, dans mes moments perdus, et j’accepte les paiements à mensualités multiples ainsi que...*

– Hélas ! Je crains que la situation ne soit réellement très grave, interrompit le visiteur anxieux. Marie-Gabrielle s'est évanouie, hier soir, pendant le souper. Cela n'a duré qu'un instant mais, à son réveil, elle n'était plus la même. Ma petite, toujours riieuse, était soudain devenue froide et hautaine. Elle n'a qu'onze ans et elle n'avait encore jamais manifesté aucun don de magicienne. Pourtant, lorsqu'elle a quitté la maison sans rien dire, juste après son réveil... elle a déchaîné de terribles pouvoirs ! Et elle semblait les maîtriser d'emblée !

– Mh, c'est en effet très inhabituel, s'inquiéta Palourtarh. Et de quel genre de pouvoirs parlons-nous ?

– Marie-Gabrielle a réveillé les morts, rendez-vous compte ! bafouilla Paul, désormais en larmes. Ils bougeaient ! Ils respiraient ! Ils marchaient ! Tout putréfiés, ils sont sortis des tombes du cimetière et se sont propagés dans les rues, telle une armée ! Et ils obéissent à mon enfant ! Grâce à eux, ma... ma fille a pris le pouvoir dans la cité. Elle tient depuis les citadins sous son joug, prisonniers des murailles... Elle fait exécuter quiconque s'oppose à elle... Elle trône à présent dans l'hôtel de ville et, paraît-il, rêve d'étendre sa domination sur tout le royaume ! »

Le vieux sage et son disciple restèrent un moment silencieux. Ces nouvelles étaient singulières et difficiles à croire fondées. Pour illustrer : le genre de doute que peut inspirer qui prétend avoir vu un le fantôme d'un ovni pondre un œuf en chocolat.

Bien que déconcerté, Palourtarh reprit finalement la parole :

« Ressusciter les morts est chose impossible, Monsieur Paul, même pour les plus puissants mages. Cela n'a jamais été fait, depuis que le monde est monde. Êtes-vous certain de ce que vous avez vu ? Ne serait-ce pas plutôt des mercenaires avec une très mauvaise hygiène ?

– Je vous l'assure, Monsieur Palourtarh. Tout ce que je vous ai dit est vrai : ce ne sont rien d'autre que des cadavres qui tiennent ma ville. Je fais d'ailleurs partie d'un groupe de citoyens résistants. Je me suis dévoué pour venir vous demander de l'aide, à vous, magicien de haute réputation. J'ai eu bien du mal à quitter la ville sans être vu, mais me voici à présent. Pourrons-nous compter sur votre assistance, ou au moins sur vos conseils ?

– Absolument ! sourit finalement le maître en pressant la main du visiteur. Vous avez frappé à la bonne porte : mon disciple se fera une joie de vous suivre à Voisia pour vérifier tout ça.

– Comment ? s'étonna Berlu. Moi, Maître ? Vous ne venez pas ?

– Allons, Archibald ! Je continue de penser qu'il y a eu de la confusion, ou de l'exagération, quelque part dans cette histoire : les morts ne peuvent être ramenés, tout le monde le sait. Considère cette mission comme un travail de fin d'étude : va constater sur place, identifie la vraie source du problème puis reviens me rédiger un rapport de quinze pages... Et rapporte-moi des pâtes-alphabet, si tu en trouves là-bas ! Ensuite, si le problème est vraiment de mon ressort, je verrai ce que je peux faire.

– *Mais, Maître..., s'enquit l'élève, et si tout était vrai ? Et si la fillette était réellement une puissante sorcière ? Comment pourrais-je me défendre, si je me fais repérer ? »*

Le professeur soupira et se leva de table pour s'approcher d'un plan de travail, près du poêle. Il y ramassa un couteau qui gisait parmi des épluchures de carottes, un bel objet orné d'une gemme bleue au bout de son manche doré.

Palourtarh le tendit à Berlu en s'approchant :

*« Ceci est une dague très ancienne ; elle a jadis appartenu à un éminent druide des montagnes. Elle possède de très nombreuses fonctionnalités, comme celle d'être enchantée pour neutraliser les flux de magie noire. Si ta mission tourne mal, écorche la gamine avec cette lame. Ses pouvoirs lui seront alors retirés pendant une journée. Prends d'ailleurs bien soin de cette relique, car c'est un objet unique ! Insista-t-il.*

– *Quand vous dites "écorcher", en parlant de ma fille, on est d'accord que c'est dans le sens de faire une toute petite coupure pas grave du tout, j'espère ? »*, s'effraya Paul, sans qu'on ne lui réponde ensuite clairement.

Berlu accepta la dague enchantée et l'accrocha à sa ceinture ; il emporta en outre, dans une besace, un peu de pain, ainsi qu'une gourde de soupe de carottes encore chaude.

Sans plus de préparatifs, Paul et Berlu quittèrent bientôt la chaumière. Défiant l'air glacé de ce début d'hiver, sous la lueur pâle de la lune pleine, ils se mirent en route pour la cité voisiniennne.

La marche fut longue et les deux hommes n'arrivèrent qu'à l'aube à destination. Voisia, la ville appelée ainsi parce que la plus proche de la capitale, était difficile d'accès. Des remparts cernaient la cité : des murailles rocheuses naturelles, hautes et abruptes, plantées au milieu d'une vaste étendue inégale. Une seule porte existait, creusée dans l'escarpement entre deux statues de sphinx. Elle était close et, d'après les dires de Paul, farouchement gardée de l'intérieur.

Les deux hommes contournèrent discrètement la muraille, sur deux kilomètres vers l'ouest. Ils arrivèrent ainsi au premier point de chute – Paul et la résistance en avaient convenu la veille, juste avant le départ dudit émissaire.

À cet endroit, une longue et solide corde pendait le long de la paroi rocheuse. Sa couleur, presque identique à celle de la pierre, avait évité qu'elle fût repérée par l'ennemi. Berlu et Paul, dans cet ordre, escaladèrent le rempart et pénétrèrent clandestinement dans la cité.

Depuis une ruelle qui longeait le mur et où il était arrivé, l'apprenti druide découvrit une ville encore endormie. Tout était silencieux et les volets des immeubles étaient clos.

Les deux camarades devaient se rendre dans le sous-sol d'une taverne locale, lieu de réunion de la résistance voisiniennne. Une fois que Paul eut rejoint son compagnon de marche, il l'invita à le suivre discrètement.

Ils avancèrent, suivant les rues urbaines. Mais au cours de leur progression, leur cœur vint soudain à bondir ! Un contingent de zombies avait surgi d'une ruelle sécante. Berlu fut stupéfait : par l'horreur de leur putréfaction, et parce que notre ami voyait là pas moins que des morts-vivants ! Le non-sens que la magie n'avait jamais permis se mouvait pourtant devant ses yeux !

Paul allait suggérer la fuite, mais les créatures pestilentes gardèrent leur distance. Elles titubèrent, droit devant elles en beuglant, et n'accostèrent pas les deux passants, au demeurant sidérés.

Voyant cela, Paul devint dubitatif :

*« C'est curieux ! On dirait qu'ils fuient... Et les rues sont presque désertes de ces horribles morts-vivants ! Nous en avons à peine croisés quelques-uns alors que, avant mon départ, il fallait pratiquement se frayer un chemin parmi eux... Qu'est-il arrivé ? »*

Un peu plus loin, le résistant et son invité durent traverser la grande place, au centre de la cité. Alors qu'ils y parvinrent, le spectacle qu'ils découvrirent les estomaqua plus encore.

Les façades des maisons encerclant ladite place étaient répugnantes, comme tapissées d'une écœurante couche de pourriture gluante. L'odeur qui régnait là était épouvantable.

Mais plus incongru encore : au milieu de ce décor putride avait lieu une fête ! Les habitants présents riaient, dansaient et buvaient ; gais, insouciant et sur les rythmes d'un orchestre.

Autant déconcertés l'un que l'autre, Berlu et son guide s'approchèrent d'un groupe de fêtards en vue de s'informer :

*« Ha, bon ? Z'étiez pas là quand c'est arrivé ? »* comprit le mâle alpha du groupe éméché. *« Ça s'est passé pendant la nuit. Un voyageur qui s'appelait... Euh... Comme qu'c'était, déjà, Rob ? »*

– *Ouhaf !* répondit l'un de ses compagnons, en consultant sa mémoire avec difficulté. *C'était un nom d'est...*

– *Mouloud, je crois... ouais, voilà !* se souvint fièrement le dominant. *'Paraît qu'il était v'nu pour acheter un cheval pasqu'y voulait rentrer chez lui. J'sais pas comment il a fait pour entrer en ville, mais il a vu qu'y avait plein de zombies partout, ici. Et eux aussi l'ont vu, pour sûr ! Du coup, les morts s'sont mis à lui courir après, y en avait toujours plus derrière lui à mesure que le gars s'enfuyait à travers les rues. J'l'ai vu passer, d'ailleurs, le Mouloud, de mes yeux oculaires à moi ! Même qu'il portait une ceinture super bizarre, avec plein de tubes rouges et des fils de couleur. Bref, à la fin, le gars s'est fait acculer, ici, au milieu de la grande place : y avait quasi tous les zombies de la ville qui l'encerclaient. Alors, il s'est mis à hurler des trucs dans sa langue, puis il a touché sa ceinture et là... y a eu une violente vague de flammes ! "Boum" !*

– *Ouais, "boum" !* confirma le dénommé Rob en rigolant. *Du coup, les morts ont giclé sur les façades alentours, c'est pour ça que ça pue.*

– *En tout cas, reprit l’alpha, quand on a tous vu qu’les zombies étaient tuables... ben, ça nous a redonné du cran ! Donc, la milice de la ville... not’ police, quoi... elle a récupéré ses armes et, maintenant, elle termine de ratisser les rues pour dégommer les zombies qu’y restent. »*

Paul se réjouit de cette nouvelle ; il fut aussi rassuré d’apprendre que sa fille était indemne. Car, malgré l’irrévérence générale adoptée à l’encontre des morts-vivants, aucun habitant n’avait encore osé affronter la sorcière. D’après les rumeurs, cette dernière se terrait toujours dans l’hôtel de ville.

Berlu, lui, songea à sa mission. Allait-il s’en tenir à ce qu’il avait vu et rentrer faire son rapport ? Le seul constat du *zombicide* lui parut trop léger, tant pour remplir quinze pages qu’à l’égard de sa curiosité personnelle. Pour la première fois dans l’histoire, quelqu’un était parvenu à réveiller les morts ! Une fillette, qui plus est ! Et si la perte de son armée avait affaibli la sorcière ? Berlu ne pourrait-il l’approcher et tenter d’en savoir plus sur elle et sur l’origine de son pouvoir ?

*« Je pense que ma mission ici est loin d’être accomplie, Monsieur Paul, confia Berlu à ce dernier. Conduisez-moi devant l’hôtel de ville, je vous prie ! Et advienne que pourra... »*

## Chapitre 2 – Confrontation.

Après un bref trajet, Berlu atteignit l'hôtel de ville de Voisia : haute et massive bâtisse en pierres taillées, mais d'où ne semblait émaner aucune activité. La grande porte métallique était verrouillée, l'aspirant-druide donna congé à cet obstacle en crochétant la serrure ; il utilisa pour cela la plus fine des pointes rétractables de la garde de sa dague multifonction. C'est ainsi que, sommant Paul de ne pas le suivre, puis sous le grincement strident des gonds oxydés, le visiteur pu enfin pénétrer dans le bâtiment.

Archibald visita de nombreux couloirs silencieux et bien des bureaux. Les rideaux de toutes les fenêtres étaient tirés mais quelques torches éclairaient les lieux. Des documents dispersés sur le sol et des chaises renversées témoignaient d'un mouvement de panique survenu dans ces locaux. Cela dit, l'immeuble était désert.

Finalement, l'apprenti arriva dans le grand bureau du sommet, celui réservé au gouverneur de la cité. C'était logiquement là qu'aurait dû siéger la sorcière, mais ce fut un autre occupant qu'y découvrit Berlu, parmi le désordre. Tapi et prostré sous une table, un fonctionnaire à lunettes, crasseux, couvert de bleus et manifestement terrifié ressassait pour lui-même, l'air hagard :

*« Elle est partie ! Elle est partie, la vilaine fille ! Tout va bien ! ... Mais faut pas aller dehors, non, non ! Il y a plein de puants, dans les rues ! »*

Berlu s'approcha calmement du fonctionnaire et l'apaisa par des paroles réconfortantes. Après qu'il fut avisé de la situation en ville, ce dernier accepta de se confier :

*« La vilaine fille a tué le gouverneur et tous mes collègues ! Elle a bien voulu me laisser vivre, mais je lui ai servi d'esclave, confia-t-il en tremblant encore. Puis il y a eu l'évènement de cette nuit, à la grande place ! Cela a contraint ma maîtresse à changer ses plans. Elle... elle a quitté la ville et s'en est allée recruter d'autres morts... dans d'autres cimetières... Mais elle a promis qu'elle reviendrait vite ! »*

Archibald tenta d'en savoir plus sur les pouvoirs de la petite. Mais le fonctionnaire ne connaissait rien à la magie et ne put partager que de très vagues observations. Il ajouta néanmoins qu'il serait possible à notre ami de suivre Marie-Gabrielle, s'il tenait tant à la rencontrer.

La gamine s'était enfuie par un couloir secret, un souterrain normalement utilisé en cas de siège. Une porte cachée dans la cave menait à un réseau labyrinthique de tunnels, loin sous terre. Le couloir principal débouchait sur une sortie creusée au pied d'une falaise, à l'extérieur de la cité. Le fonctionnaire situa l'entrée de ce dédale puis s'éclipsa pour regagner l'extérieur, laissant Berlu seul et pensif.

Le dilemme accablait alors à nouveau notre ami : allait-il poursuivre encore l'enfant ou s'en retourner ? Hésitant, considérant que le temps pressait et supputant l'avance que la sorcière avait déjà prise, Berlu conclut qu'il serait judicieux de demander conseil à son maître.

L'étudiant allait donc user d'une technique des plus pratiques et qu'il avait apprise cette année-là : l'appel télépathique, la communication par la pensée entre esprits magiciens.

La liaison fut donc établie ; et après quelques tonalités, le vieux Palourtarh répondit :

*« Mmh... je vois ! réfléchit-il. Tu fais bien de m'en parler : cette affaire devient inquiétante. Je pense que tu dois effectivement profiter de sa débâcle pour poursuivre cette sorcière. Rattrape-la puis entrave-la avec la dague enchantée. Cela neutralisera sa magie pendant une journée, nous aurons alors le temps de trouver une solution à long terme.*

*– Bien, Maître. Mais il risque d'y avoir un problème, s'inquiéta l'élève. On m'a décrit le réseau souterrain comme étant un vaste dédale ; il est probable que je perde du temps à trouver le chemin...*

*– Tu pourras suivre la même à la trace très facilement grâce à un simple procédé. Il va te falloir construire une boussole rudimentaire. Te souviens-tu de cette leçon de première année ?*

*– Oui, mais quel rapport ?*

*– Ta boussole ne doit pas chercher le nord, mais diriger vers l'endroit où se trouve la petite fille. Il faudra donc que la pointe de l'aiguille soit maculée de quelque chose qui vient d'elle ; du sang, idéalement, cela fonctionne très bien.*

*– Je ne vois pas où trouver cela ici.*

*– Enrouler l'un de ses cheveux autour de l'aiguille, alors ?* proposa Palourtarh. *Cela marche aussi, si la racine est toujours présente à l'extrémité.*

*– Cela prendrait trop de temps à chercher. Idem si je demandais à me faire conduire à la maison de ses parents pour examiner sa brosse à cheveux. N'y a-t-il rien d'autre ?*

*– Dans ce cas, mon brave disciple, je ne vois plus qu'une seule solution...*

*– Laquelle, Maître ?*

*– Les sorcières aussi vont aux toilettes, répondit le vieux sage un peu embarrassé. Bonne chance ! »*

Palourtarh avait raccroché, mais Berlu saisit ce qu'il avait à faire. Il récupéra une soucoupe profonde sous un pot de fleurs et la remplit avec la soupe de sa gourde (à défaut d'avoir de l'eau sous la main). Il déchira ensuite un parchemin ramassé sur place, dont il posa petit bout en flottaison au centre de la soucoupe.

Le manche dévissable de la dague multifonction contenait une aiguille de suture, pour les cas d'urgence. L'aspirant s'en saisit et se rendit au petit cabinet camouflé derrière une porte, dans un coin de la grande pièce. À l'intérieur, grimaçant un peu, il frotta la pointe de l'aiguille dans la cuvette, le long d'une traînée noirâtre.

Ceci fait, l'apprenti alla poser la pointe métallique sur le bout de parchemin flottant. Il ne lui resta plus qu'à marmonner une courte incantation ; ce sur quoi, l'aiguille et le flotteur se mirent à diffuser une faible lueur mauve. Ensuite, lentement, et sous le regard satisfait de notre ami, les petits objets pivotèrent pour lui indiquer la direction à prendre.

Archibald ramassa la boussole désormais fonctionnelle et descendit à la cave. Lorsqu'il le trouva, il bifurqua vers le seuil obscur que le fonctionnaire avait indiqué plus tôt. Et alors qu'il le passa, une ne chose inattendue se produisit soudain.

La dague enchantée s'était mise à luire ; la gemme bleue scellée au bout du manche brillait, comme si elle avait réagi pour lutter contre la profonde obscurité des lieux. Ravi, Berlu se servit de l'arme comme d'une torche et avança plus confiant dans le sombre couloir. Il marchait vite, tout en tâchant de ne pas renverser l'eau de la boussole.

Le corridor déboucha finalement sur une vaste cheminée rocheuse dans laquelle s'enfonçait escalier en colimaçon taillé à même la paroi. Berlu sembla contrarié de voir les marches descendre jusqu'à perte de vue :

« *Je n'ai pas le temps !* », s'exclama-t-il, en perdant patience.

L'apprenti sauta dans le puits vide et interminable, au centre de la spirale dénivelée. Au cours de sa chute dans les profondeurs ténébreuses, Archibald lança un sort d'amoindrissement de pesanteur ; il atterrit donc en douceur, une fois arrivé tout en bas.

Le long escalier – fût-il étrangement emprunté – avait mené Berlu dans une salle envahie de courants d'air. Les murs étaient percés de très nombreux passages, tous étaient assez semblables : grossièrement creusés, de forme rectangulaire et au sol rocheux.

La lumière de la boussole s'intensifia alors, en même temps que l'aiguille indiquât le couloir de gauche. L'aspirant-druide constata et reprit la route en conséquence.

Il arriva, bien plus loin, à un carrefour en croix : le tunnel qu'il avait emprunté était perpendiculairement coupé par un autre. Étrangement, celui-là était de forme parfaitement circulaire et sa surface lisse. Malgré cela, suivant la suggestion de la boussole, Berlu tourna une nouvelle fois à gauche et emprunta cet axe.

Après quelques minutes de marche, l'aiguille sur le flotteur se mit à luire avec intensité et à pivoter frénétiquement sur elle-même. Notre ami tourna la tête pour ne pas être ébloui ; il remarqua ainsi une ombre derrière lui ; le halo mauve lui dessinait des contours imprécis.

Archibald se retourna, ses yeux firent le point et il comprit : il avait retrouvé Marie-Gabrielle. Celle-ci se tenait là et lui souriait, immobile et silencieuse, vêtue de haillons gris et le visage mi-couvert par de longues mèches châtains ondulantes.

Berlu réfléchit vite. Il avait devant lui un adversaire potentiellement très puissant qu'il fallait réussir à blesser avec la dague. La fillette était à environ huit mètres, trop loin pour qu'une attaque, même soudaine, ne puisse être contrée ou esquivée. Notre ami allait devoir ruser pour approcher l'enfant sans l'alerter.

Il commença par poser doucement la boussole par terre. Les deux magiciens se dévisagèrent silencieusement, durant ce temps, avant qu'enfin ne commençât la confrontation :

« *Alors, on a été une méchante fille, paraît-il ?* ironisa Berlu pour oublier sa peur et briser la glace. *Et tu t'es perdue dans ces couloirs, on dirait, petite ?* »

– *Non. Je t'attendais* », répondit Marie-Gabrielle, dans une parfaite immobilité et d'une voix étonnamment grave et caverneuse.

Berlu fit quelques pas en direction de la gamine, il tenait toujours la dague enchantée ; le barbu tâcha de placer son poignet de façon à ce que son adversaire n'en vît pas la lame. Il approcha lentement, cinq mètres le séparaient encore de l'enfant.

Toujours pour couvrir sa manœuvre, Archibald reprit la parole sur un ton complice :

« *Holà ! Étrange voix pour une fillette ! Mais je ne suis pas étonné : c'est typique des sorcières de jouer sur les apparences pour s'imposer par la peur. Mais cela ne prend que sur les non-initiés ; et nous sommes entre connaisseurs, n'est-ce pas ?* »

– *Tu fais erreur, idiot d'humain. Je ne suis pas une sorcière !* »

À peine la ténébreuse enfant eut-elle prononcé ces paroles que ses yeux étincelèrent. Un terrible tremblement survint et une partie du plafond de la caverne s'éroula très brusquement sur le pauvre Berlu ! Ce dernier, paniqué, se retrouva paralysé sous un amas de rochers, seuls ne dépassaient plus que sa tête et l'un de ses avant-bras. La dague, bien que toujours luisante, avait chu non-loin de Marie-Gabrielle. Cette dernière sourit de plus belle et chassa l'objet du pied.

Bien que sous le choc et très endolori, Archibald tint à le demander :

« *Mais qu'es-tu donc ? Qui a pu t'enseigner une telle magie ?* »

L'enfant rit de son adversaire impuissant et se lança dans une tirade passionnée :

« *Puisque tu sembles avoir tout ton temps, mortel, tu écouteras mon histoire !* »

*J'apparus bien avant que ne naisse l'univers physique. Je vins du néant, où ne demeuraient que le magnétisme et les énergies spontanées. Par leurs contacts répétés, ces forces finirent par s'assembler en une symbiose complexe. Cela créa la vie, par la même incidence qui lia plus tard les acides aminés.*

*Je fais partie de ces toutes premières créatures : les entités exclusivement énergétiques. Nous sommes invisibles et sans formes. Nous errons à travers le cosmos depuis des temps incalculables. Et vint jadis cet instant où le plus puissant des nôtres fit ce choix étonnant : il désintégra son esprit.*

*Le grand tourbillon des tensions qui le composaient se déploya en un vaste flot de non-vide. Ainsi naquirent la matière et les rayonnements ; et cela devint l'univers que vous, mortels, connaissez à présent.*

*Depuis que cet univers existe, nous, les entités invisibles, visitons les mondes naissants les uns après les autres. Il arrive que ces espaces abritent des choses mobiles, des assemblages de matière doués de vie ; ils peuvent même parfois penser et créer.*

*Ces créatures fascinent certains d'entre nous, lesquels se plaisent à veiller sur elles affectueusement. Mais, en ce qui me concerne, je fais partie des éternels que ces créatures fragiles, éphémères et limitées répugnent et amusent. Je me plais à les tourmenter ou à investir leur carcasse pour les mouvoir à mon gré.*

*Je suis en vérité de ces entités que vous, mortels de cette terre, avez choisi de nommer "démons". »*

Berlu fut sidéré par ces révélations. Il était sans précédent qu'un esprit ancien s'incarnât en son monde. Mais, surtout, cela expliquait enfin la morte-vie dont il avait été témoin en ville.

Mais outre ces réflexions, Archibald était dans une posture désespérée. Son esprit bouillonnait ; il fallait qu'il sorte des éboulis pour récupérer la dague ; il fallait entailler l'enfant ; il fallait ne pas mourir.

L'apprenti tenta la provocation. Il menaça le démon, espérant qu'il l'extrairait des gravats de quelque façon :

*« Peu importe ce que tu es et d'où tu viens, esprit malfaisant. Je te neutraliserai !*

*– Crois-tu ? se moqua le démon. Qui penses-tu être, pour pouvoir m'arrêter ? Et où étais-tu lorsque je semais ma vermine ? Lorsque je déployai mes armées de rats et de loups ?*

*– Comment ? bredouilla Archibald avec consternation, c'était toi qui déclenchait les fléaux ? »*

C'est avec délectation et les yeux luisants que la petite fille répondit :

*« Cela fait partie des divertissements que je m'accorde. J'ai affaibli ton pays en l'affamant ; le désarroi des inférieurs est si divertissant. De plus, vois-tu : chaque monde a ses propres configurations organiques, je dois d'abord les étudier pour en prendre efficacement le contrôle.*

*La chimie des humains a été difficile à dompter, même aux commandes d'un spécimen si jeune que celui-ci ; je me suis donc d'abord fait la main sur des organismes rudimentaires ; j'ai le sens pratique.*

*Cela dit, la possession simultanée de plusieurs individus ne fonctionne hélas pas, avec vous. Mais qu'importe : je peux compenser cela en animant des cadavres. Tu l'as vu, n'est-ce pas ? »*

Berlu était dépassé par la démesure des actions de son adversaire. Le pauvre homme ne dit plus rien, espérant désormais que le démon allait se lasser et l'abandonner là, qu'il aurait une chance de s'en retourner. Mais la fillette s'approcha et se pencha vers lui avec gaité, les yeux grands ouverts ; pressant alors son front contre celui de l'étudiant effrayé, elle émit ces mots :

*« Tu sais, en parlant de possession : il arrive que les créatures les plus immenses et les plus dévastatrices ne soient, en dedans, que la simplicité faite chair. D'un genre, en somme, que je peux soumettre aisément, tout en gardant plein contrôle sur l'enfant que je possède en ce moment.*

– *Où veux-tu en venir ?* questionna Berlu sur un ton ferme, bien que son corps tremblait.

– *Profite de tes derniers instants : Oliogorgon est en chemin pour toi. Adieu !* »

Alors que la fillette possédée s'éloignait en caracolant, Berlu fut une nouvelle fois consterné :

*« Oliogorgon ? Cette créature existe donc bien ? »*

Oliogorgon, monstre mythologique, héros d'une légende de ce monde-là, racontée depuis des siècles. Ce lombric qui, des milliers d'années auparavant, avait creusé trop profondément ; il s'était frotté à l'une de ces roches lumineuses et toxiques que personne ne déterre jamais ; il avait ensuite muté, lentement, pour devenir un ver immense et infatigable. Depuis, *Oliogorgon* dévorait la terre, inlassablement, laissant derrière lui de longues galeries parfaitement rondes.

Dans le couloir souterrain, un vrombissement lointain parvint aux oreilles de notre pauvre Berlu. Le sol, les murs du tunnel, même les rochers éboulés, tout se mit à frémir. Le bruit s'approcha et les vibrations s'intensifièrent, encore et toujours plus, jusqu'à devenir insoutenables.

Soudain, la paroi de la galerie éclata sous les coups puissants d'une énorme mâchoire béante et dégoulinante de bave corrosive : celle de la bête lancée à pleine vitesse. Berlu fut instantanément broyé, réduit en charpie sous la masse écrasante de la créature légendaire.

La gemme bleue de la dague s'éteignit. Et juste alors, très loin de là, Eugène Palourtarh tressaillit dans sa chaumière :

*« Ho non ! s'accabla-t-il. J'ai senti disparaître la flamme de vie de mon cher disciple ! Mais... misère... Qu'ai-je fait ? »*

### Chapitre 3 – L’outre-monde.

Cet endroit était vaste, bien que dépourvu d’horizon, de sol, et de tout ce qui eût permis d’en mesurer l’immensité. Il n’y faisait ni chaud, ni froid, ni sec, ni humide. Le paysage était-il plongé dans une obscurité lumineuse ou dans une ténébreuse luminosité ? Impossible à dire. De surcroît, une musique silencieuse semblait bercer un air composé du seul vide ; et ni appétits, ni doutes, ni angoisses, ne se faisaient plus ressentir.

C’est ainsi qu’Archibald Berlu aurait décrit le lieu qu’il découvrit alors et les sensations qu’il lui procura. Le trépas de l’apprenti l’avait en fait mené dans un autre plan de l’espace, vraisemblablement celui que l’on nomme "l’au-delà", ou encore "l’outre-monde".

L’âme du défunt flottait dans ce lieu étrange, comme un canard à l’arrêt traîné par le faible courant d’un canal. Mais après quelques instants, le courant s’accru d’un seul coup et aspira l’analogique volatile vers le lointain, le charriant (cette fois) tel un mouton de poussière pris dans un courant d’air. Et après un trajet à la fois long et rapide, Berlu finit pour se figer au pied d’un géant.

Face à notre ami se dressait une immense silhouette en forme d’étoile de mer, imposante et dorée comme un astre. Cette apparence n’était en vérité qu’une illusion projetée, car l’esprit qui la commandait ne pouvait être vu.

Le mirage prit la parole ; bien que ce fût d’une voix fluette et nasillarde – et non comme le font d’ordinaire les apparitions surnaturelles, d’une grosse voix résonnante :

« *Salut, Berlu ! Alors comme ça, t’es mourru ? Et ben, qui l’eût cru !* chantonna gaiment le géant.

– *Euh... Bonjour ?* hésita le fantôme.

– *Je suis Rodalex, le dieu du temps et de la destinée. Et vu que, niveau temps, tu as comme qui dirait épuisé le tien, la procédure veut que tu viennes à moi. Ceci fait, je vais maintenant décider de la suite, en ce qui te concerne.*

– *Je suis donc mort ?* s’enquit Berlu. *Mais... Que va-t-il se passer, à présent ? Ne serait-il pas possible que je retourne sur terre ?*

– *Ho, non !* se plaignit Rodalex, *encore un qui va me parler de la réincarnation ? Mais quand comprendrez-vous ? Il n’y a pas besoin de recycler les âmes, car en produire ne coûte rien et ne pollue pas. En plus, t’imagines le boulot de gestion, pour nous, derrière ? Les files d’attentes d’âmes à faire patienter, s’il n’y a pas assez de natalité pour suivre ? Et déterminer qui mérite de se réincarner en ci, ou qui en ça ? Déjà que les notions d’incarnations supérieures et inférieures sont de toute façon très relatives selon les individus... Tu trouves qu’on n’a pas assez de boulot comme ça, peut-être ?*

– *Je... Je n’en sais rien, moi... Je disais juste que...*

– *Pas de réincarnation, mon petit Berlu !* interrompit le dieu. *Mais la formule d'après-vie que nous proposons devrait te satisfaire. Tu admettras, en tout cas, n'avoir jamais vu un mort revenir dans ton monde pour s'en plaindre, n'est-ce pas ?* demanda-t-il avant de se laisser emporter par son hilarité.

– *C'est précisément pour cela qu'il faut que je rentre,* expliqua Berlu sur un ton complaisant. *Il y a un gros problème de morts, dans mon monde. Ils reviennent à la vie ! Un démon s'en crée une armée pour ravager mon pays, et je suis sur le coup pour le combattre. Vous comprenez ?*

– *C'est fort peu réglementaire, tout ça,* marmonna pensivement Rodalex. *Mais qu'appelles-tu un "démon", au juste ?*

– *C'est un esprit... comme vous, je crois ? Il est arrivé dans mon monde, voici plusieurs mois. Il a usé du corps de nombreux êtres vivants pour semer le mal. »*

Tout en s'affichant très contrarié, le dieu saisit brusquement de derrière son dos ce qui pourrait nous évoquer une tablette tactile :

« *Ha, crotte ! Mais ça fausse les données, cette histoire ! Attends, je consulte le registre,* dit le géant en tapotant la surface de l'objet du bout de l'un de ses appendices. *Oui, en effet... C'est ce que je craignais : encore un coup de Monsantlère !*

– *Monsantlère ?*

– *Oui : Monsantlère !* expliqua Rodalex. *C'est l'un d'entre nous, les esprits originels. Mais lorsque vint l'univers physique, il...*

– *Il décida de tourmenter les vivants par plaisir sadique. Oui, il m'a raconté,* interrompit l'âme du barbu.

– *Et il ne s'arrêtera pas avant la destruction de toute vie, et gna gna gna,* termina l'autre. *Mais c'est un esprit très puissant, mon petit Berlu. Et tu dis que tu étais sur le coup pour le neutraliser, alors que seul un dieu le pourrait ?*

– *Je n'avais pas réalisé,* avoua Archibald. *Mais que va-t-il se passer ? Allez-vous au moins intervenir ?*

– *En règle générale, nous n'intervenons pas : nous laissons faire le libre arbitre. Mais... Attends ! Commençons par regarder les prévisions d'avenir pour ton monde ! »*, se concentra Rodalex en pianotant de nouveau sur sa tablette.

Le dieu du temps et de la destinée fut occupé un long instant, opérant à une succession de lectures de son écran et d'entrées de paramètres. Finalement, il revint plutôt optimiste vers Archibald :

« *Bon ! clama-t-il, J'ai regardé les estimations pour ton monde, et... elles ne sont pas fameuses, mon petit mortelounet. J'ai donc effectué des simulations, selon différents scénarii, et j'en tiens un qui pourrait nous arranger tous les deux.*

– *Je vous écoute ! se ragaillardit le non-glabre gaillard.*

– *Je ne vais pas directement intervenir, mais je vais t'aider. Cependant, si ta réussite permettra de contrer Monsantlère, elle créera aussi ses propres irrégularités. Seul un évènement particulier pourra ré-harmoniser le cours des choses dans ton monde. Il faudra pour cela que tu te sacrifies, un jour à venir. C'est-à-dire que tu devras mourir à nouveau, mais dans un contexte précis.*

– *Et bien, se résolu dignement notre ami après une courte réflexion, j'y consens... même si je ne sais pas encore ce que cela implique.*

– *Je vais te donner tous les détails : ceux concernant ton sacrifice et la marche à suivre pour vaincre mon collègue. Mais avant, prends ceci... »*

Rodalex joignit ensemble les extrémités de ses deux bras, celles-ci se pinçant mutuellement. Puis il les écarta lentement, dessinant ainsi dans l'espace un étrange fil argenté. Lorsque ce dernier attint la longueur d'un demi-mètre environ, le divin titan le tendit à Berlu. Et alors que le fantôme de notre ami touchât le fil, tout lui parut clair. Un souvenir nouveau défila dans son esprit, c'était la marche à suivre pour accomplir sa mission.

Un tourbillon bleu-mauve apparut alors aux pieds de Rodalex. Le vortex happa le défunt druide et le fil d'argent pour les entraîner hors du monde des dieux. Ils voyagèrent ainsi à destination d'un autre plan et une autre temporalité, situés bien loin de là.

### Chapitre 3,47 – La chasse est ouverte !

Maître Palourtarh, dans sa chaumière cloîtré, savourait en son bec un potage. Il était peiné, le vieux sage, d'avoir perdu son élève dernier.

Clin d'œil à Lafontaine mis à part, alors que le maître dévorait le dîner dédié au disciple décédé, l'on frappa soudain à sa porte.

L'homme alla ouvrir et fut abasourdi ! Car, juste devant lui, se tenait Berlu, fraîchement ressuscité :

« *Schbong-blaf !* », fit le plancher, lorsque l'archidruide fut tombé dans les pommes.

... Petit moment d'obscurité et de silence ... Et à Palourtarh de s'éveiller peu après, allongé dans son divan. Archibald l'avait porté jusque-là et se tenait à son côté :

« *Ha ! Vous revoilà, Maître !* se réjouit l'apprenti.

– *Autant de ma part, répondit le professeur encore un peu groggy. Mais ton retour couplé à cette histoire de sorcière et de zombies... la mort n'est plus la valeur sûre qu'elle était.* », ajouta-t-il en se levant péniblement.

Aux deux messieurs de s'installer à table, devant une bonne assiette de soupe chaude. Berlu relata son aventure incroyable dans l'outre-monde et clarifia de surcroît l'affaire de la sorcière de Voisinia.

Palourtarh fut tout du long captivé :

« *Avec tout cela, je n'ai pas le rapport de quinze pages que j'attendais. Et je regrette que tu aies égaré ma dague enchantée – au moins autant que tu ne m'aies pas ramené de pâtes, avec tous ces contretemps. Mais en revanche, quelle aventure ! Et je comprends mieux que la petite fille détienne un tel pouvoir, s'il s'agit d'un cas de possession. Et donc, tu dis avoir une solution pour contrecarrer cet esprit ?* »

L'apprenti présenta le fil d'argent à son maître et lui confia les détails de la stratégie de Rodalex. Il en profita pour demander un peu de matériel.

Palourtarh accéda aux demandes de son élève. Il lui fit don d'une petite pile de parchemins vierges, d'une couverture de cuir ainsi que d'une aiguille à coudre. Berlu se servit de l'un des feuillets pour rédiger une courte liste et la tendit à l'archidruide :

« *Je devrai ensuite réaliser une préparation. Pourriez-vous également me trouver ces ingrédients, Maître ?* »

Ce dernier alla farfouiller dans ses armoires. En parallèle, le disciple s'appliquait à coudre ensemble les parchemins avec le fil enchanté. Il les unissait pour fabriquer un livre.

Après quelques instants, le vieux sage revint les bras chargés de flacons :

*« C'est un étonnant processus que tu m'as décrit avant cette narration, Archibald. Je n'avais jamais entendu parler de ce type de sort ; on voit bien qu'il n'est pas terrestre. Par contre, je me dois d'ajouter que tu n'es pas très doué en couture : tes points sont très irréguliers !*

*– Certes, mais il importe surtout que cela tienne, s'excusa Berlu. Le but n'est pas ici de créer un bel ouvrage.*

*– D'accord, insista le professeur avec le sourire, mais je vais être obligé d'en tenir compte dans ta note de travaux manuels. Désolé !*

*– Qu'importe ! Il y a urgence, répondit l'élève avant de digresser. Avez-vous réuni tous les ingrédients ?*

*– Oui. Enfin... tous sauf un.*

*– Ho ... Lequel ?*

*– Tu vas rire : la racine de cactus polaire, les six dents de poule, le sperme d'hippocampe d'eau douce castré et la plume de crête d'aigle chauve, j'en ai en quantités, pas d'souci. Par contre, le dernier ingrédient, euh...*

*– Vous n'avez pas de farine ? s'étonna Berlu.*

*– Hé ! Que croyais-tu ? compatit Palourtarh. Je te rappelle qu'on sort d'une disette pas piquée des vers ! La farine est rare, et on n'en verra pas souvent avant les moissons de l'an prochain.*

*– C'est très fâcheux, s'inquiéta l'apprenti. Et les paysans de votre village ne cultivent pas de céréales ?*

*– Non, uniquement des carottes... En revanche, il doit me rester du sucre en poudre, quelque part, se remémora le sage. Cela fera l'affaire, tu penses ? »*

Ils décidèrent de tenter le coup ! Le maître s'employa à terminer la reliure à la place d'Archibald qui prépara la mixture. Il broya tour à tour les ingrédients dans un mortier puis les ajouta au sucre en poudre dans une grande jatte.

La préparation terminée, la jatte s'en retrouvait pleine d'une étrange poudre bleue pâle. Nos deux magiciens débarrassèrent la table puis se tinrent devant elle. L'apprenti puisa une large poignée de poudre avant de souffler dans son poing fermé pour la faire jaillir.

Un épais nuage poussiéreux s'échappa de l'autre bout de sa main ; peu à peu, la nuée de particules retomba et se déposa sans bruit sur la surface de la table.

Ces retombées de poudre, tantôt denses et épaisses, comme tantôt fines et transparentes, semblaient dessiner quelque chose ! En se tenant à la bonne distance, l'on pouvait voir se former sur la table une carte géographique :

« *C'est formidable ! s'émerveilla Berlu. Ça marche ! Cette carte va nous révéler où se trouve...*

– *Atchâââh !* », éternua bruyamment Palourtarh.

Son souffle fit s'envoler presque toute la poudre bleue déposée sur la table :

« *Maître !* se choqua le disciple en toussotant, cerné par un brouillard de poudre.

– *Ho ! Désolé : j'en ai eu dans le nez, s'excusa le maître en reniflant. Du reste, la loi de Murphy obligeait que ceci arrivât. Que veux-tu ?* »

À Berlu de réitérer l'opération ; l'archidruide couvrit cette fois son nez avec un mouchoir ; la carte fut ainsi redessinée et nos amis purent l'étudier attentivement :

« *C'est ahurissant ! s'émerveilla une nouvelle fois Berlu. Cette carte est d'une précision remarquable ! Elle retrace tout le parcours de Marie-Gabrielle depuis son départ de Voisinia. Un trajet en pointillés nous indique qu'elle visite les villages alentours. Sans doute pour recruter de nouveaux morts-vivants, comme me l'avait relaté le fonctionnaire.*

– *Et le "X", là, c'est pour quoi ? Cela veut-il dire qu'il y a un trésor près de ce petit village ?* nasilla Palourtarh, toujours à l'abri derrière son mouchoir.

– *Non, Maître. Je pense que c'est la position actuelle de Monsantlère. Les pointillés nous indiquent qu'il se dirige vers un hameau, plus au nord-est. Après cela, il repartira vraisemblablement vers Voisinia. Si je pars maintenant, je pourrai sans doute le surprendre aux portes de la cité, avant son retour !* »

Berlu n'avait pas achevé cette dernière phrase qu'il préparait déjà son bagage. Il emporta quelques objets utiles au voyage, dont le manuscrit vierge qui venait d'être confectionné.

Un peu dépassé par la situation, le vieux Palourtarh ne put que souhaiter bonne chance à son élève. Ce dernier fit ses adieux à son maître et s'encourut une nouvelle fois, dans le froid crépuscule, en direction de Voisinia.

Après deux heures de marche, au milieu d'une vaste prairie, Archibald s'offrit quelques minutes de répit. Assis sur un rocher, il fouilla dans sa besace à la recherche de la gourde de soupe qu'il avait emportée. Lorsqu'il sortit pour cela le livre fraîchement relié, il remarqua un détail qui le fit sourire.

Son facétieux mentor avait gribouillé quelques mots sur la couverture en cuir. Il y était inscrit en grand le titre "*La Porte*". Mais le sourire humble et affectueux de Berlu trouvait sa réelle origine dans une autre mention, juste en-dessous : "*par Archibald Berlu, druide certifié*".

### Chapitre 3,86 – Pendant ce temps.

Je n'ai nulle confiance en la qualité de votre mémoire, qui ne peut être qu'exécrable. Aussi le répéterai-je : la ville de Voisinia était ceinte d'une muraille rocheuse. Ceci rappelé, sachez d'autres choses en sus, c'est pour votre bien !

Vous apprendrez que le rempart naturel en question prolongeait la montagne adjacente. Le très long flanc sud du pic s'étirait, rectiligne et étroit, en pente légère, pour enfin former cette particularité circulaire à son extrémité. Le flanc nord, en revanche, dessinait une falaise abrupte avec une niche anguleuse entre sa base et le sol.

En somme, vu du ciel, l'on aurait pu penser qu'un gigantesque bloc de pierre s'était jadis écrasé là ; un rocher en forme de décapsuleur géant ; comme si une arête du bout du manche formait le sommet du pic et l'anneau, à demi enfoncé dans le sol, la fameuse muraille de Voisinia.

Au pied de la falaise susdite, tout au nord, se trouvait un hameau. C'était un paisible village de mineurs ; et il ne fut jamais plus paisible que ce jour-là. Il était désert, car les habitants l'avaient fui, terrifiés par l'approche d'un très étrange cortège.

Marie-Gabrielle n'avait pas chômé depuis la veille. Elle avait visité les patelins autour de Voisinia et recruté bon nombre de cadavres. Les fléaux précédant celui de sa possession n'avaient-ils pas copieusement garni les cimetières ?

Comme l'avait compris Berlu, le hameau des mineurs était bien l'ultime escale de cette tournée sépulcrale. En cette occasion, la gamine investie par Monsantlère envahissait les lieux en tête de son pestilent escadron scabreux.

Les yeux de la fillette luisaient de vert pâle ; elle souriait sardoniquement, tenant son menton bien haut et bombant sa petite poitrine ; ses guenilles grises et ses longs cheveux châtain virevoltaient dans le vent, comme au ralenti.

Enfin arriva-t-elle au talus d'herbes sèches où reposaient les disparus locaux. La fillette leva un poing et les troupes beuglantes derrière elle s'immobilisèrent. De ce même poing, pourtant chétif, Marie-Gabrielle frappa ensuite violemment le sol.

Un choc immense en résulta. Les stèles volèrent dans les airs puis retombèrent bruyamment dans les alentours.

Le talus semblait désormais percé par de multiples trous noirs. Et de ces cavités béantes, avec lenteur et maladresse, se mirent à sortir les défunts privés de leur torpeur.

Marie-Gabrielle fit se dissoudre trois d'entre eux d'un geste de la main : les vieux cadavres, les morts d'avant les fléaux. Elle n'avait que faire des mineurs tués par le grisou, ceux que leurs os brisés ne maintenaient pas debout. Elle envoya par contre les valides grossir les rangs de son bataillon.

Le cumul avait permis au démon d'acquérir une légion conséquente : plus d'un millier d'unités putrides ; soit bien davantage qu'à Voisia !

Marie-Gabrielle retournerait d'ailleurs sans tarder dans cette insolente cité ; les habitants allaient payer leur affront ; et leurs cadavres allaient grossir davantage les rangs de son armée.

Conformément à ses desseins, l'incarnation de Monsantlère comptait faire le tour du pays, puis du monde ; planète entière qu'elle rêvait d'abandonner à la mort et au silence ; les zombies allaient d'eux-mêmes dévorer toute vie ; Oliogorgon, le grand ver, convaincu d'insatiété par le démon, allait creuser la planète ; assez pour faire s'entrechoquer les continents et libérer les feux souterrains. La possédée s'extasiait à ces pensées.

Le cimetière des mineurs vidé de ses recrues viables, la troupe reprit sa marche infernale. Ainsi, à pas lents, avancèrent la légion léthargique et son général juvénile. Ils foulèrent le sol en direction du sud, vers la cité aux deux sphinx.

## Chapitre 4 – La Riposte.

Archibald Berlu passa la porte de Voisinia le lendemain, un peu avant l'aube. Mais je n'en dirai pas plus !

La séquence précédente m'a un peu fatigué. Une scène entièrement narrative comme celle du chapitre 3,86, c'est tout un travail ! Aussi vais-je me retirer un moment, histoire de prendre un peu de repos.

Je vous abandonne aux personnages de la scène suivante. Je suis convaincu qu'ils arriveront à se débrouiller malgré mon absence : ils n'auront qu'à remplacer mes narrations par des descriptions parlées, et cela devrait aller. Vous ai-je déjà dit qu'on ne remboursait pas ?

À plus !

**PORTE :** *Ho ! Qui donc est cet homme à lunettes qui s'approche en courant, l'air pressé et inquiet ? Et voilà qu'il m'ouvre brusquement, moi, la porte du grand bureau de l'hôtel de ville voisinien ! Hi hi, ça chatouille, alors je ris en émettant un grincement strident.*

**FONCTIONNAIRE À LUNETTES :** *Elle est revenue ! Elle est revenue, la vilaine fille ! Et elle a beaucoup de morts derrière elle. Elle et son armée sont visibles à l'horizon ; ils seront bientôt là.*

**FOULE :** (brouhaha anxieux)

**ARCHIBALD BERLU :** *Allons, allons ! Rassurez-vous, échantillon de la population de la ville présent en ces lieux pour une réunion de crise ! Restez à l'abri dans l'enceinte de la cité et tout se passera bien. Ceci dit, Capitaine de la milice locale qui êtes aussi présent dans cette pièce, je me tourne à présent vers vous.*

**CAPITAINE DE LA MILICE :** *Et je constate que vous vous tournez vers moi. Terminé. À vous.*

**ARCHIBALD BERLU :** *Vos hommes ont-ils fini de condamner la sortie secrète qui donne sur la falaise ?*

**CAPITAINE DE LA MILICE :** *Oui, l'entrée du tunnel a été murée et barricadée. On est certain qu'aucun zombie ne passera par-là pour nous prendre à revers. Terminé. À vous !*

**ARCHIBALD BERLU :** *Bien ! Tâchez de protéger au mieux les citoyens, si jamais j'échouais !*

**MONSIEUR PAUL :** *Comme je suis très inquiet, je m'extirpe de la foule pour vous le demander : que comptez-vous faire, Monsieur Berlu ? Vous ne voulez vraiment pas nous le dire ?*

**ARCHIBALD BERLU :** *Le temps manque, hélas... Je dois me hâter.*

**MONSIEUR PAUL :** *Bonne chance, alors ! Mais je vous en supplie, ramenez-moi ma petite Marie-Gabrielle en vie !*

**PORTE :** *Tiens ? Voilà que c'est maintenant ce type barbu et en toge saumon clair qui me passe... Il quitte le grand bureau... il semble déterminé, dites donc !*

Me revoilà ! Vous semblez avoir survécu à cette scène sans narration ? Bien, bien. Retrouvons donc sans attendre notre ami druide, quelques instants plus tard !

Deux miliciens fermaient les lourdes portes de la ville derrière Berlu, tandis que celui-ci se tenait alors à l'extérieur des murailles. Impassible, il fixait calmement le paysage, seul au milieu de la vaste étendue de poussière sablonneuse qui jonchait le sol gelé. Tout était calme et silencieux ; mais un grondement se fit bientôt percevoir.

Dans l'horizon gris, par-delà les plaines rocheuses, une ombre floue annonçait l'approche de Monsantlère et de ses troupes ; il prenait d'ailleurs à la brise d'importer le lointain bruit de leurs pas.

Mais Archibald n'était pas inquiet. Il s'accroupit et fouilla dans sa besace. Il en sortit le manuscrit vierge intitulé "*La Porte*" et le déposa calmement à ses pieds. Après l'avoir ouvert en son milieu, il le recouvrit d'une couche de sable et de graviers.

Lorsque l'ouvrage fut entièrement camouflé, le druide se releva et recula de quelques pas. Fixant ensuite l'horizon, les bras croisés dans son dos, ce fut en obstacle affirmé que Berlu se dressa, placé entre la mort et la cité.

Plusieurs minutes s'écoulèrent – la lenteur du pas des revenants l'imposa. À terme, l'enfant et le magicien, partenaires dans l'inimitié, se trouvèrent à portée de vue et de voix.

La fillette s'étonna lorsqu'elle reconnut son adversaire. Elle fit s'arrêter ses troupes et, dédaigneuse, s'exclama :

*« J'aperçois un mort que je n'ai pas convié. Quelle divertissante surprise !*

*– Tu n'entreras pas dans cette ville aujourd'hui !* somma le druide avec une calme assurance.

*– Aurais-tu même piégé la porte, quelle importance ? J'entrerai autrement !* crâna le démon. *Tant pis qu'Oliogorgon se soit montré piètre tueur, j'ai confiance en ses appétits innées. »*

Berlu tressaillit subitement, alors qu'un grand fracas retentit derrière-lui. Le vers géant venait de sortir du sol, au pied de la muraille et non-loin de l'entrée de la cité. Le lombric avança son énorme gueule et la jeta contre le rempart, plus loin sur sa gauche. La terre trembla alors que la vermine se contorsionnait pour broyer la roche et se glisser en elle.

Peu après, Oliogorgon s'apaisa. Il glissa lentement en arrière et repartit sous la surface. Il venait de percer le rempart d'un tunnel, de part en part.

Marie-Gabrielle jubila :

*« J'ai pris en compte ce que tu m'as dit, mortel, au sujet des mises en scène terrifiantes. Je montrerai à ces humains misérables que leurs défenses sont vaines ! Ha ha ha ! »*

Le séisme avait effectivement alerté la populace. Subitement, nombre de voisins accoururent par l'entrée fraîchement percée ; une vraie marée humaine, hurlante et déferlante ; les miliciens armés de leurs épées ; les citoyens d'outils divers. Tous vinrent et s'improvisèrent en mur devant l'entrée du tunnel. En fait d'être terrifiés, ces gens étaient prêts à en découdre pour protéger leurs proches et leur foyer !

Cet attroupement surprit Monsantlère ; il fixait, haineux et atterré, la défiance qu'il n'avait pas vu venir. Berlu, lui, avait profité de la diversion pour saisir un autre objet dans sa besace.

Il avait bien connu Mouloud, son camarade de classe. Il l'avait souvent observé. Il l'avait vu, lors de ces longues soirées, fabriquant patiemment ses ceintures étranges. Mouloud en était fier, il en parlerait souvent. Tant que leur fonctionnement n'était plus un secret pour notre ami en saumon clair, lequel en avait une, justement. Celle oubliée chez son maître, par cette journée sans lune, où l'artisan partit pour l'est, droit vers son infortune. Et cette ceinture en main, Archibald s'activa.

La fillette possédée, lassée de l'affluence voisine, renvoya son regard vers le druide. Berlu ne lui rendit pas : il était occupé – détonateur régler demande concentration. Soudain, il s'élança et lança l'objet.

Un silence plana. La ceinture volait, tel un oiseau qui cherchait sa proie. Elle s'abattit ensuite au milieu des revenants... Et les flammes, à nouveau, giflèrent les chairs grises.

Seule une faible fraction des zombies fut mise en pièces par la déflagration. Cependant, la pluie de boyaux qui suivit fit perdre toute discipline aux morts-survivants !

Oui ! Les zombies se ruèrent sur les organes bien juteux qui tombaient alentour. Ils firent un festin et, dans l'allégresse, dévorèrent même quelques-uns des leurs pourtant rescapés.

Monsantlère bouillonna de rage ! La frénésie de ses unités était telle, et leur nombre si grand, qu'il ne pouvait les contenir sans mal.

Il dévisagea Berlu et pesta :

*« Te crois-tu si fort, mortel ? Pauvre imbécile que tu es ! Je vais profiter de cet intermède pour diriger vers toi seul toute ma concentration. Je vais t'offrir une mort atroce, une vraie, cette fois ! Et ta carcasse, s'il en reste assez, rejoindra ma légion !*

*– Réglons cela, petite ! Approche donc ! Affrontons-nous à la loyale, et pas comme tu l'as fait l'autre fois : à distance, comme une lâche ! »*

Vaniteux, Monsantlère dans son corps d'enfant releva le défi et s'avança vers le druide d'un pas certain. Notre ami barbu avait tâché d'attirer son adversaire alors que le livre ouvert gisait entre eux.

Tout semblait se passer comme il l'espérait, et Berlu s'en réjouit. La fillette n'était plus qu'à quelques pas du manuscrit.

Hélas ! rendu trop confiant par la réussite du plan, le druide commit un impair :

«*Adieu, Monsantlère ! Et au plaisir.* », lança-t-il victorieusement.

L'esprit originel s'arrêta net. Il fixa Berlu d'un regard méfiant et s'interrogea. Jamais Monsantlère n'était venu en ce monde auparavant, ni n'avait révélé son nom à un mortel.

Ce démon était une intelligence ancienne et au fait des procédures divines. Il n'était donc, mes petits lecteurs, pas aisé de le berner. Il comprit que le druide était revenu de l'outre-monde pour le contrecarrer.

La fillette diabolique scruta le sol. Elle remarqua la légère irrégularité située entre ses pieds et ceux de Berlu.

Marie-Gabrielle devina. Elle remonta lentement un nouveau regard furieux vers son adversaire et grogna.

Elle leva brusquement une main en direction du druide ; celui-ci fut violemment attiré vers elle ; son corps entier fendit l'air dans sa direction, sans toucher le sol.

Au terme de cette attraction télékinésique, l'enfant empoignait le druide par le col. Berlu se trouvait désormais du mauvais côté du livre.

« *Bien tenté, mais tu ne peux me vaincre ! Tu n'es rien !* » vociféra le démon.

– *J'existe, moi ! C'est toi qui n'es rien, parasite !* », répondit le barbu avec difficulté, terrifié et à moitié étranglé par son col.

Sous les yeux consternés de la population voisiniennne, Berlu était dominé par la fillette. L'arrière-plan de ce tableau n'était pas moins désespérant : l'armée de morts avait fini sa collation ; les rangs s'étaient reformés ; la légion attendait l'ordre de la charge.

Archibald se sentait à cet instant comme lointain de lui-même. Tout semblait silencieux et immobile autour de lui, rien n'importait plus. Cet état d'esprit implique qu'un mental défaitiste se serait laissé mourir.

Quelqu'un davantage combatif, en revanche, s'en remet à une tentative désespérée, à quelque riposte insensée, plutôt que subir sa fin passivement.

Berlu avait-il encore à perdre, après tout ? Et lui qui avait déjà connu la mort, pourquoi la craindrait-il encore ?

Il initia donc une feinte ; il regarda par-dessus l'épaule de la gamine en criant :

« À vous, Rodalex ! »

À la mention de ce nom, l'expression de la fille se mua de furie en consternation. La possédée ne put s'empêcher de regarder derrière elle ; elle balaya vivement du regard sa horde de zombies, redoutant d'y percevoir son plus ancien opposant.

Berlu n'attendit pas ! Il envoya un vif coup de talon derrière l'un des genoux de la possédée. Celle-ci perdit l'équilibre et bascula en avant, déchirant dans sa chute le col du magicien.

Agrippant ensuite la nuque de l'enfant, le druide, d'un geste vif, la bouscula en direction de l'irrégularité. Il s'écarta aussitôt, tandis que la petite fille trébuchait sur le monticule de poussière sablonneuse.

Ce simple contacte de Marie-Gabrielle avec le livre suffit pour que le processus s'amorçât enfin.

Le manuscrit se mit à luire puissamment et la surface des pages changea de texture. La forme du livre se mua en un cadre, un rectangle biscornu : contours d'un passage qui sembla ouvrir le sol sur les cieux d'un autre monde.

L'on eut pu dire en voyant cela que la terre n'était plus qu'un fin plancher posé par-dessus cette dimension spectrale ; un plan cosmique étranger qui ne semblait contenir aucun élément physique : aucune terre, aucun astre... seules des nuées magnétiques aux sombres couleurs changeantes y étaient perceptibles.

Tandis que les voisiniens épouvantés reculèrent alors pour s'abriter dans la galerie, un vent violent se leva d'un coup, une aspiration tourbillonnante. Marie-Gabrielle, qui s'était relevée juste à côté du livre, fléchit. Elle fut, elle seule, harcelée par le siphon qui l'attirait vers la petite ouverture :

« *Je ne sombrerai pas seul, petit druide ! Tu viendras aussi, si ce n'est elle !* », menaça le démon.

Marie-Gabrielle avançait avec peine. Elle marchait quasi sur place tant l'aspiration était devenue puissante. Mais la jeune fille possédée tentait toujours d'approcher Berlu, un bras tendu vers lui.

Les haillons de la gamine se mirent à s'effiler à vue d'œil. Les lambeaux d'étoffe grise s'étirèrent derrière elle, en direction du portail, pour ne plus ressembler qu'à de fins filets. Les mailles se disloquèrent jusqu'à ce qu'il n'en restât plus.

Les cheveux de l'enfant s'étaient plaqués en arrière, formant comme une lame ondulante qui pointait derrière sa tête. Même la peau de son visage était tirée. Ses yeux étaient mi-clos par les paupières inférieures qui remontaient quand celles du haut retroussaient à fond.

Et c'est de la moitié visible de ses iris, affichant une expression intraduisible, que Marie-Gabrielle dévisagea une dernière fois Berlu. L'aspiration eut ensuite raison de ses forces et l'attira, entière et avec l'intrus en elle. Le livre se referma sitôt qu'elle fut toute engloutie.

Sur cette dernière action, la tempête avait cessé. Les zombies étaient tous redevenus d'inertes cadavres ; ils churent tous subitement. Le calme était revenu et les oiseaux alentours reprirent leurs chants.

Berlu ramassa calmement le manuscrit apaisé et le rangea dans besace. Au même moment retentit la liesse : la population témoin de l'évènement acclamait son sauveur. Tous quittèrent le tunnel percé dans la muraille pour le rejoindre gaiment.

Bien qu'il fût lui aussi soulagé par l'accomplissement de sa quête, Berlu n'exprimait pas de joie. Il ignorait que le corps de Marie-Gabrielle allait être aspiré dans la dimension spectrale en sus de Monsantlère. Le druide était sincèrement chagriné par cette perte inattendue.

Il chercha tristement du regard le père de la fillette dans la foule, mais il ne le vit pas. Il questionna les voisiniers présents qui le menèrent à l'entrée de la galerie. Par terre y gisait le corps sans vie de Monsieur Paul. Il fut relaté que, suite à l'explosion de la ceinture, le pauvre homme avait reçu un fragment d'os de zombie en plein dans le crâne et n'avait pas survécu.

« *Qu'en est-il de la mère, alors ?* demanda Archibald.

– *Décédée pendant l'épidémie de grippe. Elle était d'ailleurs parmi les morts-vivants pulvérisés par l'explosion de la grande place !* », expliqua un figurant.

Berlu ne sut que dire. Il n'avait pas pu sauver Marie-Gabrielle et ne devrait pas rendre compte de cela ? Loin d'être un soulagement, peut-être était-ce là un regret qu'il allait devoir longtemps traîner ?

Mais la réflexion d'Archibald s'interrompit alors que la foule le souleva pour l'entraîner en ville, sous les chants et les acclamations. Il se laissa faire, finalement ; il chassa les soucis de son esprit pour une nuit et il festoya avec les voisiniers.

Parallèlement, Oliogorgon venait de sombrer dans une profonde hibernation. Désormais libéré de l'emprise de Monsantlère, le grand ver, au demeurant repu, n'avait à faire mieux que de gésir quelque temps là même où il se trouvait : dans les entrailles rocheuses sous Voisinia.

Ce qui va suivre ne fut jamais soupçonné, mais il va vous falloir en prendre connaissance malgré tout, que vous le vouliez ou non. Car il me semble important, même si cela n'intervient pas tout de suite, que vous sachiez que quelques troubles collatéraux avaient émanés de l'activation de "*La Porte*".

Oui : la très puissante onde de choc magique avait provoqué quelques irrégularités dans l'ordre naturel des choses fragiles que son souffle avait balayées. Ainsi, une femelle écureuil engrossie mit-elle bas une portée morte-née, hormis un seul rejeton : albinos et peu farouche.

En outre la stratosphère de cette partie du monde fut-elle à jamais marquée ; une déchirure invisible déstabilisa le ciex ; les flux énergétiques en furent perturbés ; la magie fonctionna moins bien dans le Royaume-lointain-sans-l'être-à-une-époque-qui-n'est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l'Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottes..

## Chapitre 5 – Parce qu’il fallait une ellipse.

Le manuscrit intitulé "*La Porte*" provoquait à sa vue frayeur et répulsion. Aussi les habitants de Voisinia avaient-ils offert à Berlu un superbe (et très robuste) coffre en bronze, dans lequel la prison de Monsantlère fut mise sous clef.

Au petit matin, le susdit superbe coffre chargé à l’arrière d’une petite charrette, le tout tracté par un âne, notre ami, le druide héroïque, s’éloignait de la cité aux deux sphinx. Sous les chaleureux adieux des foules locales, qu’il rendait à grands signes de bras, Archibald repartit en direction du sud. Il n’avait bien sûr pas oublié d’emporter un paquet de pâtes-alphabet pour le vieux Maître Palourtarh.

Lors des situations de crise, c’est parfois auprès des personnes les plus inattendues que de l’aide est demandée. Berlu n’ignorait plus cela à présent. À plus forte raison qu’il avait lui-même sollicité l’assistance d’un dieu.

Le sauveur de Voisinia méditait, à présent. Il songeait à bien des choses, alors qu’il crapahutait vers la chaumière de son vieux professeur pour lui offrir les pâtes.

Tout en traversant le village paysan, Archibald vient à repenser au sacrifice qu’il allait être tenu d’accomplir, un jour. Il se rappela ensuite l’expression sur le visage de Marie-Gabrielle, avant qu’elle ne fût aspirée dans le néant.

Lui en voulait-elle ? N’avait-il pas trahi ses vœux de bienfaisance en laissant l’enfant être emporté ?

Et pour ne pas alléger ce monceau de malheur ... le rapport de quinze pages ne fut jamais rédigé.

## - LIVRE II : LE ROI-MAGICIEN -

### Chapitre 1 – L’héritier.

L’année où surgirent les fléaux ne fut pas marquée que par les méfaits de Monsantlère. Car d’autres rebondissements allaient en parallèle bousculer le paysage politique du Royaume-lointain-sans-l’être-à-une-époque-qui-n’est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l’Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottes.

Oui : nous parlerons du roi local. Réaliserez-vous, mes petits lecteurs, que ledit souverain ne daigna jamais venir en aide à ses sujets, alors que survenaient les tribulations démoniaques ? Aucun déploiement de soldats ne fut ordonné pour contrer les loups, ni aucune aide alimentaire fournie au peuple ; il va sans dire que la taxe sur l’achat des pièges à rat ne fut même pas baissée ! Et quant à l’épidémie de grippe : nulle mesure de quarantaine ne fut prise, ni de petite trentaine, ni même moins.

Le seigneur se borna tout du long à ignorer la détresse ambiante. Il avait choisi d’y voir un nouveau prétexte de ses sujets pour s’éviter de payer leurs impôts.

Ainsi resta-t-il insensible aux échos qui lui parvenaient des campagnes, le gouvernant ; si bien qu’il s’en trouva fort aise lorsque, plus tard, les fléaux cessèrent d’eux-mêmes. Tout finit donc à son royal avantage et les impôts furent payés comme il se doit, en temps et en heure.

Par le régnant ci-évoqué, nous parlons du Roi Gaston XVII ; un monarque grisonnant, froid et sans cœur. Il vivait cloîtré dans son fastueux palais, dans le quartier ouest de la ville capitale. Et je n’évoque pas ce détail sans raison, car c’est justement là que débute la scène suivante.

Lors d’un matin de cet hiver-là, le roi s’adressa au peuple. Il était en effet de tradition que le souverain prononce un discours à la veille de la grande fête de l’hiver.

Le speech de cette année-là fut d’ailleurs l’un des plus mémorables. Non pas qu’il se fût agi d’un folichon spectacle de sons et lumières accompagné par des invités musicaux prestigieux, car cela concerna finalement bien plus le fond que la forme. Je vous laisse d’ailleurs juger de la teneur des paroles de Gaston XVII, celles qu’il prononça depuis plus haut balcon du palais :

*« Royaume-lointain-sans-l’être-à-une-époque-qui-n’est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l’Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottiennes, royaume-lointain-sans-l’être-à-une-époque-qui-n’est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l’Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottiens,*

*j’ai l’immense fierté de vous annoncer que je vais sous peu partir guerroyer. Il me faut donc davantage de chair à can... de vaillants soldats pour accomplir ma glorieuse destinée.*

*Il est donc ordonné à chaque famille de tout le pays – sauf celles qui disposent de passe-droits, bien évidemment – de livrer un fils en âge de combattre. Lequel devra être remis à la caserne du château avant la fin de l’hiver. Il vous sera fourni un reçu en échange de votre enfant, cela vous fera un joli souvenir de lui si jamais il venait à caner en cours de route.*

*Et si vous n'avez pas de progéniture, ou aucune qui puisse faire l'affaire, vous serez en contrepartie soumis à un impôt supplémentaire – rien ne se perd, que voulez-vous ?*

*Voilà ! Merci pour votre attention. Je vais à présent me retirer ; et je préviens ceux qui ne m'acclameraient pas durant ma sortie que c'est l'écartèlement qui les attend. Ho, et joyeuse fête de l'hiver à toutes et tous, en passant ! »*

Il va sans dire que le peuple ovationna son souverain avec un enthousiasme des mieux feints. Dès lors suffisamment délecté de son autorité, Gaston XVII regagna sereinement l'intérieur de la tour avant qu'on ne refermât les portes du balcon derrière lui. Accourut alors aux côtés du roi un homme autant dodu que distingué.

Il s'agissait de Gonzague, le chambellan. Un serviteur courtois et toujours disponible. Il accompagna son maître alors qu'il descendait l'escalier :

*« Bravo, Sire ! Ce discours semble avoir grandement captivé la populace.*

*– Tu peux le dire, Gonzague. Et une fois mon armée renforcée, je pourrai atteindre mon objectif ultime. Ainsi léguerai-je à ma descendance un royaume plus vaste et prestigieux que jamais »,* répondit le vénérable Gaston du haut de sa royale certitude.

Gonzague sembla soudain saisi d'incompréhension :

*« Votre descendance ? Parlez-vous de votre fils Henri, Sire ?*

*– Bien sûr que non, sot, s'offusqua le roi. Henri, mon seul fils légitime, est un attardé, un crétin profond. J'ai d'ailleurs bien agi en condamnant la reine à mort, après son accouchement, pour l'outrage à la couronne qu'a été cette naissance... embarrassante. »*

Gêné par cet oubli, Gonzague se fit alors davantage obséquieux :

*« Ha oui, Sire ! Je me souviens de cette exécution mémorable ! Quinze ans après, l'odeur en est d'ailleurs toujours perceptible dans le sous-sol du donjon. Et les taches sur le plafond deviennent moins visibles depuis seulement quelques mois.*

*– Oui, je l'avais déjà remarqué,* répondit Gaston XVII avec amusement. *Et paraît-il, de surcroît, qu'on aurait encore retrouvé un ongle et quelques dents sous un meuble, la semaine dernière.*

*– Mais, j'y songe... pourquoi donc avoir finalement gardé l'enfant, Sire ?*

*– Sait-on jamais que j'aie besoin d'un donneur compatible dans l'avenir, pour une greffe d'organe ?*

*– C'est très judicieux.*

*– Je vois tout, je sais tout, je pense à tout : je suis le Roi, non pas son fou. Mais qu'importe pour le moment ce jeune idiot d'Henri, Gonzague. Qu'il croupisse donc dans le monastère où je l'ai placé ! Il va de soi que j'évoquais mon autre fils. »*

Sur ces paroles, les deux messieurs arrivèrent en bas du grand escalier de la tour. Le roi emprunta alors le couloir de gauche, celui longeant les latrines. Gonzague suivit les pas de son maître, bien que révolté par les épouvantables relents qui flottaient là, sans parler du sol collant par endroits :

*« Bien sûr ! Où avais-je la tête ? Vous faisiez référence à votre fils illégitime, celui que vous eûtes jadis avec cette jeune magicienne, avant votre mariage forcé avec feu la reine ? »*

*– Absolument, oui ! Mon fils : le jeune Client. Et j’ai justement prévu à l’instant de m’entretenir avec lui : il est grand temps que je lui révèle mes projets pour le royaume... et pour son avenir. »*

Sa majesté Gaston, du nom le dix-septième, s’était alors arrêtée en face d’une lourde porte en bois. Le souverain sortit une grosse clef de l’une de ses poches ; il jeta l’objet à la figure de son chambellan, lequel moulina des mains pour l’attraper au vol. Ceci fait, le serviteur déverrouilla puis ouvrit grand cette porte afin qu’entrât son maître avant lui.

Dans la chambre en question bullait Client, un jeune homme potelé de seize ou dix-sept ans. Il gisait affalé sur son lit défait avec les mains sous la nuque.

Alors qu’entraient le roi et Gonzague, le garçon mut sa masse adipeuse pour gagner plus ou moins vivement la position assise :

*« Père ! s’exclama-t-il, tout souriant.*

*– Comment te portes-tu ?* demanda protocolairement Gaston.

*– Plutôt bien, merci. Mais... je suis un peu incompréhension, je dois dire... Pourquoi m’avoir confiné dans ma chambre ?* questionna candidement Client.

*– Tu le sais pourtant bien !* rétorqua le monarque avec lassitude.

*– Moi, oui, mais pas les lecteurs. Je crains qu’il ne vous faille faire encore un peu d’exposition, ô mon géniteur »,* répondit timidement le jeune homme.

Le roi se pinça quelques secondes l’arcade sourcilière avant de débiter sans entrain :

*« Si je t’ai enfermé, fils, c’est parce que tu es proche d’atteindre l’âge d’homme. Tu as très certainement hérité des dons de ta mère magicienne, et elle m’avait prévenu, lorsqu’elle t’a confié à moi, que c’est à ce stade que se manifesteraient tes capacités. Celles-ci seront certainement peu contrôlables dans un premier temps, mieux vaut donc que je te tienne à l’écart jusqu’à ce que tu les maîtrises.*

*– Je comprends bien, mon cher père,* répondit Client sur un ton complice se muant ensuite en une supplique. *Mais c’est que je me fais un peu braire ici, tout seul, et... »*

Je suis, mes lecteurs, bien placé pour savoir que toute forme de patience a ses limites. Voyez-plutôt : je tolère depuis un long moment de jeter aux cochons, que vous êtes, la confiture que je concocte à perte au fil des pages de ce volume subtil. Cependant, si l’envie de toucher mon

pognon me pousse à poursuivre l'exercice d'écriture, rien ne forçait en revanche le chef d'État suprême à écouter plus longuement geindre son fiston.

Aussi le coupa-t-il avec autorité :

*« Fils ! J'ai longuement réfléchi. Et suite à ma royale cogitation, j'ai décidé que le pays se portera mieux après mon règne si je te préfère à Henri comme successeur direct. Ce sera donc toi qui, après mon trépas, reprendra le trône royaume-lointain-sans-l'être-à-une-époque-qui-n'est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l'Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottien. »*

– *Vraiment ?* s'exclama Client, ahuri par le choc. *J'aurai la couronne... et tout, et tout ?*

– *Oui*, répondit Gaston XVII en adoptant une posture droite et fière. *Je pense par ailleurs que tes pouvoirs magiques pourraient être un atout. Cela pourrait faire de toi un souverain des plus craints et respectés, pour peu que tu arrives à t'en servir judicieusement. »*

Client sembla rêveur. Son regard se perdit dans le vide et ses lèvres dessinèrent un sourire béat au possible.

Durant ce bref intermède, le roi sortit de son autre poche un parchemin roulé. Il confia le document à Gonzague, ordonnant qu'il soit fixé sur le mur, en face du lit.

Son ordre en cours d'exécution, Gaston XVII reprit solennellement :

*« Client, ceci n'est pas la seule nouvelle que j'avais à t'annoncer. Comme tu as sans doute pu l'entendre tout à l'heure, je m'appête à lancer une campagne de conquêtes territoriales contre les royaumes et duchés voisins. »*

– *Ha, oui !* Je l'ai entendu par la fenêtre. *Un type a hurlé des trucs là-dessus, un peu avant que vous n'arriviez*, balbutia le jeune homme brusquement tiré de ses fantasmes.

– *Client*, poursuivit Gaston avec une colère contenue. *Avant que je n'en vienne à me demander si tu n'es pas définitivement aussi idiot que ton demi-frère, je te suggère vivement de te ressaisir et d'accueillir avec noblesse ce que je m'appête à te révéler.*

– *Bien, père !* répondit Client, tentant soudainement de s'afficher sérieux et concentré.

– *Vois, mon fils !* », invita alors glorieusement le souverain.

Et à notre jeune ami potelé de diriger son regard vers le parchemin désormais affiché sur le mur. La surface du papelard était couverte de traits et de courbes ; tous mis ensemble représentaient les frontières des pays qui se partageaient le continent. C'était en somme une carte, pour les moins perspicaces.

Mais un détail, interpela Client : une certaine zone marquée en rouge vif, sur celle-ci, s'étendait au-delà de plusieurs frontières :

*« Hé ! Mais... c'est... »*

Gaston XVII pouffa soudain et jubila :

*« Ha ha ha ! Oui : c'est notre royaume, tel qu'il sera une fois que j'aurai annexé les provinces que je m'en vais conquérir ! Nos terres s'étendront plus au sud lorsque seront prises les régions de Polséquie orientale et occidentale ; et nous longerons davantage la côte nord-ouest quand tomberont le duché de Brélistine et la petite principauté de Caponce, plus au nord. Ha ha ha ! »*

– *Mais père ! s'étonna Client avec tracas. Si je m'en réfère au nouveau contour frontalier que cela conférerait à notre royaume... notre pays aurait alors la forme de... enfin, euh... On dirait que... C'est comme si on avait dessiné en plein milieu de la carte une... une énorme... »*

S'esclaffant alors, au point que ses paroles en fussent saccadées, le *pater* poursuivit :

*« Oui ! Ha ha ha ha ! Une énorme bite avec ses deux couilles qui pendouillent ! Notre royaume aura, par le dessin de ses frontières, la forme la plus originale et la plus virile jamais obtenue géographiquement. Le monde entier nous enviera et nous craindra ! Nous... »*

Mais les éclats de rires du roi s'étaient brusquement mués en sifflements et en toussotements étouffés. Ses yeux s'exorbitèrent et ses jambes se mirent à chanceler. Le monarque s'écroula et se tint la gorge. Le teint de son visage vira au bleu et de violents spasmes prirent tout son corps.

Client hurla de frayeur en voyant la scène. Gonzague, lui, s'était précipité auprès de son maître et tentait de lui venir en aide... mais rien n'y fit ! Soudain, le souverain s'immobilisa, et le silence s'abattit dans la pièce.

Ainsi avait péri Gaston XVII le Conquérant : étouffé de rire alors qu'il exposait ses projets guerriers.

Tout le château fut en émoi d'apprendre sa mort, car c'était un monarque de caractère qu'avait perdu la nation. Mais un autre bruit vint rapidement à capter l'attention générale, balayant presque le potin nécrologique susdit, dont il découlait pourtant.

La rumeur parlait d'un successeur nouvellement désigné ; un successeur que l'on n'avait pas vu venir ; un successeur du reste si joufflu qu'il allait falloir tricher pour caser son profil entier sur les pièces de monnaies frappées à l'avenir : Client Premier, le Roi-Magicien.

## Chapitre 2 – La Reine Dégueulasse.

Quatre jours après le décès de Gaston XVII, les évènements avaient suivi leur cours. La dépouille rigide du défunt souverain avait été mise en terre ; des cérémonies d'hommages avaient été organisées ; et au château, la suite royale avait été attribuée à Client.

Détail utile à mentionner, car c'est dans cette vaste chambre, située loin des latrines, que par cette froide soirée, nous retrouvons ledit jeune seigneur. Celui-ci se tenait près d'un feu de cheminée, tandis qu'un tailleur taiseux œuvrait à lui confectionner un costume. J'ajouterai que le Chambellan Gonzague se trouvait également sur les lieux :

*« Tout est prêt pour votre couronnement, Sire, annonça paisiblement celui-ci. La cérémonie pourra bien avoir lieu après-demain, comme prévu. »*

– *Ha, bien, bien ! Super nouvelle !* répondit béatement l'héritier.

– *Cela dit, mon Prince, j'espère que vous me pardonnerez mon audace, mais... vous n'avez pas encore répondu au chancelier, au sujet de la campagne.*

– *Ha, bon ? Laquelle ? Parce que ça peut être plein de choses, une "campagne". Vous savez bien ? Une campagne "électorale", une campagne "publicitaire", une exploitation agricole aussi,* énuméra Client ainsi en proie à un intense exercice de concentration.

– *Hum... je faisais plutôt allusion aux desseins militaires de feu votre père. Le chancelier me fait vous demander s'il doit maintenir les projets d'expansion territoriale qu'il avait démarrés avant son trépas ? »*, spécifia Gonzague, un peu gêné.

Non pas qu'il fut courroucé, mais Client répondit avec un soudain aplomb. Sans doute pour tenter de jouer le rôle inhérent à sa position nouvelle :

*« Alors d'abord, j'avais très bien compris ! Et puis, euh... Non, je ne crois pas... Je ne suis pas certain qu'il soit judicieux de donner à nos frontières la forme d'un dessin. Surtout d'un dessin sexuel : c'est de mauvais goût ! Non, le contour actuel du pays me convient très bien comme il est ! Sa forme d'amande étirée et placée dans une parfaite verticalité ne m'évoque rien de charnel, en tout cas. »*

Homme de paix et féru de raffinement, Gonzague fut comblé en apprenant le choix fait par son nouveau maître :

*« Je ferai donc renvoyer dès demain matin tous les garçons qu'on nous avons déjà reçus ; leurs mères seront heureuses de les revoir tous saufs. J'oserai ajouter que vous soulagez le pays d'une nouvelle période sombre en refusant cette guerre. Vous faites par ailleurs économiser une fortune au royaume ! C'est là une première décision assurément très avisée ! Félicitations, Sire ! »*

– *Tout à fait,* acquiesça jovialement Client. *Et cela fera du coup plus d'argent pour financer la fête.*

– *Ha, diantre, oui ! J’ai failli oublier !* se reprocha le chambellan. *Nous devons encore aborder le sujet du bal costumé que vous donnerez après la cérémonie de couronnement.*

– *Il semblerait,* reprit le prince avec confiance. *C’est d’ailleurs à l’occasion de ce bal que je me fais confectionner ce joli déguisement. N’est-ce pas, mon cher Monsieur le tailleur ? Appliquez-vous bien, hein ?*

– *Oui, mais cela aiderait si Monseigneur cessait de bouger tout le temps.* », grommela l’artisan dont les doigts souffraient de nombreuses piqûres d’aiguille.

À la suite de cette scène, et des deux jours de préparatifs qui la suivirent, le sacre du roi put enfin avoir lieu. J’imagine que ce contexte fait s’attendre les moins sensés d’entre vous à lire à ce stade du récit une niaiserie du genre :

*« Le couronnement eu lieu dans la plus belle salle du château et tous les habitants du royaume furent invités. »*

Outre le fait que la cérémonie se déroula dans la vieille chapelle poussiéreuse du palais, non : tout le peuple ne fut bien sûr pas invité. Il va de soi que c’est impossible ! Car, contrairement à ce que se figurent les esprits simples, un royaume n’est pas juste une ville avec un joli palais au milieu et un peu de campagne autour des murailles. Non : c’est un territoire vaste, avec une population nombreuse et éparse.

D’ailleurs, imaginez-vous les gens laisser tout tomber pour aller voir un mec se faire poser une couronne sur le melon ? Trouvez-vous pensable que des ploucs vivant, pour certains, à plusieurs jours de marche de la capitale se lancent dans pareil expédition ?

Et qui leur rembourserait les frais de voyage ? Et l’hôtel ? Et qui surveillerait leur bétail pendant leur absence ? Définitivement impensable !

Fut seulement invitée la noblesse du royaume ainsi que quelques notables de la capitale. Le roi n’ayant pas d’amis, tous furent conviés par les bons soins du Chambellan Gonzague. Ce dernier y réussit, fort bien d’ailleurs, en usant d’une astuce très simple : mentionner sur les invitations qu’il y aurait un buffet à volonté – cela appâte toujours les pique-assiette et ils sont nombreux, croyez-moi !

Digression mise à part, revenons au fait qu’arriva le grand jour ! Ce fut donc dans la chapelle du palais que le chancelier du royaume procéda au sacre de Client Ier, suivant la tradition presque millénaire de ce pays.

Selon lesdits usages, le nouveau roi dut tout d’abord prononcer un discours en rimes et effectuer un numéro de claquettes de dix-neuf minutes.

Virent ensuite les vœux d’encouragement des invités qui désiraient s’exprimer – et il y en a toujours qui veulent se faire bien voir pour espérer monter en grade.

La cérémonie se conclut enfin par un autre numéro de claquettes du souverain, cette fois en sept actes et sur fond de multiples variations pop de l'hymne national.

Cette longue suite de rituels sacrés mena jusqu'au crépuscule, moment où place fut enfin laissée au bal costumé tant attendu. Les festivités débutèrent ainsi, dans la salle du trône du palais royal ; trône sur lequel nous retrouvons siégeant notre ami le bon Roi Client.

Au milieu des guirlandes et des lampions, le monarque flambant neuf bullait candidement, tandis qu'autour de lui flottaient des airs de valse et les conversations des invités. Gonzague se tenait, pour sa part et comme très souvent, sobrement planté à proximité de son maître. Et nous arrivons alors qu'il se penchait vers ce dernier :

« *Le bal se déroule-t-il selon les désirs de votre altesse ?* »

« *Ho, oui, tout à fait ! Tout ce monde présent me change agréablement de mon habituelle tousseulitude... Voyez-vous, je me sens parfois comme une torche éteinte, espérant croiser la route de quelque autre torche qui pourrait me ré-enflammer,* confia humblement le roi.

– *Je comprends, Sire,* répondit respectueusement le chambellan. *En tout cas, permettez-moi de vous dire que votre déguisement d'aubergine est très réussi.*

– *Merci, mon bon Gonzague,* s'enhardi d'un coup le souverain. *J'étais d'ailleurs justement en train d'admirer les costumes de nos invités et... Ho, tiens, en parlant de flamme, c'est original, ça : l'homme là-bas, près du buffet, qui s'est déguisé en feu de forêt.*

– *Euh... Non, Sire. Cela est... visiblement un tout petit incident avec la fondue bourguignonne. Mais ce sera vite réglé,* chuchota le serviteur avec embarras, pendant que des cris de douleurs retentissaient à l'autre bout de la pièce.

– *Ha bon ?* », laissa donc tomber le roi.

Outre le détail *ci-dessusmentionné*, la fête se déroula bien : joyeuse et raffinée ; les invités riant, dansant et bavardant sans manquer, lorsqu'ils le croisassent, de s'incliner devant Client.

Pourtant, peu avant minuit sonnante, se produisit un évènement ! Quelque chose vint à l'entrée, toute l'attention captant.

Que fut-ce ? Mais que fut-ce qui, ainsi, fit s'écarter la foule entassée au centre de la grande salle, comme si quelque personnalité, crainte ou considérablement respectée, s'avancait peu à peu ? Qui donc se déplaçait, du seuil de la porte vers le trône royal, ouvrant lentement la foule en deux, par sa prestance singulière et à mesure de son passage, tel Moïse au bord d'une mer salée ?

Intrigué à la vue de ce phénomène troublant, le roi posa cette question inattendue :

« *Qui est-ce donc, Gonzague ?* »

– *Je ne saurais le dire, Sire. Je ne vois guère, de ce point de mire.*

– *Cela m’interpelle, en tout cas, râla le souverain. Je n’ai quand même pas envie de me faire piquer la vedette, hein ! Parce que... Euuuh... »*

Client Ier ne put terminer sa phrase tant il fut abasourdi par ce qu’il voyait alors. Une jeune fille venait de sortir de la foule, juvénile et radieuse dans son étrange déguisement.

Ses yeux verts pétillants étaient partiellement masqués par ses boucles blond platine ; son corps gracile et gracieux s’avança vers le trône. La demoiselle se tint alors face au roi et se courba pour lui faire ses hommages, tout en s’excusant de le déranger. Car elle pensait avoir en fait, à la base, pris la direction du buffet à volonté.

Client quitta son fauteuil et s’approcha d’elle, subjugué :

« *Aucun problème, ma gente demoiselle ! Je... Je vais vous y conduire, répondit-il timidement à l’aveu de cette dernière, qu’il invita d’ailleurs à le suivre. En tout cas, j’aime beaucoup votre déguisement ! Je trouve sa forme très esthétique. Mais... qu’est-ce donc ? »*

La tournure cucul que va prendre ici cette conversation me déplâit beaucoup. Mais il va bien falloir y passer pour justifier la suite. Cela est sans compter que les scènes sentimentales tendent à plaire à une couche hélas conséquente de la clientèle littéraire, et qu’il faut bien vivre !

À la jeune inconnue, donc, de répondre avec douceur :

« *Merci, votre majesté. Et bien... Il s’agit d’une autruche. C’est un genre d’oiseau géant des lointaines terres du sud. Je trouve cet animal plutôt captivant : il ne vole pas mais possède de puissantes jambes et un adorable cou, long comme celui d’un cygne.*

– *Hoo, s’émerveilla Client. Mais c’est choupinet ! C’est Majestueux comme tout ! Une autruche ! Un adorable petit oiseau du sud ! Mais, tout cela dit, je ne pense pas vous connaître, belle enfant ? ajouta-t-il.*

– *Je suis la fille du Duc de Cartalante, qui n’a hélas pas pu venir à cause de sa mauvaise santé, répondit-elle poliment. Je me nomme Gertrude.*

– *C’est... un.... très joli nom », gratifia le roi, hésitant, victime de son inexpérience en galanterie, lui dont les joues devinrent plus rouges encore que son sang.*

Gertrude constata l’embarras de son guide et sourit en pensant à celui qu’elle éprouvait elle-même. Elle se sentit avant tout désireuse de voir en ce point commun un signe de rapprochement. Cependant, elle ne put s’empêcher d’être troublée, alors qu’elle allait détourner la conversation vers un sujet délicat :

« *Merci, Sire. Vous êtes bien la plus aimable aubergine que j'aurai rencontrée ! Mais... Il est une chose que je ne comprends pas... Vous... vous ne me fuyez pas ? Vous ne me trouvez pas repoussante ?*

– *Quoi ? Mais que du contraire, voyons, mademoiselle Gertrude, s'étonna Client. Pourquoi dites-vous cela ?*

– *Ignorez-vous tout de mon surnom ? Et de ma réputation ? ... Autant que je devance les ragots, alors, soupira tristement la jeune fille. Voyez-vous, j'ai vécu une terrible expérience, étant enfant : j'ai failli me noyer ! Depuis, je ne supporte plus d'approcher de l'eau... y compris celle d'un bain. Pourquoi pensez-vous que tout le monde s'écartait quand, je suis entrée tout à l'heure ? Ne sentez-vous donc pas ?* demanda-t-elle en pleurant presque. *Depuis des années que cela est arrivé... Je... J'empeste à plusieurs mètres ! Tout le monde m'appelle "La Dégueulasse" !*

– *Ah bon ?* s'exclama Client, très surpris. *C'est que... je ne sens rien, moi, là.*

– *Vraiment ?* demanda Gertrude, comme tombant des nues. *Mais... Comment est-ce possible ? Seriez-vous enrhumé ?* »

Vu l'évidence que cela représentait pour lui, Client répondit très naturellement :

« *Moi, vous savez, j'ai passé une bonne partie de ma vie dans une chambre adjacente aux latrines de l'aile est du château ; alors, les odeurs, je n'y fais plus trop attention. Ha ! Nous voici arrivés au buffet !... Vous venez ?*

– *Vous alors, vous êtes vraiment unique !* », répondit Gertrude, après un profond soupir de soulagement.

Client et Gertrude conversèrent toute la nuit durant, même après que tous les invités fussent partis et que l'aube se fût levée. Épuisés, les deux jeunes amis allèrent finalement se coucher ; Client, dans sa nouvelle suite et avec un grand sourire béat ; Gertrude dans la plus somptueuse chambre d'ami encore inoccupée que Client put lui faire trouver.

La belle dégueulasse était supposée repartir à la mi-journée du lendemain, mais Client insista pour qu'elle restât au château.

Les jours passant, de discussions en confidences et de surprises en compréhension, les deux amis franchirent bientôt le pas de la romance. Très vite, même, au point de projeter tôt le mariage. Et c'est seulement une vingtaine de jours après leur rencontre qu'eût lieu la cérémonie de l'heureux évènement en question.

Je vous vois venir... Non : la chapelle du château ne fut pas dépoussiérée et la plèbe pas davantage conviée, pour cette cérémonie-là aussi. Il y eut cependant un autre buffet à volonté pour l'occasion ; d'ailleurs bien plus copieux que le précédent, car le roi avait profité de l'exonération de TVA que lui conférait son titre.

En ce grand jour, les deux tourtereaux étaient au comble du bonheur. Chacun d'eux, dont la vie n'avait été qu'un long et pénible isolement, découvrait avec émerveillement un destin favorable, les joies de la vie et les plaisirs des rencontres. D'ailleurs, malgré son odorante particularité, le peuple sut faire un accueil chaleureux à la Reine Dégueulasse, autant qu'il l'avait fait plus tôt au fils bâtard de Gaston XVII.

Le couple royal était heureux : leur union était scellée, leur peuple conquis et rien à l'horizon ne menaçait leur bonheur.

C'est généralement dans ce genre de situation idyllique qu'un auteur vient semer un trouble pour créer un rebondissement. Si l'écrivain est compétent, il utilisera un élément déjà introduit précédemment pour rester cohérent avec les prémices du récit. Ce rebondissement devra être soudain et sera généralement introduit par l'adverbe "cependant". Allons-y, donc !

Cependant ! ... Au cours de leur lune de miel, alors que nos deux amis copulaient au sein du luxueux pageot de la suite royale que nous connaissons, une chose surprenante allait se produire !

Sous les coups de reins de Client, Gertrude eut soudain une impression étrange, comme une sensation de déséquilibre. Elle remarqua alors, de ses yeux écarquillés d'effroi, que leur lit flottait en l'air. Il lévissait au milieu de la chambre et à deux bons mètres du sol.

Ledit meuble se mit de surcroît à tourner... D'abord lentement... Puis un peu plus vite... et encore... et toujours plus vite... Jusqu'à, finalement, cesser de léviter pour retomber brusquement sur le sol et voler en éclats.

Des débris s'extirpa une Gertrude autant sonnée que paniquée :

« *Mais... qu'est-ce que c'était ? Client ? C'est toi qui faisais cela ?* »

### Chapitre 3 – La bague enchantée.

Client et Gertrude étaient tous deux assis parmi les morceaux du cadre brisé. La fougue et l'enthousiasme du couple royal s'étaient dissipés ; l'embarras et la crainte dominaient à présent l'esprit des jeunes époux :

« *Heureusement que le matelas a amortis notre chute*, soupira Gertrude en enfilant sa robe de chambre. *Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu es magicien, Client ?*

– *Et bien... c'est la première fois que cela arrive*, s'excusa un roi désorienté. *Mon père m'avait prévenu, peu avant son trépas, que mes pouvoirs se manifesteraient bientôt. Mais cela n'arrivait pas, donc je n'y pensais plus. Je crois que tu seras d'ailleurs ravie d'apprendre que cette petite distraction a principalement été due à notre rencontre, ma choupinette ! C'est que, en ta compagnie, j'avais autre chose à penser, tout ça, et... Ben... Où es-tu passée ? ... Gertrude ? »*

Au grand étonnement du jeune souverain, son épouse avait quitté la pièce d'une façon inexplicable. Client n'avait pourtant perçu ni bruit, ni mouvement, comme si sa bien-aimée s'était évaporée en un clin d'œil, tel un fantôme.

Le roi fit appeler la garde ; le château fut parcouru en tous sens et chaque recoin fouillé. Au terme d'une heure, qui parut des semaines à Client, Gertrude fut retrouvée : elle avait été enfermée dans une armoire de la chapelle, mais elle était heureusement saine et sauve.

Après avoir remercié les gardes, Client accompagna Gertrude jusqu'à un banc d'église. Ils s'y assirent et s'étreignirent tandis que les autres quittaient la chapelle.

Si la jeune reine, l'air hagard, n'avait pas dit mot depuis qu'elle fut secourue, elle mit fin à son mutisme sitôt qu'elle fut à nouveau seule avec son époux :

« *Comment as-tu pu me faire ça ?* s'indigna une Gertrude que ses nerfs semblaient lâcher. *Je me suis d'un seul coup retrouvée bloquée dans cette armoire, toute contorsionnée*, ajouta-t-elle avant que des larmes ne perlassent ses yeux. *Cette mésaventure a fait ressurgir une autre terrible expérience que j'ai vécue étant enfant... Je jouai à cache-cache avec mon petit cousin, et il m'oublia. Je restai bloquée au grenier, à l'intérieur d'une malle où je m'étais cachée. La fermeture s'était grippée ! Et deux jours passèrent avant qu'on ne me retrouvât !*

– *Je ne comprends pas !* s'exclama Client, contrit. *Peut-être que de penser fortement à toi et à notre mariage, tout à l'heure, m'a fait malgré moi déclencher un genre de sort de téléportation. Je ne sais encore rien de mes capacités, et crois bien que cela me dérouta au moins autant que toi ! Je ne voulais pas te faire de mal, moi, mon petit oiseau du sud... Ha ! Allez, viens-là ! »*, murmura-t-il tendrement en ré-enlaçant sa compagne.

Si Gertrude se joignit de prime abord à l'embrassade de son époux, un détail suspect l'intrigua ensuite. Durant l'étreinte, Client s'était mis à lui tripoter la tempe d'une étrange façon, du bout de ses doigts.

« *Que fais-tu ?* s'inquiéta la jeune reine en s'écartant. *Tu n'essayes quand même pas de m'ensorceler ?*

– *Mais...*, se défendit Client avec maladresse. *Puisque je suis magicien, je tentais de voir si je ne pouvais pas te faire oublier tes traumatismes d'enfance... En tout cas, les vingt-trois que tu m'as confiés jusqu'ici... Cela pourrait être bien, non ? Tu serais moins tourmentée !* »

Gertrude écarquilla les yeux sous le choc que lui infligea cette réponse. Elle se dépêtra des bras de son époux, se releva et recula de quelques pas.

À présent en proie à un mélange de colère et de déception, elle s'indigna :

« *Me faire oublier mes traumatismes d'enfance ? Je vois ! Surtout celui qui concerne mon odeur, n'est-ce pas ? Tu ne la supportes plus, en vérité ? Et de quel droit, ferais-tu cela ? Même si ces souvenirs sont pénibles, ils font partie de ma vie et je ne serais pas la même personne, sans eux. Mais, cela veut dire... que je ne te plais pas comme je suis ?* » questionna-t-elle, à nouveau prise de détresse.

– *Hein ?* s'interloqua le roi. *Mais... non ! Je veux dire... Si ! ... Enfin, euh... Tu vas chercher loin, là ! Moi je voulais juste être gentil, tout ça tout ça...*

– *Client*, interrompit la reine avec autant de calme qu'elle put alors en réunir. *Tu dois comprendre qu'il est question de confiance entre nous, de passer toute notre vie ensemble. Comment pourrait-il en être ainsi si je dois constamment craindre des incidents, ou que tu tentes de contrôler mes pensées ?* », demanda-t-elle le regard humide.

Face au silence gêné de son époux qui vint pour toute réponse, la dame s'encourut en sanglotant. Comme elle ne connaissait pas bien l'agencement de la chapelle, et l'obscurité n'aidant pas, Gertrude ne trouva pas tout de suite la sortie. Elle se trompa et ouvrit d'abord un confessionnal, puis un placard, avant d'enfin trouver la porte qui donnait sur le couloir. Elle put alors poursuivre son éloignement larmoyant tandis que Client restait là.

La reine alla s'enfermer dans la chambre d'ami où elle avait passé sa première nuit au château. Elle refusa catégoriquement de revoir Client tant qu'il ne pouvait contrer les dangers de sa magie. Lorsque son époux tenta quand même de l'approcher, Gertrude alla jusqu'à lui jeter sa bague de mariage au visage, comme pour mieux illustrer son ultimatum. Le souverain, bien embêté, médita longuement sur le moyen de rassurer sa moitié.

Si un auteur se doit de semer des troubles, il faut aussi qu'il offre à ses personnages le moyen de s'en dépêtrer, du moins quand cela sert le divertissement. Aussi cela tomba très bien pour Client, car une chose allait se produire !

Au cours des jours suivants, le bouche à oreille populaire mena jusqu'au château une rumeur qui capta l'attention de notre bon roi. Vous rappelez-vous encore les fléaux que je vous énumérai, dans le premier livre, et qui avaient pris fin ? Eh bien, il se disait que ces maux avaient en fait été bridés par un homme seul ! Parfaitement inconnu jusqu'alors, son nom était désormais loué dans tout le pays : "*Berlu l'enchanteur !*", glorifiait la plèbe.

Intéressé pour des raisons que vous ignorez certainement, le souverain envoya des éclaireurs à cheval pour quérir cette idole des foules.

Archibald Berlu, en fait d'un enchanteur, était un aspirant consacré druide très récemment, suite à son exploit ; il était alors âgé d'une trentaine d'années. Ce druide barbu fraîchement diplômé vivait – paraissait-il – dans quelque modeste caverne d'une forêt voisine.

C'est là qu'il fut trouvé par l'un des éclaireurs. Honoré par l'invitation du roi, Berlu suivit de bon gré le cavalier jusqu'au palais. Il y fut accueilli chaleureusement, nourri, logé et même couvert de catins – c'était compris dans le forfait.

Le lendemain de son arrivée, dans la salle du trône, l'invité rencontrait enfin son royal hôte ventripotent :

*« Monsieur Berlu, votre exploit du mois dernier m'est parvenu et je vous félicite pour ce grand service rendu à la nation. Croyez bien que vous en serez récompensé ! Vous pouvez d'ailleurs d'ores et déjà vous considérer comme l'enchanteur officiel du royaume.*

– *C'est trop d'honneur, Sire* », répondit respectueusement Berlu.

Bien qu'un peu honteux de faire ainsi montre d'opportunisme, Client dévia cependant la conversation. Il relata avec un peu d'embarras son problème conjugal et narra l'épisode de l'armoire de la chapelle pour, finalement, se ragaillardir et préciser ses intentions :

*« Mais j'en viens à ce qui nous occupe : mes pouvoirs magiques sont une nouveauté pour moi ; ils se sont mis à se déclencher depuis quelque temps seulement. En revanche, je me suis beaucoup exercé, au cours des derniers jours, et je pense arriver à maîtriser ma force à présent. Cela n'est pas si difficile, finalement : on vise un truc par le regard ou la pensée, on imagine le résultat qu'on veut, et hop ! Fastoche !*

– *Intéressant*, marmonna Belru en réfléchissant. *Mais... Les exercices dont vous parlez n'auraient-ils pas de rapport avec toutes ces explosions que j'entendais depuis chez moi, durant ce temps et venant de l'horizon lointain ?*

– *Euh... Si, si !* avoua un Roi Client à nouveau un peu gêné. *J'avais du mal à contrôler mes flux, au début. J'ai de fait malencontreusement abîmé une aile du château et détruit plusieurs habitations alentour. Mais je me suis arrangé, hein ! J'ai organisé un banquet d'excuse qui a lieu ce soir, et il y aura un super buffet à volonté !*

– *En somme*, reprit Berlu avec un sérieux tout professionnel. *Ce qui vous tracasse, votre majesté, c'est que vous ignorez comment garantir à votre épouse que votre magie ne l'atteindra plus ?*

– *Voilà, tout à fait*, confirma le jeune roi. *Je crains que mes efforts ne suffisent pas.* »

Client sortit alors un objet de sa poche et le présenta à l'enchanteur. C'était un anneau d'or orné d'une petite émeraude cubique. C'était l'alliance de Gertrude :

*« J'avais imaginé que, peut-être, vous pourriez enchanter cette bague ? L'idée serait que ma magie ne puisse agir sur mon épouse dès lors qu'elle la porterait. Je ne puis le faire personnellement... je n'arrive pas à me neutraliser moi-même. »*

Berlu réfléchit un instant et sembla hésiter. Finalement, il prit l'objet et déclara humblement :

*« Soit, Sire : j'étudierai cela et je ferai de mon mieux. Bien que je ne puisse rien vous promettre, car j'admets qu'il s'agit là d'un souhait très inhabituel. Cependant, et si je puis me permettre, j'aurai besoin de l'un de vos cheveux. Cela me servira pour définir l'origine de la magie à faire bloquer par le bijou. »*

Le druide emporta donc l'anneau et un cheveu du roi. Il fut raccompagné chez lui l'après-midi même, escorté par quelques soldats. Le passage en ville d'un tel cortège fit d'ailleurs forte impression : les acclamations fusèrent dans chaque rue qu'il traversa. L'enchanteur était cependant trop modeste pour en retirer satisfaction.

De longues heures après, de retour dans le semi-confort de sa grotte isolée, perdue en forêt, Berlu se mit au travail. Il commence par méditer sur la façon dont il allait procéder :

*« La magie du roi est très puissante, bien qu'il ne semble pas s'en rendre compte. Et il soutient en avoir cerné l'usage très rapidement et sans aide ! Serait-il un genre de prodige, un virtuose composant des symphonies riches et complexes d'une seule traite quand tant d'autres triment pour achever un simple concerto ? Ha ! Il serait bien le fils de sa mère !*

*Mais comment faire ? Comment contraindre ce bijou ? ... Un simple bouclier magique ne fonctionnera pas, face à une telle puissance. Du reste, un ricochet risquerait de provoquer bon nombre de dégâts collatéraux... »*

Bien qu'ayant été héroïque récemment, le jeune druide demeurait néanmoins novice dans sa profession. Il avait beau chercher, mais nulle manipulation parmi celles qu'il connaissait n'allait pouvoir fonctionner.

Berlu repensa à son vieux maître Palourtarh. Il conclut que l'aide de son mentor serait bienvenue. Aussi le contacta-t-il à l'aide d'une vieille technique de druide ; par appel télépathique :

*« Allô ? Ha ! Comment ça va, mon petit disciple ? » lança jovialement l'archidruide. Je savais que tu m'appelleras ! Je suis en train de prendre mon souper et les pâtes-alphabet de ma soupe me l'ont prédit, il y a quelques instants.*

*– Votre clairvoyance vous honore, ô mon maître, répondit respectueusement Berlu. J'aurais d'ailleurs besoin de vos conseils concernant une impasse dans laquelle je me trouve. »*

Longue et technique fut cette conversation. Les deux mages échangèrent leurs opinions et objections, ils consultèrent nombre de grimoires... Le Maître Palourtarh fit par ailleurs quelques canulars télépathiques à d'autres magiciens – pour se détendre, durant une courte pause que les deux druides s'accordèrent.

Puisque vous vous tenez bien, je vous en offre un extrait :

*« Allô ? Je cherche un ami. Est-ce qu'il est près de vous ? Vous pourriez l'appeler ? Il s'appelle "Mandézérection". Prénom : "Gérard". »*

Berlu et son mentor s'amusèrent bien durant cet interlude. Mais tous deux reprirent ensuite leur sérieux pour revenir au problème qui les occupait. Si bien, d'ailleurs, qu'aux portes de la nuit, le vieux maître finit par trouver une solution.

Il se rappela d'un très ancien parchemin qu'il possédait – et dont il se servait parfois comme set de table. Ce document relatait un procédé dont le résultat semblait répondre aux attentes du jeune enchanteur.

Avant de mettre fin à la conversation, le maître Palourtarh précisa :

*« Je t'envoie le parchemin par hibou. Mais renvoie-le-moi ensuite, mon petit ! Je tiens à le récupérer. Bon, je te laisse, à présent. Bonne chance ! »*

Le hibou de l'archidruide parvint à la grotte en milieu de nuit. Berlu récupéra le parchemin sur l'oiseau puis s'installa à table. À la lueur des bougies, il examina le document très attentivement. Les notes et schémas sur sa surface décrivaient les étapes de fabrication de ce qui était nommé un "pendentif de persuasion".

Il s'agissait d'un objet magique capable d'amplifier les effets de la volonté de son porteur. Ce dernier pouvait dès lors utiliser des enchantements d'un niveau supérieur au sien. Il fallait pour cela brûler, et donc soumettre par le feu, un objet magique puissant ; les cendres devaient ensuite être versées dans le pendentif. Tout le pouvoir ainsi absorbé par le bijou devenait un renfort de force, utilisable jusqu'à la lie.

Berlu comprit l'idée de son maître : cette amulette allait lui permettre de largement dépasser le niveau de magie de Client. Avec ce renfort, le druide allait pouvoir convaincre la bague de parer les sorts du roi.

Usant des moyens dont il disposait, notre ami druide façonna patiemment le petit réceptacle voué à contenir les cendres. Il fit pour cela fondre une cuillère en étain et moula d'argile un petit boîtier en forme de cristal.

Tout en procédant, Archibald réfléchissait : il devait décider quel objet rare et chargé d'enchantements il allait sacrifier. Il hésita beaucoup et longtemps. Finalement, le regard de l'enchanteur se fixa sur un recoin sombre de la caverne.

Là, sur un rocher plat, gisait un solide coffret métallique. La vue de cet objet fit tiquer Berlu, comme par résurgence de terribles souvenirs liés au fléau qu'il vainquit :

*« Certes, ce projet est dément, pensa nerveusement le druide. Mais où est le risque, si le pouvoir transféré est au final consommé jusqu'à la lie ? Cela ne libérera pas Monsantlère, au contraire : cela devrait même logiquement l'effacer partiellement.*

*De plus, si cet anneau procurait la stabilité au royaume, cela justifierait peut-être le sacrifice de Marie-Gabrielle ?*

*Qu'il en soit ainsi ! Je n'en brûlerai qu'un seul feuillet... pour le bien commun ! Puis j'enterrerai ce maudit livre à jamais ! »*

Si vous avez compris que c'est le livre intitulé "*La Porte*" que Berlu sortit alors du coffret, c'est que vous n'êtes pas si dégénéré que vous le paraissez. Je vous en félicite ! Considérez *de facto* que je vous dois un susucre !

Bref ! Le druide parcourut quelques instants l'ouvrage, l'air pensif. Son regard s'illumina ensuite et il arracha délicatement un feuillet du manuscrit :

« *La page des convictions, ce sera parfait !* », marmonna mystérieusement Archibald.

Il redéposa le livre dans le coffre puis retourna s'installer à table. Le travailleur nocturne tint le feuillet au-dessus de l'une des bougies et regarda le parchemin craqueler sous les caresses de la flamme.

La lueur ocre miroita sur les étranges caractères qui couvraient la page. L'encre d'un vert très sombre crépita et gémit sous la chaleur ; à croire qu'elle tentait désespérément de se décoller, comme pour préserver son existence.

Lorsque le feu fut bien pris, Berlu jeta le feuillet enflammé dans un petit chaudron et il l'y laissa brûler entièrement. Une fois le document consumé, le barbu en réunit les cendres et en remplit le petit réceptacle métallique qu'il avait façonné. Il scella ensuite l'ouverture de ce dernier en pratiquant une soudure.

L'enchanteur pouvait passer à l'étape suivante : la préparation d'une potion. Les instructions du parchemin de son vieux maître en donnaient la recette, notre ami la suivit scrupuleusement.

Lorsque la mixture fut prête, le druide y trempa le bout d'une plume ; il traça sur la face avant de l'étrange bijou une rune ancienne ; les initiés vous diront qu'elle signifiait "Ordonner".

Le liquide moussa silencieusement au contact du métal, lequel, à l'origine pâle, s'assombrit doucement. À ce moment, un faible halo mauve illumina le réceptacle quelques secondes durant.

Ainsi la rune fut gravée. Le pendentif de persuasion était fabriqué. Qui, magicien, le porterait pourrait donner bien des ordres contre-nature.

Il fut de fait plutôt simple pour Berlu d'ensuite enchanter la bague de la Reine : le pendentif à son cou, le cheveu royal dans une main, notre ami enveloppa d'un geste l'anneau d'un sort d'annulation. Cela empêcha dès lors qu'agisse sur son porteur tout sortilège de Client. La magie du souverain, d'un niveau de puissance moindre que le feuillet calciné, se retrouvait ainsi soumise.

Berlu était épuisé et l'aube se levait. Son travail accompli, sans même prendre le temps d'éteindre les bougies, il s'effondra sur sa paille voisine, fier et soulagé.

Lorsqu'il s'éveilla, un peu avant midi, le magicien renvoya le hibou de son maître avec le parchemin dans les serres. Ensuite, fidèle à sa promesse nocturne, il emporta l'essentiel de ses affaires, verrouilla le coffre contenant le grimoire et quitta la grotte.

Au dehors, Archibald tendit un bras. Il lança ce faisant une violente décharge d'énergie magique contre la voûte de la caverne. Le choc fit disparaître l'entrée de celle-ci derrière un éboulement de terre et de rocs. Et c'est ainsi, son sac sur les épaules et la bague en poche, que Berlu reprit la route, en direction du château.

Client Ier fit bon accueil à l'enchanteur. Il l'étreignit même chaleureusement lorsque celui-ci annonça sa réussite. Quant à Gertrude, elle fut touchée par le présent que lui fit le Roi. Le témoignage d'Archibald Berlu – dont elle connaissait la réputation – la convainquit immédiatement, et elle ne douta pas de l'efficacité de l'anneau. Le couple royal se reforma et un autre buffet à volonté fut servi pour l'occasion.

Les souverains insistèrent ensuite pour récompenser les grands services rendus par leur bienfaiteur. Pourtant, ce dernier ne demanda pas plus qu'un nouveau logement et un léger défraiement. Client lui fit attribuer une grotte parmi celles des domaines royaux et insista pour que son hôte emportât une copieuse somme d'argent.

Le druide l'accepta finalement de bon cœur. Il utilisa ce capital pour acquérir une riche collection de grimoires en vue d'approfondir ses connaissances. Avec ce qui resta de l'argent, quelques années plus tard, il s'offrit un modeste chalet perdu en forêt, au bord d'une petite rivière – mais nous reviendrons sur ce point une autre fois.

Quatre années passèrent. Le règne de Gertrude et Client se déroula sans grandes histoires. Les lois déjà en place étaient plutôt cohérentes et bien rodées, très peu de réformes furent donc nécessaires. Le couple passait donc le plus clair de son temps à paresser dans le luxe et à voyager pour le plaisir.

Client se servit peu de sa magie. Tout au plus effectua-t-il un tour ou l'autre lors de quelques cérémonies, pour épater la galerie et récolter un peu plus d'attention.

En somme, le seul événement qui serait peut-être à noter est le décès du vieux et mal-portant Duc de Cartalante, survenu entre-temps.

Enfant unique, et donc seule héritière, Gertrude refusa d'endosser le rôle de duchesse en plus de celui de reine. Elle n'avait pas envie de s'affairer en visitant régulièrement sa région d'origine. Elle préféra confier la gestion de celle-ci à son petit cousin Grégor, ainsi nommé procureur de Cartalante.

La souveraine ne regretta pas ce choix. À plus forte raison lorsque, au terme des quatre années en question, survint un évènement des plus joyeux : elle accoucha de la petite Migraine, princesse du Royaume-lointain-sans-l'être-à-une-époque-qui-n'est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l'Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottes.

Tout se passa pour le mieux pendant très longtemps. Pourtant, peu après que la petite princesse eût atteint l'âge de sept ans, un drame allait se produire.

Migraine courait ce jour-là dans l'aile ouest du château, dans l'un des longs couloirs du premier étage. Elle poursuivait avec hilarité un écureuil blanc ; elle avait surpris le petit animal dans sa chambre, après qu'il fût entré par la fenêtre.

Depuis la bibliothèque voisine, alertée par le bruit de pas de sa fille qui fusait, Gertrude était venue à sa rencontre. Elle fut soudain prise de panique :

« *Migraine ! Pas si près de l'escalier, tu vas...* »

En effet : la fillette s'emmêla les pinceaux au bord des marches descendantes. La princesse chancela et battit l'air des bras pour tenter de garder l'équilibre. La maman, d'instinct, se rua vers son enfant pour l'entraîner loin de l'escalier. Elle y réussit, mais non sans se prendre un panard dans un pan de sa longue robe.

La reine trébucha et ne put saisir la rampe. La pauvre fut lynchée par les coins de marches tout au long de sa chute tourbillonnante.

Enfin, elle s'affala, et demeura immobile sur le sol de l'étage inférieur. Elle gémissait faiblement.

« *Maman ?* », appela tristement la petite Migraine.

Derrière celle-ci s'ouvrit une porte. Il en sortit un Roi Client somnolent :

« *C'est quoi, ce boucan pendant que je fais ma deuxième sieste du matin ? C'est scandaleux, et je... Gertrude ?* hurla-t-il soudain, consterné. *Ho, non ! Mon petit oiseau du sud !* »

Le souverain en pyjama dévala les marches, accourant auprès de son épouse inerte. Il tenta machinalement et plusieurs fois de suite, de lui appliquer un sort de soin, mais cela ne fonctionna pas.

Se rappelant soudain la bague enchantée, il tenta d'ôter le bijou du doigt de son épouse. Mais, avec les années, l'anneau faisait comme partie du doigt de Gertrude. Client dut tirer très fort, jusqu'au craquement de l'articulation déboîtée par la traction, pour réussir à le retirer.

Cependant... Gertrude n'eut aucune réaction à cette dernière blessure, laquelle aurait logiquement dû la faire hurler de douleur.

Et au pauvre Roi de ne plus pouvoir que constater le trépas de l'amour de sa vie ; de réaliser qu'il était arrivé trop tard ; et que, contre cela, sa magie ne pouvait rien.

Jamais Client ne se remit de cette perte. Après cette tragédie, il demeura en proie à l'ennui et la mélancolie.

La petite Migraine, quant à elle, témoin de la totalité de la scène traumatisante et délaissée par son père morfondu, chercha quelque réconfort ailleurs. Elle prit ainsi l'habitude de s'isoler dans la bibliothèque du château.

Au fil des ans, elle y lut et relut les mémoires et les plans de guerre légués par feu Gaston XVII, son grand-père. Ainsi crurent lentement en elle des influences belliqueuses qui allaient un jour troubler le cours des choses.

## Chapitre 4 – Différents familiaux.

Propulsons-nous vingt années après le couronnement de Client Ier. Migraine venait d'avoir seize ans.

Rien de très particulier ne s'était produit au château, depuis le décès de la reine. Mais peut-être le vent allait-il tourner, telle la brise innocente, parfois secrète ambassadrice de l'ouragan ?

En attendant de le savoir, je ne vous proposerai pas mais vous imposerai de retrouver le roi.

Le voici donc, vieilli, dans sa luxueuse suite royale et en compagnie de Gonzague. Et à cet instant, on peut le dire : Client s'ennuyait comme un ver dans une pomme en cire :

« Pfff... *Je m'ennuie comme un ver dans une pomme en cire !*

– *Votre altesse désire-t-elle un en-cas ? Dois-je faire monter une part de tourte à la carotte ?* proposa respectueusement Gonzague.

– *Non, 'pas envie,* répondit le monarque avec lassitude.

– *Un soufflé à la carotte, peut-être ?*

– *Naaan,* râla Client.

– *Une pièce de veau à la purée de carotte, alors ?* suggéra Gonzague avec hésitation.

– *Rhâ ! Foutu pays ! Y'a que ça qui pousse, ici !*

– *Mais que désire Monsieur, alors ?* désespéra le chambellan.

– *Je l'ignore, mon brave. Rien, je le crains,* répondit tristement Client. *Voilà des années qu'il y a un vide en moi et que je ne sais comment le combler. Cela est comme une carence en quelque chose... Mais j'ignore de quoi, exactement... »*

Dans un récit ou un film, les conversations du genre de celle-ci sont généralement interrompues par un évènement soudain. Je m'en vais donc appliquer ce protocole en vous apprenant que l'on frappa à la porte à cet instant précis.

Le roi invita le visiteur à entrer : il s'agissait d'un jeune garde, robuste et l'air sérieux. Ce dernier apportait, cela va sans dire dans ce type de situation, une nouvelle qui allait bouleverser cette journée jusque-là ordinaire :

« *Désolé de vous déranger, Sire,* s'excusa l'homme d'arme de sa voix rauque et en s'inclinant. *Le gérant de la trésorerie m'envoie vous signaler qu'un objet de vos biens a été trouvé manquant.*

– *Que dites-vous ?* s'inquiéta le roi. *On a cambriolé la salle des coffres ?*

– *En quelque sorte, Sire. Le voleur a été aperçu alors qu’il s’enfuyait ; il portait hélas une capuche. Un seul objet a disparu : il s’agirait d’une bague en or ornée d’une émeraude.*

– *Grands dieux ! s’indigna Client. La bague de feu mon épouse ! Si nous le coinçons, je... je jure de le changer en pie, ce sale voleur !*

– *En pie, Sire ? s’étonna Gonzague.*

– *Ben, oui... Ça vole, les pies, alors j’ai pensé que... »*

Le jeune garde profita de l’hésitation du roi pour reprendre la parole sans vraiment le couper :

« *Si je puis me permettre, Sire, nous devrions nous dépêcher : le voleur est peut-être encore dans le château !*

– *Ho, mais quelle judicieuse remarque, jeune homme ! félicita le roi. Comment vous appelez-vous ?*

– *Caporal Von Prüggen, majesté, répondit-il en s’inclinant de nouveau.*

– *Bien, rappelez-moi de vous nommer capitaine de la milice de la ville, sitôt que nous tiendrons ce bandit !*, décida Client sur un caprice jovial.

– *Merci mille fois pour cet honneur, Sire. Mais, je vous en prie... hâtons-nous !*

Imaginez ici un court jingle musical, empreint de suspens et glissé pour marquer la transition vers la scène suivante.

Celle-ci se déroula quelques instants plus tard dans la cour intérieure du château, soit une vaste zone au sol pavé. En cet endroit flânaient les gens de la cour et circulaient les membres du personnel. Ces derniers y recevaient d’ailleurs à l’occasion les marchands venus livrer leurs produits.

C’est ainsi que nous rencontrons Samuel, un cultivateur de carottes. Cet homme bien bâti venait de traverser le pont-levis en compagnie de sa belle épouse, Nassila. Tous deux guidaient une carriole tirée par un mulet ; ils venaient rencontrer le responsable du ravitaillement du château, lequel avait passé commande de leurs légumes orangés.

Ledit responsable rejoignit les paysans et examina la cargaison avec beaucoup de circonspection :

« *Il y a des boulettes de terre, parmi les carottes ! Vous tentez de me vendre de la tare ? Un écu de moins pour le lot !*

– *Et mon poing, y’en a un peu plus, je vous l’mets quand même ? »*, menaça Samuel.

Alors que les deux hommes palabraient, Nassila détacha le mulet. Prévenante qu’elle était, elle le laissa se promener libéré du poids du charriot, pour le temps de la transaction.

Tout en déambulant dans la cour, l'animal mirait passivement toute l'activité humaine qui l'entourait. Il remarqua notamment un bourgeois de passage, lequel semblait grandement fasciné par la beauté de l'épouse de Samuel.

Lorsque le baudet approcha des abreuvoirs de l'écurie, il fut frôlé par un étrange individu encapuchonné. Ce personnage se déplaçait d'un pas vif et en direction du porche. Il y aborda une jeune fille très distinguée qui semblait l'attendre ; cela intrigua le mulet ; lequel, d'ailleurs, sursauta lorsqu'une porte s'ouvrit brusquement derrière lui.

Par cette entrée arrivèrent dans la cour le roi et le Caporal Von Prüggen. Quelques gardes suivirent. Rapides mais discrets, lesdits soldats s'en allèrent se placer sous le porche pour en bloquer l'accès.

En parallèle, Client Ier semblait soucieux :

*« Mais enfin, cela est illogique ! Pourquoi le voleur viendrait-il dans la cour, là où ça grouille de monde ? »*

*– Justement parce qu'il doit penser qu'on ne le cherchera pas là, Sire, répondit le caporal tout en scrutant la foule. Et c'est aussi le seul endroit du château que nous n'avons pas déjà fait fouiller.*

*– Ha, oui. Pas faux !* admit le roi.

*– Mais, au fond, Sire, demanda le sous-officier. Pourquoi ne pas tout simplement utiliser votre magie, pour retrouver cette vermine ?*

*– C'est délicat, la magie, expliqua Client. On ne peut pas agir sur une personne qu'on ne peut voir ou au moins nommer : il faut une cible. Comprenez-vous ?*

Le mulet avait observé la scène. Doté d'une forme de perspicacité courante chez les mammifères, il devina l'origine du malaise des deux bavards. De nature sociable, cet animal s'élança vers les deux hommes et brailla pour tenter de les avertir.

Le roi fut attendri en voyant la bête crier et s'agiter devant lui, en le fixant :

*« Ho, mais que c'est mignon ! Un drôle de petit âne qui réclame un nonos ! J'aurais bien envie de le garder et de l'appeler Serge. »*

*– Méfiez-vous, Sire ! On ne le connaît pas, il est peut-être dangereux, s'alerta Von Prüggen.*

*– Mais non, voyons !* lança Client, tout émoustillé. *Regardez-le : on dirait qu'il essaye de dire quelque chose !*

*– Je vois mal ce qu'un baudet pourrait avoir à dire »,* se gaussa le caporal, de nouveau à l'affût du suspect.

Le monarque sourit jovialement, tel un grand enfant, et posa doucement une main sur la tête de l'équidé :

« *Voyons cela ! Mon petit Serge, je te donne la parole !* »

L'air autour d'eux sembla se réchauffer un bref instant. Sous le regard incrédule de Von Prüggen, le mulet se mit à braire. Mais chaque son qu'il émit, bien que restant d'abord inintelligible, sembla peu à peu s'approcher d'un langage articulé. Jusqu'à ce que, au bout de quelques secondes :

« *Gh... M... mais... Je sais parler !*

– *Bah oui, c'était l'idée*, objectiva Client.

– *Sire, nous perdons du temps ! Il faut trouver ce voleur !* s' alarma le caporal.

– *Dites*, confia le mulet. *J'ai vu un type bizarre. Il est juste là-bas, près du porche. Ne serait-ce pas lui que vous recherchez, des fois ?*

– *L'homme à capuche !* s'écria alors Von Prüggen, qui distingua effectivement l'individu à l'endroit dit et le pointa du doigt.

Suite à cette exclamation dont la cour intérieure résonna, la foule devenue silencieuse s'écarta, laissant à découvert, et donc bien visible, le voleur un rien dans l'embarras. Si grand fut d'ailleurs son trouble qu'il laissa un petit objet lui glisser des mains.

Client Ier se mit à bouillonner lorsqu'il aperçut le bidule en question rebondir sur le sol : c'était la bague de Gertrude ! L'auteur du vol avait bien été découvert ! N'écoutant alors plus que sa colère, le roi tendit brusquement une main vers le coupable encapuchonné :

« *Halte-là, voleur !* »

Un éclair lumineux et quelques vapeurs survinrent là où se trouvait le détrousseur. Il n'en resta plus ensuite que les vêtements étalés sur le sol, à proximité de la bague.

Les habits gigotèrent un peu avant que n'en sortît une pie. L'oiseau, visiblement terrifié, s'envola et partit au loin sans demander son reste. La foule alentour était inquiète ; beaucoup chuchotèrent, s'interrogeant sur la cause des événements.

Client, lui, était soulagé :

« *Chose promise, chose due !* clama-t-il victorieusement.

– *Bien joué, votre altesse*, félicita Von Prüggen. *Je vais ramasser la bague pour vous.* »

Tandis que le sous-officier se dirigeait vers les vêtements du voleur, la conversation se poursuivit :

« *Ce fut une affaire rondement menée*, ajouta le roi. *Cela dit, comme c'est Serge qui a résolu l'enquête, vous comprendrez que pour votre promotion...*

– *Quoi ?... Mais.... Sire...* », s'étouffa le caporal, alors accroupi à côté des habits.

Mais, ainsi distrait, il ne remarqua pas que s'était approché une jeune femme, celle qu'avait rejointe plus tôt le bandit. Von Prüggen perçu un mouvement à côté de lui et se retourna.

Voyant que cette personne ramassait l'anneau, il l'interpella :

« *Que faites-vous ? Rendez cela, ce bijou appartient au roi !* »

Alors que la personne se releva, Von Prüggen pu voir son visage et l'expression malveillante qu'il affichait. L'homme en fut très surpris :

« *Princesse Migraine ? Que faites-vous hors du château ?* »

Migraine ignora le garde, préférant se tourner vers le souverain. Et tenant d'une main ferme le bijou qu'elle venait de ramasser, elle parla avec froideur :

« *Bonjour, père.*

– *Content de te voir, ma petite. Eh bien, qu'attends-tu pour me rendre ma bague ?* répondit le monarque, tâchant de s'afficher dominant devant les témoins de la scène.

– *Cet anneau était celui de mère !* rétorqua sèchement la jeune fille. *Il était la condition pour qu'elle accepte de demeurer près de vous. Une bague qui immunise qui la porte contre tous vos pouvoirs. Ainsi, elle pouvait être sûre que vous ne la commanderiez pas par quelque sortilège, qu'elle pourrait demeurer libre.*

– *Je sais tout cela, crâna Client, toujours souriant. C'est moi qui lui avais offert, en notre jeune temps. Voudras-tu bien la rendre à ton vieux papounet, mh ?* », demanda-t-il en tendant une main ouverte.

Mais Migraine n'obéit pas. Au contraire ! Elle enfila l'anneau, puis défia ouvertement son père :

« *Il suffit ! Sachez que j'ai à présent atteint l'âge d'utiliser la magie. J'ai maintenant moi aussi la maîtrise des pouvoirs que nous a légués grand-mère !* »

Client sembla comprendre ou du moins suspecter les intentions de sa fille ; il blêmit soudain. Le Caporal Von Prüggen, lui aussi, subodorait la menace qui pesait sur son roi :

« *Sire ! Que puis-je faire ?* hurla-t-il, démuni face à la magie, lui de simple condition d'homme.

– *Père, reprit Migraine avec violence. Je ne supporte pas ce que vous avez fait de notre royaume. L'avenir de notre famille est la gloire et la conquête ! Vous avez fait stagner ce pays dans sa médiocrité, c'est insupportable ! Je vais vous le prendre ! Moi, je saurai en faire une œuvre grandiose !*

– *Ma petiote, mais... Que dis-tu ?* balbutia le roi, désespéré.

*– Avec la bague de mère, me voici imperméable à vos sorts. Mais vous ne l’êtes pas aux miens ! Je vous chasse, père ! Je prends votre trône ! Soyez banni, et que votre mémoire s’écroule ! »*

La princesse déchaîna tout son pouvoir ! Un violent éclair lumineux aveugla toutes les personnes présentes, illuminant tout dans un souffle retentissant.

Client n’était aucunement familier de la violence et de la trahison, il n’eut pas le réflexe d’esquiver ou de le parer l’attaque.

Lorsque leurs yeux se rouvrirent, les témoins de la scène ressentirent un grand bouleversement. Tous virent ce qu’il restait du bon Roi Client Ier : sa couronne et ses bijoux sur le sol, à l’endroit où il se tenait. Mais rien d’autre de lui ne demeurait : le souverain avait disparu !

La panique gagna le cœur des gens présents et tous se tournèrent vers Migraine. La princesse était toujours là, et vivante, mais elle s’était évanouie. Un soigneur fut appelé en urgence ; il s’avéra que la demoiselle avait sombré dans le coma ! Dévorée d’ambition, Migraine avait par trop présumé de ses forces en lançant son sortilège. Trop jeune encore pour utiliser un tel niveau de magie, son corps n’avait pas tenu le choc.

La Princesse inconsciente fut emmenée dans une clinique réputée de Voisia, dont le corps médical veilla sur elle. Des recherches furent organisées dans la capitale et ses environs pour retrouver le monarque disparu, avec Von Prüggen à la tête de bien des battues. Mais on ne découvrit pas ce qu’il était advenu du roi. Les gens conclurent finalement à sa mort, car il semblait somme toute logique qu’il eût été désintégré par le sort de sa fille.

On replaça la bague magique dans la salle des coffres et l’on offrit au souverain des funérailles à cercueil vide ; après quoi il fallut décider du sort du royaume. L’on pensa tout d’abord à offrir la couronne au Prince Henri, mais le jeune attardé était introuvable. Le monastère que Gaston XVII avait désigné comme son refuge affirmait n’avoir jamais reçu la garde du prince. Là aussi : une enquête fut menée et fit chou blanc.

Le protocole voulait, dans le cas de figure où ni roi, ni héritier n’étaient disponibles, de confier la régence au chancelier. Celui-ci prit donc les rennes du pays ; à la satisfaction de tous, car il fit bien son travail.

Gonzague, fidèle chambellan de la famille royale et très au fait de la vie politique du château, put monter en grade. Il fut promu au rang de ministre et il fit une belle carrière.

Pour sa vaillance, Von Prüggen fut récompensé : le régent le nomma finalement chef de la milice de la capitale. Il avait de toute façon fallu remplacer l’ancien capitaine qui était souffrant ; notre ami avait su faire valoir ses mérites au moment opportun. Ainsi l’ancien garde royal dirigea-t-il les opérations policières du cœur du pays.

Quant à Samuel et Nassila, les fermiers, ils s'en retrouvèrent, à leur plus grand étonnement, à repartir en compagnie d'un mulet désormais parlant. L'animal décida de conserver le nom de "Serge".

Mais *quid* de Client, me demanderez-vous sûrement ? Du moins si vous connaissez le mot "quid", ce dont je doute : l'usage du latin est l'apanage de l'élite.

Quoi qu'il en soit, je répondrai que j'y viens !

L'agression magique de Migraine n'avait pas été un sort de destruction. Souvenez-vous de ses paroles :

« *Soyez banni, et que votre mémoire s'écroule !* »

La princesse avait hybridé un sort de téléportation avec un sortilège d'amnésie. Voilà d'ailleurs en quoi cela fut physiquement éprouvant pour elle, car vous pensez bien qu'hybrider des sorts n'est pas une mince affaire.

Cependant, si Migraine voulait le pouvoir, elle ne haïssait pas réellement son père. Elle lui avait donc imposé un avenir pour le moins original, l'éloignant ainsi efficacement du trône mais sans le tuer pour autant.

En somme, le roi avait été transporté loin du château ; ses objets métalliques étaient restés sur place car ils n'avaient pas réagi au sort.

Client réapparut au sommet d'une haute et brumeuse montagne plantée au centre du pays. Ce sommet se formait d'une plateforme ornée d'un surplomb large et percé d'une caverne.

L'amnésie avait ôté au souverain jusqu'au souvenir de son nom. Mais sa mollesse et sa flemmardise, elles, étaient trop ancrées dans ses gènes pour l'abandonner. Aussi, peu tenté par une éprouvante désescalade, l'exilé choisit de demeurer en haut de la montagne.

Il redécouvrit d'ailleurs rapidement qu'il était magicien, pouvant ainsi se faire apparaître un espace de vie confortable. Il aménagea la grotte du surplomb en un appartement douillet, lieu qu'il munit d'un garde-manger qu'il avait loisir de bien garnir.

Client glanda pénardement en haut de sa montagne, tel un retraité qui s'ignorait. Pourtant, deux semaines après son arrivée, il allait recevoir un premier visiteur.

C'était une journée ordinaire, au sommet de cette montagne. La cime de celle-ci était si haute qu'elle avait tendance à chatouiller la panse des nuages, se maintenant de fait dans une brume quasi perpétuelle.

Et c'est au milieu de ce brouillard, lors d'une balade, que notre ami entendit une voix d'homme :

« *Y'a quelqu'un ? Hoouu houuuuuu ?* »

– *Rhâ, mais fichu brouillard, on n'y voit rien !* », soliloquait l'ancien roi.

Et aux deux hommes, à force d'avancer à l'aveuglette, de se bousculer par accident :

« *Ho ! Mais... Vous voilà ? Vous... Vous êtes le Mage ?* demanda l'étranger, stupéfait, distinguant moyennement la silhouette de Client.

– *Ha, mais, c'est vous qui hurliez comme ça ?* interrogea ce dernier, surpris, avant de prendre un ton amusé. *Moi, je pensais que c'était le vent !*

– *Incroyable ! Vous existez donc ! Je pensais qu'on m'avait raconté des conneries* », se réjouit l'inconnu.

Car oui, mes petits lecteurs : il courait en ce pays une légende liée au sommet de cette montagne. Deux siècles plus tôt, un ivrogne avait été arrêté pour vol. Il transportait un objet précieux qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir. Bien sûr, qu'il l'avait chapardé à un bourgeois local ! Mais il prétendit à la milice l'avoir reçu d'un mage.

Il inventa qu'un vénérable magicien vivait au sommet de la montagne. Il soutint que celui-ci exauçait le vœu de qui lui faisait une offrande ou lui rendait service. Cette mauvaise excuse fit alors tant rire les policiers que la blague circula rapidement dans tout le pays. Les années passant, la plaisanterie avait fini par entrer dans le folklore.

Et voilà qu'un curieux avait pris ce mythe au mot, qu'il avait escaladé la montagne et qu'il y rencontrait un homme étrange.

Peut-être était-ce là le plan de carrière que Migraine avait imaginé pour son père, qui sait ? Toujours était-il que le visiteur ne démordait pas :

« *On m'a dit que ce n'était qu'une vieille légende, mais c'est donc bien vrai !* se paraphrasa-t-il jovialement.

– *Euh... Do you speak French ? My name is in the kitchen ?* demanda nigaudement l'ancien roi qui ne comprenait rien au sens des paroles de l'autre homme.

– *Vous êtes donc bien ce mage du sommet de la montagne ? Celui qui exauce un vœu en échange de quelque chose ?* insista l'étranger.

– *Ho... Euh... Oui, si vous l'dites,* supposa Client, pas certain de ses propres souvenirs.

– *Formidable !* jubila l'autre homme. *Monsieur le Mage, je... Je me nomme Frédéric. Je suis venu à vous avec un souhait. Voyez-vous, je me trouvai l'autre jour au château, et j'y ai vu cette femme ! Elle est... d'une beauté incroyable, et je n'en dors plus de penser à elle !*

*J'ai pu apprendre qu'elle s'appelle Nassila, mais elle est hélas mariée à ce plouc de Samuel. Pourriez-vous... par pitié ! ... m'accorder son amour ? Je vous donnerai ceci, en échange. »*

Frédéric tira alors à lui quelque chose de massif qu'il tractait à l'aide d'une corde. La chose apparut progressivement aux yeux de Client, son contour s'affinant à mesure qu'elle traversait la brume.

Il s'agissait d'une créature vivante ; elle était à la fois imposante et majestueuse ; Client en resta coi :

*« Mais... Qu'est-ce donc ? demanda-t-il en balbutiant de fascination.*

*– Je travaille dans l'import-export d'animaux, Monsieur, expliqua humblement le visiteur. Et j'ai osé penser que vous pourriez apprécier ce qui figure parmi les plus belles pièces de ma marchandise. Cela est une autruche, un oiseau géant qui vient d'extrêmement loin. »*

Le regard de Client pétilla d'un intense bonheur :

*« Mais c'est magnifique ! Je... Je ressens comme... C'est comme si un vide en moi, présent depuis toujours, venait de disparaître ! Quel beau cadeau !*

*– C'est vrai ? Elle vous plaît ? demanda Frédéric, ravi. Vous voulez bien m'offrir l'amour de cette Nassila, donc ? Hein dites, dites !*

Le Mage s'exécuta. Il écarta les bras et fit fuser à travers les airs un sortilège de séduction. Connaissant son nom, la magie allait trouver cette femme où qu'elle fût alors. Frédéric quitta la montagne et put, dès le lendemain, aller retrouver *Nassila* et la faire sienne. Elle quitta ainsi Samuel sans lui donner d'explication.

L'ancien roi, lui, demeura au sommet de la montagne, en compagnie de l'autruche. Cette journée extraordinaire l'avait considérablement enjoué :

*« Exaucer des souhaits contre des cadeaux ou des services ? Intéressant ! Je sens que ça va me plaire, ce boulot de mage ! Et toi, ma belle, dit-il en caressant l'autruche. Je crois que j'ai envie de t'appeler... Gertrude. »*



## - LIVRE III : LE NECROMANCIEN -

### Chapitre 1 – L'exil.

Ce récit débuta le matin du décès de Gaston XVII. C'était pourtant très loin du palais royal que jouaient les petits Kévin et Gontran. Leur patelin rural se situait en effet à l'extrême nord-nord-est du Royaume-lointain-sans-l'être-à-une-époque-qui-n'est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l'Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottes.

En ce début d'hiver, la neige recouvrait abondamment le paysage et les deux enfants s'adonnaient à la course de luge. Ils glissaient, encore et encore, le long d'une haute colline.

Gontran était un enfant intelligent et blond. Il tentait de s'extraire de la condition paysanne par la lecture.

Kévin, pour sa part, avait le crin de cuivre. Il était en outre la quintessence même de l'illettrisme et de la stagnation intellectuelle. Hormis son habitude de massacrer la langue, son accent familial, semblable au wandruzien, ne le faisait pas paraître sérieux.

Gontran et lui étaient les seuls enfants du village qui avaient survécu à l'épidémie de grippe ; c'était donc par défaut qu'ils étaient devenus amis, malgré leurs différences. Un peu comme moi qui vous traîne comme public par le hasard d'une transaction, comprenez-vous ?

Mais soit. Riches de ces informations, redirigeons-nous vers le sommet de la colline enneigée. Kévin était las et le manifestait :

« *Tu gagnes toujours les courses ! J'en ai marre de lugeander, moi ! Faisons autre chose !* »

– *"Lugeander" ?* répéta Gontran, surpris. *Ce verbe n'existe pas.*

– *Ghéééé !* grimaça Kévin, irrité. *Pardon de pas passer comme M<sup>ô</sup>ssieur des heures à lire des bouquins ! Mais si t'aurais plus de sens du réalité, tu saurais que ça sert à rien de lire. Dans notre village, on n'fait que culturer la terre, donc pas besoin d'ça ! »*

Gontran respira profondément et ferma les yeux, tant son érudition était ébranlée. Il puisa en lui la force d'encaisser la tentative de phrase de son ami.

Kévin, lui, poursuivit en s'insurgeant davantage :

« *Pourquoi on fait pas des bonhommes de neige ?* »

– *Bonshommes* », corrigea machinalement l'autre aussi aimablement qu'il le put.

Ensuite, il proposa :

« *L'autre jour, j'ai lu un article qui relatait une amusante distraction. Voudrais-tu que nous l'essayions ?* »

- *Vindieu, y r’commence à crâner !* râla le premier en se mordant la main.
- *C’est simple, regarde ! Il suffit de rouler une petite boule de neige...*
- *Hé ! Si tu m’la lances dans la poire, je te casse la figure de ta gueule, moi, j’té l’dis !*
- *Mais non, sot ! Voit donc : on pousse la boule pour lui donner de l’élan et... hop ! ... Elle dévale la pente toute seule ! N’est-ce pas plaisant ?* », continua Gontran en s’exécutant.

La petite boule de neige s’éloigna, grossissant à chaque rotation. Mais la pente était raide, de ce côté de la colline. La sphère glacée prit beaucoup d’élan, tant qu’elle poursuivit sa course dans la prairie plane en contrebas sans décélérer.

- *Dis, Gontrand... Elle a pas l’air d’s’arrêter ta boule !* fit remarquer Kévin.
- *Effectivement,* commença à s’inquiéter l’autre. *On dirait même que son accélération s’accroît !*
- *Gnyuh ?* interrogea mollement le rouquin.
- *Je dis qu’elle va plus vite.*
- *Ha, ben oui, j’avions vu ! Pis, euh... Elle est pas en train d’foncer vers le village, là ?*
- *Diantre !* s’ alarma le blondinet.
- *Si ! Elle va droit d’ssus !* s’exclama Kévin. *Pis là, on dirait qu’elle est aussi haute que l’église, maintenant, ta boule ! Elle va pas tout casser ?* »

L’immense masse neigeuse fonçait à vive allure. Elle allait droit en direction de la rangée de maisons qui formait le hameau. Quelle malchance que leur alignement fut pile égal à l’axe du trajet de la boule, car celle-ci les détruisit toutes. Un grand fracas retentit en même temps que virevoltèrent de nombreux débris de bois, de pierre et de torchis.

Les deux enfants, au loin, assistèrent atterrés à la scène :

« *Gontran, t’as tout cassé l’village ! C’était aussi dans ton bouquin, ça ?* demanda un Kévin décontenancé.

– *Mon dieu !* paniqua son ami, au bord des larmes. *J’ai peut-être malgré moi ôté la vie à bon nombre de personnes ! Allons vite secourir qui nous pourrons !* »

Kévin et Gontran descendirent la colline en luge. Ils abandonnèrent ensuite leur véhicule et coururent vers le lieu du carnage. Sur place, ils ne découvrirent qu’un étalement de ruines : les débris d’habitations étaient mêlés à des amas de neige.

Aucun survivant n’était visible. Les enfants appelèrent de tout leur souffle ; mais nulle réponse ne vint. Ils firent plusieurs fois le tour des décombres ; mais d’occasionnelles taches rouges marquant la neige furent ce qu’ils distinguèrent d’humain dans le paysage.

Les mêmes étaient seuls :

« *Ha, ben, Gontran ! C'est tout qu'est-ce que c'était quoi que j'disais : elle a cassé l'village, ta boule !*

– *C'est une catastrophe !* désespéra le blond. *Regarde autour de nous ! Il est clair que nos parents sont passés à trépas ! Et nos maisons sont désormais inhabitables !*

– *Bof ! Moi, j'm'en foutions,* lança Kévin en haussant les épaules. *J'vivions dans une grange et mes parents c'étaient des bouseux qui m'tapient tous les jours mes fesses sans raison.*

– *Je me réjouis que tu puisses prendre tout cela si légèrement,* confia Gontran avec morosité. *Mais la situation est pourtant plus qu'accablante !*

– *Gnyuh ?*

– *Qu'allons-nous devenir, à présent ? Où allons-nous vivre ?*

– *Ben...,* réfléchit Kévin avec détachement. *Si tu me promets de ne plus jamais faire de boules de neige, on pourrait aller dans la toute grande ville du pays.*

– *La capitale ?* précisa et demanda simultanément Gontran.

– *Ouais, voilà,* acquiesça l'autre. *J'ai un oncle qui vit là-bas et il a un commerce. P'tête qu'y voudra bien nous r'cueillir si on va lui d'mander.*

– *Ha ? Tu ne m'avais jamais parlé de cet oncle... Est-il fiable ? Et quel genre de commerce tient-il ?*

– *Ouais, il est gentil. C'est mon père qu'aimait point qu'on en cautions. Parce que mon onc' il a réussi dans la vie, avec son commerce, alors que mon père c'est juste un paysan. Et pour son métier... Bha... J'sais pas.*

– *Comment ça ?* tiqua Gontran, *Tu m'as confié, voici un instant, que ton oncle tient un établissement commercial. Mais tu ignores de quelle teneur sont ses activités professionnelles ?*

– *J'ai pas retien du, ça arrive !* se défendit Kévin. *C'était un mot compliqué !*

– *Soit, mais pourrais-tu au moins définir ledit métier ? Quels produits ou services sont fournis ?*

– *Ben... J'peux pas dire,* répondit le rouquin, un peu gêné. *Passque j'ai pas retien du le mot mais je l'ai pas non plus compris ! Et mes parents : pareil ! Ils faisaient juste semblant qu'ils savaient pour pas passer pour des manches devant mon onc' ...*

– *Je vois !* conclut Gontran, *pas très avancé. Nous n'avons pas d'autre famille à proximité, ni toi, ni moi. Il semblerait bien que ton oncle soit notre seule option. Mais on ne sait pas trop où cela nous mènera... »*

Après une courte réflexion, l'enfant cultivé reprit sur un ton plus déterminé :

*« Viens, Kévin ! Emportons ce que nous pourrions trouver d'utile, vêtements et nourriture, puis allons retrouver ton oncle. Cela vaut mieux que de rester ici, après tout. »*

*– D'accord. Mais n'oublie pas de promettre que tu feras plus de boules de neige, avant. Sinon, moi, je partions tout seul ! »*

Les deux bambins firent leurs adieux aux morts et s'en allèrent, suivant les chemins enneigés. La région paysanne de Kévin et Gontran était très isolée ; les pauvres ne pouvaient donc espérer d'escale civilisée avant longtemps. Heureusement, ils avaient pu récupérer des vivres parmi les décombres. Même si, bien que la récolte fût copieuse et variée, le poids des éboulis avait tout concassé ou réduit en purée.

Les deux enfants traversèrent rapidement la plate campagne, malgré que le sol neigeux rendît la marche pénible.

Au-delà des prés et des champs endormis se trouvait une vaste forêt. Elle séparait ladite campagne reculée des régions plus habitées du pays. Les mêmes y pénétrèrent avec appréhension : jamais ils ne s'étaient tant éloignés de chez eux.

Kévin et Gontran évoluèrent au milieu des arbres et suivant les sentiers. Eux qui avaient grandi dans un paysage à ciel ouvert, l'ombre des cimes leur semblait oppressante.

Les petits marchaient toute la journée ; les lectures de Gontran leur permirent de s'orienter grâce au soleil. La nuit, ils dormaient à même le sol ou dans quelque grotte, quand il leur arrivait d'en trouver. Il va sans dire que le voyage fut des plus éprouvants.

La bonne fortune voulut que les enfants ne subissent aucune attaque de bêtes sauvages. Les principes d'hygiène n'avaient pas encore atteint cette région nord-orientale du royaume. Kévin et Gontran sentaient donc épouvantablement mauvais, bien assez pour paraître davantage avariés qu'appétissants au nez d'un prédateur.

Ils continuèrent donc leur traversée sans embûche, et ils quittèrent enfin la forêt après bien des jours de voyage.

Ils découvrirent alors les prairies du centre du royaume et son horizon montagneux. Ils foulèrent les sentiers locaux ; le climat plus clémente de cette région ne les avait pas encore couverts de neige.

Impatient d'arriver, alors qu'il s'essuyait le front en marchant, Gontran s'en remit à son ami roux :

*« Kévin, sais-tu si nous approchons de notre destination ? »*

*– J'en savions rien, répondit l'autre. J'ai jamais été en ville, avant.*

*– Tu n'es jamais allé, corrigea Gontran.*

– *J’ai jamais été allé, si tu veux, s’offensa Kévin. Mais ptête qu’on pourrions d’mander not’ route au type, là-bas ?*

– *À qui donc ?* questionna l’autre en balayant le chemin du regard.

– *Ben, au barbu, là-bas, qu’est assis sur un morceau d’arbre* », décrit le petit rouquin tout en pointant du doigt un croisement lointain.

Les deux gamins s’approchèrent de l’intersection. L’homme qu’ils avaient aperçu se tenait toujours assis sur une souche ; il ne les avait pas remarqués. Ce vagabond était d’âge moyen, sale, vêtu de vieux habits dépareillés et son regard était perdu dans le vide.

Aux pieds de cet étranger se tenaient un chat et deux poules. Les bestiaux étaient assis face à lui, telle une audience sous l’emprise de la même passivité que le clochard.

Kévin brisa la glace :

« *Dites, M’sieur ! Vous savez t’y pas si c’étions bien par-là pour... avoir été allé dans la ville capitole ?* »

Gontran se gifla le front. L’inconnu, pour sa part, garda le regard fixé droit devant lui mais pivota doucement la tête pour faire face bambins. Après quelques embarrassantes secondes de silence, l’homme s’exclama sur un ton enthousiaste :

« *Ho ? Des enfants !* »

D’un bond, il se mit debout sur sa souche. Les animaux s’étaient aussi relevés : les poules caquetaient et le chat miaulait avec frénésie. Le clochard se mit alors à gesticuler les bras et à scander sur un ton grave :

« *Tremblez, impudents ! Et surtout l’un de vous deux ! Que celui-là prenne garde aux choix qu’il fera dans les temps à venir ! Salutaire même il serait que demi-tour vous fassiez ! Car en vérité, je vous le dis : vous êtes liés à une terrible destinée ! La mort et la vie confondues suivront les pas de l’un de vous, si en ville vous vous rendez !*

– *Mais c’est par-là la ville, ou pas ?* s’énerva Kévin.

– *Hein ?* émergea le vagabond, autant que les animaux qui se turent soudain. *Euh, oui, oui : tout droit, et à droite après le pont.*

– *Partons, Kévin ! Cet homme me fait peur !* », chuchota Gontran.

Tous deux s’éloignèrent, laissant derrière eux l’homme hébété toujours perché sur le moignon sylvestre.

Gontran semblait troublé par ce qui venait de se passer. Kévin tenta de la rassurer :

« *Y faut pas te formoliser, Gontran !*

– *Formaliser !* ne put s’empêcher de corriger ce dernier.

– *Ho, ça va ! se fâcha le petit rouquin. J’disions qu’il faut pas t’en faire à cause de ce vieux clodo : il est gaga ! C’est l’genre qui s’prend pour un prophète. Un mec qui fait des prédisions du futur toujours super sombres pour faire son intéressant, mais y a qu’les poules qui l’écotent. D’ailleurs, r’garde-le !* », invita Kévin en montrant l’homme du doigt, derrière eux.

Le prophète se tenait au pied d’un arbre et gesticulait à nouveau :

« *Hé, toi, le petit écureuil albinos, là-haut, sur la branche ! Prend garde, car je te le prédis : toi aussi tu es lié à une terrible destinée ! Toi et ta descendance êtes maudits !* »

– *T’as-tu vu ? Il a une goutte en trop dans son vase, moi j’té dis !*

– *Tu as raison, se rassura Gontran. J’ai été crédule et je me suis laissé impressionner.*

– *Gnyuh ?*

– *J’ai failli gober, quoi !*

– *Ha, ça oui ! s’esclaffa Kévin. T’avions été un couillon ! Heureusement qu’je suizais là !* »

Les deux garçons poursuivirent leur route sur le sentier forestier. De loin derrière eux leur parvint faiblement un dernier cri du prophète :

« *Malheur à toi, écureuil !* »

## Chapitre 2 – L'oncle de Kévin.

Les pérégrinations des deux orphelins les menèrent jusqu'au pont qui fut évoqué tout à l'heure. L'édifice était fait de vieux rondins et au-delà s'étendait une route entièrement pavée. Les enfants furent éblouis à la vue de celle-ci : eux qui n'avaient jusque-là foulé que des sentiers de terre.

L'émerveillement des mômes s'accrut lorsqu'ils arrivèrent, plus tard, en vue de la capitale. La cité se dressait devant eux, prestigieuse et ceinte d'une imposante muraille de pierres blanches. De ces murs s'échappaient au loin les tours du palais, narguant l'horizon par la hauteur de leur pinacle. Le spectacle apparut féérique à Kévin et Gontran, et il leur tarda de s'y infiltrer.

Aussi les deux mioches suivirent-ils la route avec hâte, pendant près d'une heure encore. Enfin, ils arrivèrent au pied du grand mur, devant une haute porte entre deux tourelles ; c'était l'entrée sud de la ville.

Après s'être faufilés parmi les gens qui circulaient là, les petits rencontrèrent l'un des gardes. Posté devant le seuil, il les avait interpellés :

« Halte ! Qui va là ? »

– *Bonjour, garde. Nous venons simplement rencontrer l'oncle de mon ami Kévin, invoqua aimablement Gontran.*

– *Vraiment ?* demanda de sa grosse voix le soldat suspicieux. *Et comment se nomme-t-il ?*

– *Euh, hésita alors le gamin en se tournant vers le rouquin. Je réalise à l'instant que tu ne m'as jamais confié le nom de ton oncle, Kévin.*

– *Il s'appelle aussi Kévin, expliqua celui-ci. On s'appelons tous comme ça dans la famille : c'est plus simple pour pas avoir à retiendre plein de noms différents. On est malins, hein ?* se vanta-t-il.

– *Kévin... Kévin..., s'interrogea le garde. Non, ça ne me dit rien ! De toute façon, l'entrée en ville est interdite aux visiteurs non-conviés, aujourd'hui. Client Ier, le nouveau roi, donne une grande fête à l'occasion de son mariage, alors on ne laisse pas entrer les individus suspects. Vous pourriez bien être des terroristes républicains, sait-on jamais !*

– *Comment ?* s'indigna Gontran. *Mais... absolument pas !*

– *Bon, les deux bouseux, interrompit sèchement l'homme d'arme. C'est pas tout ça, mais 'y a plein d'autres gens derrière vous qui attendent que je leur interdise d'entrer. Donc, si vous voulez bien vous casser ?*

– *Ouais !* », lança derrière eux un civil mécontent.

Sous le froid crépuscule qui tombait, les gamins s'éloignèrent donc avec désappointement. Gontran décida qu'ils retenteraient leur chance par une autre entrée, aussi longèrent-ils un long moment la muraille.

Les petits arrivèrent bientôt en vue de l'entrée est. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient apercevoir une autre foule de badauds y faire la file. Mais selon Kévin, toutes les silhouettes semblaient en fait s'éloigner de l'entrée. D'approcher encore un peu le confirma aux jeunes infortunés : la ville refoulait les visiteurs tardifs et fermait ses portes pour la nuit ! Ils arrivaient trop tard !

De rôler et de balayer les alentours du regard, les mômes remarquèrent une ouverture orpheline, au pied de la muraille, non-loin d'où ils étaient. C'était une évacuation d'égout qui débouchait dans un renforcement. Elle était bien assez large pour qu'un homme adulte y pénétrât accroupi et elle n'était pas grillagée. Une telle faille leur sembla étrange, dans si pesante fortification ; mais peu tentés de rester plantés pour attendre l'aube, les enfants saisirent l'aubaine.

Il n'y avait pas de douves, au pied du mur. Peut-être aurait-il mieux valu ? Car une large flaque gisait sous l'évacuation, formée par l'eau putride sortant de cet égout. Elle était d'ailleurs si infecte que le gel l'avait ignorée ; Kévin et Gontran durent donc s'y souiller les pieds pour la traverser. Ils se laissèrent ensuite gober l'un après l'autre par la canalisation, malgré son haleine pestilentielle.

Les garçons sacrifièrent davantage de leur relative propreté en frôlant ainsi les parois poisseuses du conduit ; ils manquèrent même de vomir plusieurs fois. Mais au terme d'une longue traversée, l'étroit couloir cylindrique déboucha enfin sur une issue.

Gontran avait remarqué une percée dans le plafond. Cela menait vers une trappe par le biais d'une échelle.

Le blondinet l'escalada en premier. Les échelons étaient en fait de simples fentes grossièrement taillées dans les blocs de pierre. Elles étaient souvent farcies de saletés : boue, mousses, champignons, ... même un raton mort !

Gontran tint bon face au dégoût ; il atteint le sommet de l'échelle et poussa la trappe. S'extirpant de l'égout dans un ultime effort, il découvrit finalement une rue, déserte et silencieuse, et dont les pierres étaient bleutées par le pâle clair de lune.

Les deux amis avaient réussi : ils étaient entrés dans la capitale du Royaume-lointain-sans-l'être-à-une-époque-qui-n'est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l'Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottes !

Les garçonnets furent ravis d'abandonner le sous-sol et ses relents répugnants. Cependant, ils n'étaient pas encore arrivés à destination. Car Kévin ignorait la teneur des activités de son oncle, autant que l'adresse de son établissement

Les enfants durent ainsi errer au hasard des rues, ne sachant où aller. Pour grossir la déveine : la nuit était alors si avancée que les enfants ne croisèrent personne pour les renseigner. Ils tombèrent cependant sur une petite fontaine publique ; ils y firent une courte halte pour se débarbouiller, malgré l'extrême froideur de l'eau.

Quelques instants après, alors qu'ils avaient repris la marche, Kévin et Gontran rencontrèrent enfin quelqu'un ! C'était un aimable vieil homme. Il était probablement très pauvre, car il ne portait rien d'autre sur lui qu'un vieux manteau long – il s'acharna d'ailleurs à le faire remarquer ouvertement. Sans doute était-ce pour prouver sa misère et encourager l'aumône ? Allez savoir ! Toujours fut-il que le brave homme put renseigner les gamins, car il se rappela d'un certain "vieux Kévin" qui vivait à deux rues de là.

Les gosses remercièrent chaleureusement l'indigène indigent. Suivant ensuite ses instructions, ils se rendirent à l'endroit indiqué. Sur place, ils découvrirent une sobre boutique : une maison tout en vieux bois, robuste mais pas jeune.

Le soulagement des deux garçons fut grand lorsque Gontran put lire l'enseigne au-dessus de la porte. L'on y voyait ces mots : "*Kévin Kévinson - Funérarium*".

« *C'est donc cela, son métier !* », s'était alors exclamé Gontran.

Il dut expliquer à Kévin qui n'avait toujours pas compris. Lacune de son camarade comblée, il frappa une série de coups à la porte ; quelques secondes de silence s'écoulèrent.

Finalement, une voix d'homme chevrotante se fit entendre :

« *On est fermé, revenez demain matin !* »

– *Tonton, c'étaient moi, Kévin ! J'ai viendu pour te voir avec un copain. On peut entrer ? C'est qu'y fait nuit, ici dehors.*

– *Il fait aussi nuit ici dedans, tu sais ! Puis, le panneau dit qu'on est fermé ! Donc, la porte ne peut pas bouger avant demain matin, sinon c'est mentir,* répondit la voix de l'oncle sur un ton qui exprimait l'évidence.

– *Dis, Kévin,* intervint Gontran, dubitatif. *Il se fiche de nous, là ? Il ne va pas nous ouvrir ?*

– *Gontran, y faut être logique, un peu, hein !* raisonna Kévin. *Si son magasin il est fermé, mon onc' peut pas l'ouvrir avant le matin. Comment veux-tu qu'y fasse, si on n'est pas dans les heures d'ouverture ? Pis comme il a dit : c'est la nuit dedans sa maison aussi. Alors bon, ça change rien pour nous d'aller dans du pas-dehors ! Il y fait pas jour non-plus, gros malin !*

– *Ça c'est mon Kévin, il comprend vite !* ajouta fièrement l'oncle calfeutré.

– *Je sens que je vais regretter la forêt,* soupira Gontran, plus que consterné. *Bon, il me semble que j'aperçois des bancs publics, de l'autre côté de la rue. Allons nous y allonger, et nous reparlerons de tout ceci demain matin !* »

La nuit passa, froide et inquiétante. Mais les gamins s'endormirent rapidement, fourbus qu'ils étaient de leur long voyage.

Au petit matin, quand le funérarium Kévin ouvrit enfin ses portes, les mômes sommeillaient encore sur les bancs. Sans qu'ils ne s'éveillent, le vieil oncle les transporta tour à tour à l'intérieur.

La partie avant de la bâtisse formait le commerce et celle du fond la partie privée, là où vivait seul le tonton. Ce dernier ne possédait qu'un unique lit et il n'aimait pas le prêter. Aussi installa-t-il finalement Kévin et Gontran dans la remise ; il les coucha dans de petits cercueils pour enfants qu'il avait en réserve.

Quelques instants plus tard, d'aigus hurlements raisonnèrent. Les deux enfants paniquaient de s'être réveillés dans des cercueils, à l'intérieur d'une pièce sans fenêtres. Alerté et inquiet, le vieil oncle déboula en ouvrant brusquement la porte ; une autre série de hurlements survint sous la surprise.

La situation fut heureusement rapidement clarifiée. Le tonton invita alors Gontran et Kévin dans la partie privée de la maison ; ils y prirent, ravis, leur premier repas consistant depuis des semaines.

Malgré son organisation et ses habitudes pour le moins étranges, l'oncle Kévin n'était pas un mauvais bougre. Il accepta de recueillir les gamins, par bonté mais aussi par intérêt. Son grand âge l'avait affaibli, il songeait donc à embaucher des apprentis pour l'assister dans son travail. Et quelle meilleure façon pour les marmots de mériter gîte et couvert qu'en aidant leur hôte ?

C'est ainsi que les garçons s'investirent, grandirent et devinrent compétent dans le métier de croque-mort. Le vieil oncle Kévin leur transmit son savoir-faire avec passion, ainsi que les notions élémentaires d'hygiène, en passant – et il était temps.

Tout cela dura jusqu'au trépas du vieux tonton, quelques années après. Gontran et Kévin, alors devenus hommes, héritèrent du funérarium et le reprirent à leur compte et en tant qu'associés.

Leurs affaires marchèrent, car les macchabées étaient une ressource produite avec régularité. Gontran excellait dans la fabrication de luxueux cercueils et Kévin dans la pratique des embaumements, ainsi se partagèrent-ils les tâches. Grâce au bon rendement qu'ils retiraient de cette alliance de spécialités, les associés se créèrent vite une belle situation. Ils purent bientôt s'offrir une maison plus grande, un corbillard d'un modèle neuf et un beau cheval noir pour le tracter.

Tout alla bien dans le meilleur des mondes. Kévin avait même appris à lire et écrire, bien que ce ne fût sans peines. Gontran, toujours épris de lecture, s'était constitué une jolie collection d'ouvrages variés. Et mieux que tout : dix-neuf ans après leur départ de la campagne, l'amitié entre les deux hommes demeurait intacte.

Illustrons donc ce dernier point au travers d'une scène dite "d'exposition" ! Cela me permettra à la fois d'étayer mes dires, d'amener la suite du récit et d'allonger un peu ce chapitre.

Retrouvons donc Kévin et Gontran sur leur lieu de travail, par une journée un peu agitée. Agitée, oui, car deux jours plus tôt disparaissait le Roi Client Ier, victime d'un maléfice lancé par sa fille.

De nombreuses battues s'effectuaient depuis dans toute la ville par la garde royale, et chaque maison était fouillée. Le funérarium ne fut pas épargné, car un groupe de soldat avait débarqué ce matin-là. Rien de très contraignant, heureusement : les militaires s'étaient contentés de faire le tour des lieux, sans trop déranger, avant de repartir comme ils étaient venus.

Plus tard dans la journée, les pompes funèbres furent à nouveau visitées, mais cette fois par la milice.

Un trio d'agents en cuirasse bleutée livra un corps aux deux associés ; on leur dit que c'était la dépouille d'un illustre personnage. Rien ne fut précisé quant aux circonstances de sa mort ; cependant, l'on pouvait constater que le corps n'était pas frais et que des insectes avaient déjà goûté à sa chair.

Ordre fut donné aux deux amis de la préparer d'urgence pour des funérailles officielles. Une fois les miliciens partis, les croque-morts se mirent au travail. Gontran prit les mesures pour le cercueil et Kévin s'appêtait à éviscérer la dépouille après l'avoir dénudée :

*« Dis, Gontran, demanda Kévin. Avant de commencer ta scène d'exposition, tu pourrais me passer l'écarteur, si tu veux bien ? »*

*– Oui, voilà, répondit-il en tendant l'objet qu'il venait de saisir sur une table. C'est bon, je peux y aller, maintenant ? »*

*– Oui, je t'en prie. »*

Gontran s'éclaircit la voix et se lança :

*« Cela fait plaisir, mon vieux Kévin ! Je suis heureux de repenser aux progrès que tu as accomplis. Le petit paysan illettré que tu fus jadis a bien changé, aujourd'hui. »*

*– On le saura ! répondit le roux, souriant bien qu'un peu agacé. Tu m'as appris à lire, je me suis cultivé... C'est bon ! On ne va pas non plus en faire une célébration quotidienne, hein ? »*

*– Il était temps que tu t'y mettes ! Et on peut remercier ton oncle d'avoir insisté dans ce sens ! Il faut dire que le vieux en avait assez que des clients retrouvent des couronnes "mari bien-aimé" sur le cercueil de leur enfant ou des "mère regrettée" à côté de soldats décédés, évoqua Gontran en se retenant de rire.*

*– Ça va, ça va, soupira Kévin. Tiens, que j'y pense, digressa-t-il. J'ai terminé hier soir le livre que tu m'as prêté.*

– *Ha, oui, se remémora l'autre. Les "Contes et Légendes du Royaume". Alors, cela t'a plu ?*

– *J'ai bien aimé la fable du vieux mage du sommet qui exauce des vœux. Ça fait envie !*

– *Oui, c'est sûr, répondit Gontran en rêvassant.*

– *Du coup, tu n'aurais pas un autre bouquin ?* demanda Kévin. *Cela m'occupe bien quand je suis aux toilettes.*

– *Je n'ai pas d'autres livres de contes, hélas, répondit son ami. Par contre, j'ai des romans et des encyclopédies... Ho, et aussi quelques vieux recueils de magie noire et d'ésotérisme. Je suis un jour tombé dessus, dans une brocante, et ils m'avaient rendu curieux.*

– *De la magie noire ?* s'étonna le rouquin. *Ce n'est pas dangereux ?*

– *De la pratiquer, sans doute. Mais pas de la lire,* répliqua gaiement Gontran. *Bon, j'ai mes mesures !* ajouta-t-il. *Je retourne dans l'atelier. »*

Tandis que son ami s'en fut dans l'autre pièce, Kévin termina de vider le cadavre de ses odorants boyaux. Il remplit ensuite l'abdomen de myrrhe, comme à son habitude. Mais l'œil de l'embaumeur fut soudain accroché : une lueur brève avait fusé entre quelques poils de la longue barbe du défunt.

Kévin écarta la touffe grisâtre d'un geste et comprit l'origine du phénomène. Le renommé personnage dont on lui avait confié le corps, qui qu'il fût, portait au cou un pendentif. Le métal foncé dont il était fait avait simplement réfléchi la lumière de la fenêtre.

« *J'ai oublié d'enlever ça !* », pensa Kévin en retirant machinalement le bijou du cou du cadavre.

Le pendentif se composait d'une cordelette et d'un étrange boîtier métallique. Il ne semblait pas de grande valeur, mais cet objet intrigua le paysan reconverti. La pièce en métal sombre était en forme de cristal, longue et lisse mais anguleuse aux extrémités. Sa confection semblait assez maladroite et la face avant était marquée d'un étrange symbole.

Kévin n'était pas amateur de joailleries, mais ce bijou le fascina profondément, sans qu'il ne pût s'expliquer pourquoi. Il avait le sentiment qu'il tenait là quelque chose d'important, un mystère qui méritait d'être éclairci plutôt que de finir sous terre. Gontran se trouvait toujours dans l'atelier, les coups de marteau qui résonnèrent alors en témoignèrent. Aussi, en l'absence de témoin, sans réfléchir davantage et le cœur battant, Kévin glissa le pendentif dans sa poche. Il se remit ensuite au travail, l'esprit inquiet et en même temps surexcité.

Le soir venu, quelques miliciens revinrent avec une charrette. Comme convenu, ils emportèrent le cercueil de celui qu'ils finirent par nommer "Berlu l'enchanteur". Entendre ce nom provoqua un déclic en Kévin, car il connaissait la légende de celui qui vainquit les fléaux. Sa main droite en poche, il serra fort le pendentif qu'il y tenait caché. Il cacha également son sourire, de son autre main.

### Chapitre 3 – Qui cherche trouve.

Si les capacités mémorielles de ce qui vous sert de cerveau dépassent celles d'un poisson rouge, vous vous rappellerez une petite fontaine. N'étant pas d'un naturel optimiste en ce qui concerne vos facultés, je vais vous faire don d'un rappel.

La nuit où ils arrivèrent en ville, Kévin et Gontran se débarbouillèrent dans une petite fontaine. Ce chétif monument, une grossière sculpture de truite cabrée qui louche, ornait le centre d'une place. J'évoque cet endroit à dessein, car c'est là que se tenait chaque année la foire aux puces de la capitale.

Nous voici transportés dans le temps, dix années après le vol du pendentif par Kévin. Cette ellipse nous mène à une claire matinée de printemps, au milieu de cette place et lors de la traditionnelle brocante évoquée.

Quelques habitants et des commerçants s'installaient le long des trottoirs ; ils étalaient respectivement leurs vieilleries et leurs produits ; les musiciens jouaient dans les rues avec un chapeau à leurs pieds ; les passants passaient ; les duels de marchandages opposaient les radins aux cupides ; les écus allaient de poche en poche.

Mais certains individus se pointaient à la brocante d'une façon plus ponctuelle, comme les vendeurs itinérants et les réguliers. Et ce sont deux spécimens de cette dernière espèce que nous allons rencontrer.

Pour la première fois dans ce livre, la mention de deux personnages ne se rapportera pas à Kévin et Gontran. Perdu ! donc, si vous pensiez avoir deviné de qui j'allais vous parler.

Il s'agissait en fait de deux vieilles femmes : une poissonnière retraitée et une bonne sœur en promenade. Les deux amies se croisèrent donc par hasard lors de cette brocante :

« *Tiens ! Bonjour, Sœur Jeanine*, lança joyeusement la première à la vue de l'autre.

– *Bonjour Marthe*, répondit la seconde sur le même ton. *Belle matinée, n'est-ce pas ?*

– *Tout à fait. Le soleil est là, heureusement ! Et je vois que vous êtes aussi venue dès l'aube, comme d'habitude.*

– *Certes ! Mais j'en vois un autre, là-bas, qui est lui aussi encore au rendez-vous, cette année*, répondit la religieuse sur un ton d'un coup moins chaleureux, alors qu'elle regardait par-dessus l'épaule de son interlocutrice.

– *Qui donc ?* demanda Marthe, intriguée et se retournant pour se placer à côté de son amie.

– *L'homme en noir, là-bas*, indiqua celle-ci, d'un ton acerbe. *C'est l'un des deux protégés de feu le vieux Kévin. Je vois ce jeune gredin venir à chaque brocante, tous les ans et ce depuis deux lustres.*

– *Ho ? s’inquiéta l’autre vieille dame. Vous semblez bien contrariée par cela, ma bonne Sœur Jeanine ! Y a-t-il un tracas avec cet homme ?*

– *Et bien, ce personnage est fort louche !* comméra la sœur. *Il vient dans cette brocante uniquement pour aller à l’étal de Siegfried, le vieux bouquiniste. Il lui achète tous les livres avec les couvertures les plus sombres et les plus ornementées qu’il propose.*

– *Des grimoires, pensez-vous ? s’effraya l’autre.*

– *Certainement !* acquiesça Jeanine. *Ensuite, il rentre chez lui en courant, avec ses achats sous le bras. Bah, regardez-le !* pointa-t-elle ensuite. *Qu’est-ce que je vous disais ?*

– *C’est en effet fort troublant,* confirma Marthe sur un ton désormais amer. *Et en plus, il court comme une fille !*

– *Cela ne tiendrait qu’à moi, je nous ficherais tout ça au bûcher avant que ça ne tourne mal,* grogna la sœur. *Mais plus personne n’écoute les vieilles femmes, de nos jours !*

– *À qui le dites-vous, ma bonne dame ? Il n’y a plus de respect ! Et si, manifestement, la jeunesse se met à fricoter avec le diable, je me demande bien où va aller ce monde !*

– *Tout à fait !* acquiesça encore la religieuse. *Nous sommes déjà sous la menace constante de cette sorcière qui vit dans la forêt d’à côté ; et voilà que les gamins de la ville s’y mettent aussi ! Tout cela ne sent pas bon... »*

Nous ne nous occuperons pas de cette sorcière de la forêt dans ce volume, chaque chose en son temps. Suivons plutôt les pas de l’homme qui s’encourait ! Nous arrivons ainsi au funérarium de Kévin et Gontran, où l’individu venait d’entrer.

À l’intérieur, l’homme en noir gagna la partie privée de la nouvelle maison, l’étage en l’occurrence. Il s’enferma dans sa chambre et n’attendit pas plus longtemps pour (disons) dévorer ses nouveaux achats. Car si les yeux de cet individu avaient eu des dents et si les livres étaient comestibles, le mot "festin" aurait bien décrit la scène.

Dès lors, j’aurais également pu ajouter que la ripaille du bonhomme fut, peu après, brusquement interrompue. Car des coups sur la porte le firent sursauter :

« *Kévin ? Tu es là ? Tu viens m’aider à préparer le corps du banquier ?* demanda la voix de Gontran à travers la porte.

– *Désolé, vieux, mais je suis un peu malade. Je vais rester au lit, aujourd’hui !* prétendit Kévin en feignant un ton de mourant.

– *Mouais,* répondit l’autre sans compassion. *C’est la même chanson chaque année, à la même date. Je vais à nouveau devoir faire tout moi-même ! Je ne sais pas ce que tu trafiques réellement, mais tu me devras un jour de congé... encore une fois !*

– *Oui, aucun souci »,* répondit mollement le faux-malade en retournant à sa lecture.

Alors qu'il pouvait entendre les pas de Gontran s'éloigner, Kévin ressassait une étrange pensée :

*« Je te trouverai ! »*

Je crois que l'on ne peut imaginer à quel point le pendentif de Berlu avait obsédé le pauvre homme, depuis toutes ces années ! Kévin brûlait de découvrir ce qu'était cet objet.

Il en était persuadé : cela ne pouvait être qu'un simple bijou, compte tenu de son ancien porteur. Ho, Kévin rêvait souvent ! Il fantasma sur les éventuels pouvoirs que le bijou lui ferait acquérir ; il s'imaginait en train d'épater les filles ; faisant ravalier à Gontran ses airs supérieurs ; il se voyait même entrer lui aussi dans la légende...

Depuis dix ans, Kévin consacrait de son temps libre à chercher, hélas en vain, tout indice lié au pendentif. Il avait prospecté parmi les grimoires de Gontran : sans résultats. Il avait fait la tournée des libraires de la capitale, mais aucun ne vendait d'ouvrages interdits.

Notre intrigant croque-mort avait alors dû ruser pour se fournir en éditions obscures. Le bouche-à-oreille l'avait mené à quelques ventes aux enchères clandestines. Hormis cela, notre ami avait passé accord avec Siegfried, le bouquiniste itinérant. Contre copieux paiement, le vieux marchand lui réservait chaque année les recueils occultes acquis durant sa tournée de vide-grenier.

Jamais encore Kévin n'avait trouvé de publication mentionnant le pendentif, malgré toutes ces années de recherches patientes. Pourtant, en ce début de soirée, l'euphorie allait remplacer l'usuelle déception de notre ambitieux bibliovore.

Alors que le soir tombait, lisant désormais à la lueur d'une petite lanterne, et arrivé au milieu du dernier des livres qu'il avait ramenés ce jour-là, Kévin fut émerveillé par le contenu d'une page. Au centre de celle-ci siégeait, large et visible, une représentation de la rune gravée sur le pendentif. En outre, l'espace autour regorgeait de notes, de croquis et autres schémas, tous en rapport avec l'objet.

Grâce à ce très ancien grimoire, Kévin comprit enfin qu'il détenait un pendentif de persuasion. Avec passion, notre ami prit connaissance du procédé de fabrication de ces objets et des détails liés à leur utilité. Mais c'est en découvrant ce dernier point que l'enthousiasme de Kévin retomba soudainement.

Ce bijou était un gonfleur de puissance, hors notre ami n'était pas né magicien, il ne pouvait donc pas l'utiliser. Du reste, ces amulettes se vidaient de leur force au fil de leur utilisation. Peut-être, donc, le cristal métallique était-il déchargé, en plus d'être inutile ? Cette pensée enragea Kévin ; il balaya hors du lit sa pile d'ouvrages.

S'allongeant sur le dos, le rouquin fixa ensuite le plafond, exaspéré. Il songea à tout ce temps perdu, aux écus gaspillés et à ses rêves brisés. Pourtant, peu à peu, sa colère laissa place à l'entêtement et aux réflexions qui vinrent avec lui.

Le climat de mort dans lequel avait baigné cet ancien paysan depuis la destruction de son village ; ses nombreuses années de travail sur des cadavres ; une profonde imprégnation des lectures occultes dans son esprit ; même s'il n'avait jamais pratiqué, Kévin était devenu un familier des arcanes et de la noirceur. Ne berçaient-elles pas secrètement son quotidien depuis dix ans ? Allait-il renoncer ? Toutes ces connaissances acquises ne pouvaient-elles pas être mises à profit ?

De cogiter fit ressurgir en son esprit beaucoup d'informations. Des remèdes de grand-mère, des récits anciens, des formules de sortilèges maléfiques, des recettes de potions diverses... Kévin en connaissait tant par cœur ! Toutes ces choses s'étaient bien ancrées dans sa mémoire depuis le temps, et elles avaient beaucoup alimenté ses passions.

L'esprit gorgé de ces bagages, le gaillard gambergea :

*« Le bijou du pendentif est petit, à peine la taille de mon pouce. Et si Berlu avait brûlé un objet magique trop gros pour le réceptacle ? Aurait-il jeté le reste des précieuses cendres ? Ne l'aurait-il pas gardé à l'abri, pour recharger le pendentif une fois vidé de sa force ? Et si je pouvais, grâce à cela, localiser l'habitation de l'enchanteur, n'y trouverais-je pas de nombreux autres trésors de magie à exploiter, en consolation ? »*

L'idée qu'il venait d'avoir rendit sa ferveur à Kévin. Il sourit, songeant qu'il allait oser passer à la pratique ; il quitta son lit et tira vers lui la malle pleine de livres cachée sous son sommier.

Il y récupéra l'un des premiers ouvrages de sa collection : un vieux manuel de druidisme pour débutants. Kévin le feuilleta jusqu'à trouver la page qu'il cherchait. La leçon inscrite-là était telle que dans son souvenir ; son plan s'en trouvait validé ; il ricana de fierté.

Le rouquin suivit les instructions de la leçon en question, au demeurant très simple. Il cueillit une feuille de l'arbre qui bordait la fenêtre de sa chambre ; remplit un bol d'eau ; y posa la feuille en flottaison. Il arracha ensuite la cordelette du pendentif et logea le bijou seul au creux de la feuille, dans l'axe de la tige. Il ne resta plus à Kévin qu'à prononcer une courte incantation ; ainsi avait-il fabriqué une boussole enchantée.

La pointe du bijou dégagea une faible lumière mauve et la feuille pivota pour indiquer le nord-est. Le croque-mort supputa que la direction pointée était celle du reste des cendres : par un lien invisible, l'échantillon dans le bijou appelait le reste de lui-même.

Kévin enfila un manteau, saisit sa petite lanterne, mis quelques bougies de rechange en poche, puis il ramassa la boussole et quitta sa chambre. Il descendit l'escalier avec la furtivité d'une araignée, sans attirer l'attention de Gontran. Ce dernier terminait son travail au rez-de-chaussée : il rhabillait le corps du banquier.

Kévin se mut dans le plus grand silence. Il traversa le hall d'entrée pour enfin quitter le funérarium.

Au même moment, à l'extérieur, deux amies ridées passaient près de là :

« *Au nom du ciel, Marthe, regardez-ça !* chuchota Jeanine, en pointant du doigt le funérarium, un peu plus loin.

– *Où ça ?* demanda l'autre, un peu égarée. *Je ne vois plus très bien, vous savez... et il fait tout noir !*

– *Vous souvenez-vous du jeunot que nous avons espio... aperçu ce matin ? Eh bien, le voilà qui marche dans la rue.*

– *Ha ? Mais encore ?* demanda Marthe, dubitative.

– *Il avance en tenant un genre de gamelle à bout de bras. Cela n'est déjà pas une preuve de grande lucidité, mais si en plus vous voyiez son expression ! Un regard de fou !* médit Jeanine.

– *Les gens de maintenant, vous savez, ils prennent souvent de la drogue* », conclut l'autre.

L'homme ainsi décrié ne prêta pas attention aux commères. Il poursuivait sa route, à la lueur de sa lanterne et suivant l'indication du bijou lumineux.

Kévin fit un long trajet ; il quitta l'enceinte de la ville et traversa les campagnes environnantes. Après plusieurs heures de marche, notre ami déterminé arriva devant l'orée de la vaste forêt nord-orientale.

Le corps de Kévin n'était plus tout jeune et donc peu enclin à l'endurance. Mais son esprit, lui, embrumé par la convoitise, put le convaincre de surmonter sa fatigue. Aussi le pauvre homme avançait-il sans aucune fois s'arrêter.

Alors que l'embaumeur déambulait dans l'obscurité, l'on aurait pu penser qu'il était comme possédé. Il paraissait agité, semblable à un fumeur en manque à la recherche d'un bar-tabac. Kévin ne réalisa même pas qu'il entra dans la forêt par laquelle il était jadis arrivé.

À mesure que le *dépouillologue* évoluait entre les arbres, le bijou s'illuminait plus intensément. La lanterne en devint presque inutile alors que, vers minuit, Kévin arriva au pied d'une falaise rocheuse. Le pendentif pointait droit vers un éboulement : un haut tas de cailloux couverts de mousse. Cet amas semblait dissimuler l'entrée d'une grotte. Le marcheur posa bol et lanterne sur le sol puis s'en approcha. Il tâta la caillasse, se saisit d'un rocher qui n'était pas coincé et le jeta plus loin. Kévin dégagea ainsi péniblement l'entrée de l'ancre, une pierre après l'autre.

Au terme de pénibles efforts, notre ami avait creusé une ouverture assez large pour lui ; il ramassa donc ses affaires et s'insinua entre les pierres coupantes.

Ce fut dans une alcôve profonde, sombre et humide qu'arriva ensuite notre pauvre Kévin. Le sol était parsemé de grains de terre et de cailloux ; quelques meubles vides se tenaient encore debout, bien que leur bois fût moisi ; cet endroit semblait abandonné depuis très longtemps.

Brandissant sa lanterne en tous sens, Kévin constatait la désolation des lieux. Il inspecta les étagères vermoulues et complètement vides : ses espoirs de trouver là des trésors de magie s'estompèrent.

Dépité, il fit une dernière fois le tour de la caverne. Le rouquin vint à brandir sa lanterne vers un recoin sombre qu'il n'avait pas remarqué. La bougie presque mourante éclaira ainsi une forme anguleuse.

Un coffret se tenait dans l'ombre d'une petite niche. Si l'objet ancien était rouillé, il semblait néanmoins de belle facture à la vue des somptueux reliefs qui paraient sa surface.

Kévin attira le meuble vers lui et caressa doucement les ornements. Il y avait donc bien un trésor ; sa sagacité allait enfin recevoir récompense !

Le fouineur posa ses affaires sur la table voisine puis il fit pivoter le coffre. Il tenta de l'ouvrir, mais le couvercle résista. Kévin se saisit d'une pierre sur le sol et brisa la serrure oxydée.

C'est le cœur palpitant que le croque-mort ouvrit enfin la boîte, tremblant autant qu'il salivait.

Il en sortit précautionneusement un épais grimoire. C'était une pile de parchemins reliée de cuir par un seul fil. Sur la couverture ondulante s'étalaient les mots "*La Porte*", signés du nom d'Archibald Berlu.

Kévin posa le livre sur la table et remplaça la bougie de sa lanterne par une neuve. Il n'attendit pas plus longtemps pour débiter la lecture de sa trouvaille.

Visiblement, cet ouvrage secret se divisait en plusieurs chapitres. Chacun portait un nom d'état d'esprit ou de faculté, tels que "*Révélation*", "*Rébellion*", "*Ambitions*", "*Possession*", ...

Ces titres parurent étrangement abstraits à Kévin, compte tenu de ses lectures habituelles. Cela était en tout cas moins académique que les usuels "*Invocation d'Esprits*", "*Plantes et Potions*" ou "*Sortilèges par le Sacrifice*".

Chaque chapitre du manuscrit contenait une sorte de code ; des suites de pictogrammes définissaient des marches à suivre et des équations. Ces formules permettaient de doser et d'utiliser diverses forces invisibles. Tout cela baignait dans un niveau de détail ahurissant, une perfection d'exactitude et de structure.

Le lecteur attablé dévora l'ouvrage avec passion. Il y découvrit des opportunités qu'il n'avait osé imaginer ; il allait bientôt pratiquer une magie d'élite ; il évoluerait d'une façon rapide et terriblement efficace.

Enorgueilli, Kévin ricana lorsqu'il remarqua qu'une page manquait :

« *Voilà donc ce qui se trouve dans le pendentif !* » devina-t-il.

## Chapitre 4 – Nécromancipation.

Quelques heures plus tard, l'aube se levait. Les premiers rayons du jour illuminaient timidement les façades de la capitale. À cet instant, dans le quartier nord, un boulanger ouvrait sa boutique. L'enivrante odeur du pain chaud se rependait dans les rues. Elle fit bien son œuvre, car une file se forma vite devant la porte.

Le hasard voulut que s'y trouvassent les deux dames que nous connaissons :

« *Tiens, Marthe !* salua la religieuse. *Comment allez-vous, ce matin ?*

– *Sœur Jeanine ?* s'étonna l'autre avec gaieté. *Eh bien, nous nous croisons souvent, ces temps-ci !*

– *Ho, mais...*, tiqua Jeanine en adoptant soudain un ton sarcastique. *À propos de se croiser, devinez qui j'aperçois une fois de plus !*

– *Serait-ce notre jeune drogué ?* supposa Marthe, rejoignant son amie dans le sarcasme.

– *Gagné, ma chère ! Le voilà qui vient d'entrer par l'arche nord. Il ne porte plus son bol ridicule, mais on dirait qu'il s'est procuré un nouveau livre maléfique.*

– *Affiche-t-il toujours l'expression étrange dont vous parliez hier ?*

– *Pas exactement... À présent, il sourit de façon machiavélique. Cela lui donne l'air encore plus débile, en fait,* décrit mesquinement Jeanine.

– *Ha, ça ! La drogue, c'est une pente constante !* »

Peu de temps après, un Kévin épuisé rentrait au funérarium. Il n'avait pas dormi ; il était las, sale mais heureux. Son humeur bascula cependant sitôt qu'il passât la porte. Car il fut immédiatement confronté au courroux de Gontran.

Son ami l'avait attendu dans le hall, toute la nuit durant. Il avait veillé, assis sur une chaise, face à l'entrée. Depuis qu'il avait constaté la disparition de Kévin, la veille au soir, Gontran bouillonnait de rancœur.

Les questions de ce dernier fusèrent. Qu'en était-il de la maladie dont Kévin prétendait souffrir la veille ? ; Où était-il parti toute la nuit ? ; Et pourquoi sans prévenir ? ; Voyait-il un autre associé en pompes funèbres en cachette ?

Durant la conversation, Kévin décida de garder caché le grimoire de la grotte. Il l'enroula discrètement dans son manteau qu'il posa sur une chaise. Ce livre était son trésor à lui seul, il ne le montrerait pas ... pas tout de suite, en tout cas.

La dispute fut soudain interrompue par des coups sur la porte. Kévin et Gontran ouvrirent ; d'abord ladite porte ; puis la bouche, de surprise.

Un groupe d'hommes armés se tenait devant l'entrée. Ils escortaient une charrette ; un illustre cadavre y gisait, allongé sur une civière.

Cette vision fit revivre aux deux amis ce moment où, dix ans plus tôt, on leur avait amené le corps de Berlu l'enchanteur.

Mais ce n'était pas la milice, cette fois : ce furent des gardes royaux qui investirent le funérarium. Il y avait par ailleurs une personne officielle avec eux : le secrétaire du régent.

Ledit scribe, nommé Gustave Chambrolle, prit la parole, sur un ton solennel :

« *Messieurs, bonjour. Je suis ici par ordre du Régent, en mission officielle.* »

Kévin ressentit de l'inquiétude, à cet instant, craignant que ses activités amORALES n'eussent été découvertes. Il jeta un regard inquiet vers son manteau.

Le scribe poursuivait :

« *Ces gardes et moi-même revenons à l'instant de Voisia, la ville voisine. Peut-être êtes-vous déjà au courant ? La Princesse Migraine a hélas trouvé la mort hier, au terme d'un coma de dix années. Aussi allons-nous avoir recours à vos services.* »

Si Gontran sembla affecté par cette terrible nouvelle, Kévin manifesta pour sa part un intérêt des plus incongrus :

« *Dites, Monsieur le Scribe, cette Princesse Migraine, c'est bien celle qui a tué le Roi Client, en lui jetant un sort ?* interrogea-t-il.

– *Oui, tout à fait,* répondit l'érudit, un peu agacé par la digression. *Certes, cet acte fut regrettable, mais le régent tient à ce que nous honorions...*

– *Elle avait donc bien des pouvoirs magiques ?* interrompit le rouquin. *Et comment est-elle morte ? Le corps est-il en bon état ?* mitrailla Kévin, en insistant étrangement sur cette dernière question.

– *Une enquête est en cours, et son altesse est entière !* répondit très sèchement le secrétaire en roulant des yeux. *Bref, il est attendu que vous prépariez son corps pour la veillée funèbre qui aura lieu demain. Tenez, voici la robe dont il faudra la couvrir. Nous reviendrons au coucher du soleil ; tâchez d'avoir fini d'ici là, et appliquez-vous !* »

Les gardes posèrent la civière sur l'une des tables d'embaumement. Ceci fait, le haut fonctionnaire et ses hommes quittèrent l'endroit.

Malgré qu'ils fussent alors seuls, les deux croque-morts durent laisser de côté leurs différends. Ils devaient se ressaisir ; c'était d'une personne royale dont il fallait qu'ils s'occupassent ; pas moins que la dernière héritière de la dynastie qui fonda le Royaume-lointain-sans-l'être-à-une-époque-qui-n'est-pas-encore-tout-à-fait-le-Moyen-Âge-mais-plus-vraiment-l'Antiquité-et-qui-a-un-sol-propice-à-la-poussée-des-carottes.

Gontran prit les mesures du corps de la Princesse puis se retira dans l'atelier. Il allait confectionner le plus luxueux des cercueils, avec ses bois les plus précieux. Kévin, lui, resta bien entendu auprès du cadavre. Enfin seul, il récupéra son livre.

Avec soin, il l'ouvrit pour consulter un passage dont il voulait se rappeler. Ceci fait, l'embaumeur allait se livrer à une variation très inhabituelle de son travail.

Le rouquin arracha d'abord la chemise de nuit de la Princesse puis se saisit d'un couteau denté. Il enfonça l'objet dans le sternum de la dépouille qu'il fendit sur toute sa longueur. Enfin, il écarta les rangées de côtes de ses mains et avec force ; elles craquèrent sous la rudesse du geste.

Kévin suivit alors les indications du chapitre "*Possession*" de son grimoire. Obéissant au souvenir de sa lecture, il plongea les mains dans le cadavre pour en extraire le cœur.

Sans plus de préludes, notre ami croque-mort tira à lui le muscle fraîchement mort. Il y planta les dents et en dévora goulument plusieurs bouchées.

Il sentit déferler en lui un tas de choses... Des sensations nouvelles... Et des souvenirs, tant de souvenirs : ceux de Migraine. En ayant mangé de son cœur, Kévin les assimilait, en même temps que ses pouvoirs magiques !

Il pouvait désormais voir des images de la princesse. Il la voyait enfant ; décapitant ses poupées pendant qu'elle jouait à la reine ; dans un couloir en train de courser un écureuil albinos ; ou plus grande, allongée nue et en train de se toucher ...

Mais de cette intrusion dans la mémoire de Migraine, un souvenir plus particulier retint l'attention de Kévin : le plus récent ! Il retraçait cet instant crucial, celui qui précéda le coma de la princesse, lorsqu'elle lança le sort qui exila le Roi Magicien.

Soudain, la porte de l'atelier s'ouvrit. Gontran approcha :

« *Dis, Kévin, n'aurais-tu pas vu la ... clef de ... douze ?* », demanda-t-il, atteignant progressivement l'état de choc alors qu'il réalisait ce qu'il voyait.

Kévin avait les joues et les mains couvertes de sang. Son regard, sombre et absent, semblait percevoir Gontran mais sans le regarder.

Ce dernier, dévasté, poursuivit sur un ton peiné :

« *Mais que t'est-il arrivé cette nuit, mon vieux Kévin ? Qu'est-ce qui te prend, là ?*

– *C'est fini ! Plus de "Kévin" !* ordonna sèchement celui-ci. *Cet homme-là est mort ! Adieu, faible et insignifiant Kévin Kévinson ! Dès aujourd'hui, je serais un homme nouveau ; un homme puissant ; un immortel ! ... Et je répondrai au nom légendaire... du Nécromancien.*

– *Holà, s'étonna Gontran. Tu as bu du formol, ou quoi ? Tu délirés complètement !* »

Kévin afficha un sourire maléfique. Il s'essuya les mains, saisit "*La Porte*" et en lut un passage à son ami atterré :

– "*Pour plus de capacités : viser un être magique. Si la cible est sans pouvoirs, avaler le cœur d'un être doué. Ceci transférera sa puissance dans l'être premier. Le cœur doit être frais, idéalement battre encore*".

– *Qu'essayes-tu de me dire, se fâcha Gontran. Tu penses qu'avoir mangé un peu du cœur de la princesse t'a conféré une part de sa magie ? ! C'est complètement débile ! T'as juste mordu dans un muscle humain, c'est tout ! Tu ne vas pas croire tout ce qu'il y a d'écrit dans les livres ? »*

Hélas ! Le rouquin derrière le bouquin avait raison. Et doublement : devenu magicien, Kévin avait en sus et désormais l'usage du pendentif de persuasion, qu'il portait d'ailleurs au cou.

Le "Nécromancien" sentit que la magie de ce bijou n'était pas tarie. Grâce aux motivations de Monsantlère, il allait pouvoir plier les êtres à sa volonté ; jusqu'à la mort elle-même qu'il serait enclin à tromper.

Las de cette discussion et appelé par d'autres projets, Kévin fit un geste en direction de Gontran. Celui-ci se gaussa, d'abord ; puis il entendit du bruit dans son dos. Il se retourna et blêmit.

Il dévisageait le vieux banquier qu'il avait embaumé la veille. Ce cadavre se tenait assis dans son cercueil ouvert. Des râles s'échappaient de sa gorge sèche et son regard vitreux fixait Gontran.

Ce dernier, terrifié, hurla, contourna l'affreux mort-vivant et fonça par réflexe s'enfermer dans l'atelier. La dépouille du banquier le suivit et se jeta sur la porte close.

La créature resta là, inlassable, à grogner après sa proie et à gratter le bois de la porte. Dans l'autre pièce, Gontran s'était évanoui.

Kévin, se détourna de cette agitation pour rassembler quelques affaires en plus de son nouveau grimoire. Il renfila ensuite son long manteau à capuche et quitta la maison par la porte de derrière. Le Nécromancien sortit du garage le corbillard du funérarium et y attela leur vieux cheval noir.

Enfin, aux rennes du véhicule, il s'enfonça dans les rues de la ville. Il ne revint jamais, ni dans son commerce, ni dans sa maison. Il ne revit plus Gontran.

Ce dernier fut retrouvé au crépuscule, quand revinrent les gardes et le secrétaire du régent. Lorsqu'ils entrèrent, tous furent consternés en découvrant l'état du corps de la princesse. De surcroît, le zombie du banquier grattait toujours à la porte de l'atelier. Derrière elle, Gontran appelait à l'aide en pleurant.

Outragé par ce spectacle contre-nature, Gustave Chambrolle avait déclaré :

« *Tout ceci empeste la sorcellerie ! Gardes, emmenez vif le vivant ! Et le mort... qu'on le tue !... Si possible ?* »

Gontran fut confié à un éminent fonctionnaire de la capitale que l'on surnommait "l'Inquisiteur". Son titre exact était "le délégué municipal à la régulation des activités non-naturelles", mais je dois composer avec votre paresse.

Notre pauvre ami blondinet fut emmené sous le donjon de la milice locale, au plus profond de leurs geôles. Il y subit les chaînes et l'interrogatoire poussé du sournois inquisiteur :

« *Bien, je vais te faire parler, moi !* déclara ce dernier avec un amusement empreint de cruauté.

– *Mais, j'ai déjà tout dit cent fois !* protesta Gontran. *Je suis innocent ! C'est Kévin, qui est passé du côté obscur ! C'est ce gros enfoiré qu'il faut arrêter, vous perdez votre temps avec moi !*

– *Tes mensonges ne convainquent personne,* rétorqua le fonctionnaire. *Tu as été pris en flagrant délit, donc inutile de nier ! Mais je ne suis pas inquiet : avec le traitement que je te réserve, tu auras vite fait d'avouer tes crimes, tu vas voir !* promit-il en se délectant d'avance.

– *Quel traitement ?* demanda l'autre d'une petite voix.

– *Regarde,* expliqua l'enquêteur en pouffant de plaisir tout du long. *Je prends cet élastique, tu vois ? Et je l'enroule... non pas une... non pas deux... même pas trois ! ... Mais bien quatre fois autour de ton pouce ! Et ce sera à toi parler ! Sinon, je ne retirerai pas l'élastique, et ton pouce deviendra tout bleu ! Ha ha haaaa !*

– *Vous êtes ignoble !* », sanglota Gontran.

Mais revenons au Nécromancien ! Aux rennes de son corbillard, il avait tout juste quitté son commerce et parcourait les rues de la capitale. Il progressait alors en direction de la porte sud, sous le ciel rose de ce tiède crépuscule.

Deux ancêtres que nous connaissons furent témoin de la scène, alors qu'elles papotaient devant une épicerie :

« *Ho, mais...,* s'alerta Jeanine, en guidant le regard de son amie. *Encore lui, Marthe ! Il est sur sa charrette, cette fois !*

– *Mon dieu ! Il conduit dans son état ? Mais quel fou !* »

Alors qu'il passait à côté des deux commères, le corbillard s'arrêta. Le sombre cocher dévisagea les mégères, en silence et d'un regard glacial. Sans rompre le contact visuel, le

Nécromancien se saisit d'un cruchon d'eau qui traînait à l'arrière, contre le dossier du siège ; il cracha dedans et chuchota quelque formule.

Sous le regard accusateur des deux vieilles femmes, l'homme en noir jeta ensuite le récipient qui se brisa à leurs pieds. Le sorcier repartit, tandis que des débris de terre cuite s'élevaient d'épais filets de vapeur orange.

Jeanine et Marthe, piégées dans de ce nuage croissant, toussèrent jusqu'à s'évanouir d'asphyxie. Elles ne moururent pas, mais la vapeur âcre les marqua. Tant que la nourriture n'eut, pour elles, plus jamais le même goût.

Le Nécromancien quitta la ville. Un long voyage l'attendait : un périple inspiré par l'ultime souvenir de Migraine. En vivant ce souvenir, le sorcier avait compris que le roi n'était pas mort. Il savait à présent que le conte qu'il avait lu, celui du mage du sommet, avait depuis dix ans pris une tournure réelle. Client Ier était devenu ce mage.

Sur la cime du Mont Gris, au centre du royaume, vivait donc un puissant magicien ; un être doué d'une grande source magique, plus encore que ne le fut jamais Migraine.

Les ingestions de pouvoirs étaient-elles cumulables ? Le Nécromancien l'espérait... de tout son cœur.



## - POST-SCROTUM -

Au terme de ce premier Volume, j'imagine le torrent de questions que déverseront inévitablement les gens de peu d'esprit :

*"Où mènent donc ces trois récits ?", pleurnicheront-ils. "Leurs fins ne m'ont pas paru concluantes !" ; "Cette péripétie avec un mulet parlant, était-ce bien utile ?" ; "Pourquoi évoquer une sorcière dans la forêt pour ne pas en parler ensuite ?" ; "What about la façon dont sont morts Berlu et Migraine ?" ; "Et qu'est devenu Gontran, ensuite ?"...*

Rappelez-vous, mes lecteurs : tout cela a sa raison d'être ! Les aventures que je vous vends sont toutes liées, d'une façon ou d'une autre. Chaque trou laissé, chaque question semée, chaque évocation non-développée, tout ce qui doit l'être sera éclairci le moment venu.

Je me dois de vous rappeler qu'il s'agit d'une œuvre globale, elle a simplement été morcelée en plein de Volumes à des fins commerciales. À vous d'étancher votre curiosité en vous procurant les autres tomes. Et en recollant les morceaux entre eux, vous constaterez !

Je me réjouis donc de vous retrouver dans le Volume II. En espérant toutefois que vous saurez d'ici là vous rendre un peu plus présentables.

*Cordiamicalement*, ou presque,

Votre idole,

Esba Grimm



[ BONUS : tout début du Volume II, mais jamais achevé au-delà de ce qui se trouve ci-dessous ]

## - LIVRE IV : L'ODYSSÉE DE SAMUEL -

### Chapitre 1 – L'incident.

Les grillons avaient bien bossé toute la nuit durant : pas une seule fausse note n'avait entaché leur récital. Mais l'aube se levait. Les artistes à six pattes regagnaient leur loge pour se démaquiller. Les travailleurs humains, pour leur part, émergeaient de leur pageot en baillant bruyamment. C'est ainsi en tout cas que débuta cette journée pour notre cher Samuel.

Démarrage d'autant remarquable qu'il fut mouvementé comparé aux jours précédents. Car cela faisait deux huitaines que le fermier n'avait pas bougé ; il était resté tout ce temps au lit, en peu fier porte-étendard de la sédentarité. Le classer alors comme un lichen n'aurait probablement pas indigné la communauté scientifique.

J'imagine votre étonnement, mes petits lecteurs. Ce Sam gras et pantouflard déteint avec l'homme vigoureux que nous quitions dans le Volume précédent.

Voyez-vous, une date anniversaire avait ébranlé Samuel : celle du départ de Nassila. Cela faisait dix ans que son ancienne épouse l'avait laissé tomber. Cette traîtresse s'en était allée, sans explication, après qu'un étranger fût simplement passé pour lui parler.

Depuis, ce souvenir imposait à notre adipeux ami sa petite dépression annuelle. Cette fois encore, il était resté au lit à se goinfrer de biscuits au miel et à maudire l'injustice du monde.

Heureusement, ce jour-là, cette mauvaise passe allait cesser et le pauvre prolétaire revint à la raison. Las de sa propre misère, il en convint avec lui-même :

*« L'apitoiement n'est partenaire que dans l'oisiveté. Et mes champs ne vont pas se moissonner seuls !*

*– Tout à fait !* se répondit-il à lui-même en pensée. *À deux récoltes par an, je ne puis me permettre plus de vacances. Je dois vendre mes carottes pour tenir jusqu'en été. »*

En conséquence, Sam quitta ses draps. Ses articulations craquèrent et une avalanche de miettes de biscuits glissa le long de sa chemise de nuit. Tout ankylosé, le bonhomme alla enfiler comme faire se put sa tenue de travail, décidé à remplir quelques paniers de carottes fraîches avant le couchant.

Fin prêt, le cultivateur ouvrit la porte, laissant le soleil et l'air frais lui parvenir après une longue absence.

Depuis le seuil, Samuel contempla les étendues de terre gorgées de légumes qui entouraient sa demeure en bois ; résidence d'un village paysan longé par des collines forestières ; collines parmi lesquelles dépassait le sommet du Mont Gris, dans le sud-est lointain.

Cette vue idyllique conforta le fermier dans l'envie de se mettre au travail. Cependant, une objection parvint soudain à notre ami. Un véto, autant bruyant que douloureux, fut mis par les intestins de Sam. Les pauvres avaient mal supporté le régime de biscuits au miel qu'avait suivi ce dernier durant deux semaines.

Samuel se précipita, non pas à la tâche, mais vers le petit cabanon du fond. Dans sa course, il passa devant Serge, son vieux mulet.

Ledit baudet se désaltérait à l'abreuvoir lorsqu'il vit s'encourir son maître :

« *Mon gros Sam qui court ! Hé ben, elle t'a réussi, ta déprime de cette année !* »